FONDEMENS

DE LA SCIENCE MÉTHODIQUE

DES MALADIES.

FONDEMENS
DE LA SCIENCE MÉTHODIQUE
DES MALADIES,

POUR servir de suite à l'essai d'un système chimique de la science de l'homme, et d'introduction à la nosologie méthodique que va bientôt publier le même Auteur;

Par J. B. TH. BAUMES,

Ci-devant Professeur de médecine en l'Université de Montpellier., etc., etc.

Aujourd'hui Professeur de pathologie, météorologie et nosologie à l'école de médecine de Montpellier; Secrétaire perpétuel de l'Institut de santé et de salubrité du Gard; Membre des Sociétés de médecine de Paris, Bordeaux, Marseille; du Lycée du Gard et de Vaucluse, de la Société des sciences de Montpellier, etc., etc.

TOME PREMIER.

A MONTPELLIER,

Chez l'Auteur et à l'École de Médecine.

AN X — 1801.

A CAUSE
de son amour éclairé
pour les sciences en général,
pour la Médecine
et
la Chimie en particulier
qu'il cultive
et
qu'il protège;

CET OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE
sur la science méthodique
des maladies
est
par l'Auteur
dédié
AU SAVANT CHAPTAL.

Satis triumphat veritas, si apud paucos eosque bonos accepta sit; nec ejus indoles placere multis.

Ma nosologie clinique, sous le titre de Traité de la science méthodique des maladies, *me paroissoit prête à être livrée à l'impression, lorsque, desirant la revoir, et me méfiant d'en avoir écrit quelque partie un peu trop à la hâte; je me suis aperçu, en effet, que, sous plusieurs rapports, mon ouvrage pouvoit acquérir une perfection relative au degré de mes connoissances en médecine, et à la manière dont je considère les diverses parties qui constituent l'art de guérir.*

Des affaires de plus d'un genre, des malades à traiter journellement, les soins annuels de l'enseignement m'ont empêché de donner la dernière main à mes manuscrits; mais comme

je ne perds point cet objet de vue, j'apporterai, à leur publication, le moins de délai qu'il me sera possible.

C'est pour répondre aux desirs pressans des nombreux élèves de l'école de médecine de Montpellier, que, en attendant, je me hâte de mettre au jour ces Fondemens de la science méthodique des maladies. *On y trouvera les premières lignes d'une doctrine nouvelle; ce qui, sans doute, les rendra moins recommandables pour ceux qui les méditeront, que l'exposé des divers genres et espèces de maladies connues; et l'enchaînement précis des objets divers que je traite et développe successivement dans mes préleçons académiques. C'est un tableau de mon cours de nosologie, et j'ose croire qu'aucun professeur ne le fait d'une manière plus complète.*

Quoique mes idées étiologiques ne

soient pas celles de plusieurs de mes collégues, je me flatte néanmoins qu'ils rendront justice à mon zèle pour les progrès de l'art dont ils sont animés eux-mêmes. On peut envisager le but d'une manière différente; heureux celui qui, en l'atteignant, sait honorer ses maîtres, respecter ses rivaux et captiver l'attention de ceux qui ambitionnent de marcher un jour sur les traces des vrais savans.

O mes élèves! vous à qui je consacre le fruit de tant de veilles, n'adoptez pas trop avidement et sans réflexion les principes qui sont développés dans cet ouvrage. La nouveauté plaît aux ames neuves; et c'est souvent sans défiance et par l'appas d'un instinct trompeur, qu'elles se nourrissent d'une opinion qui, une fois enracinée, n'est que trop, quelquefois, indélébile. Mais étu-

diez avec attention ; comparez en silence les diverses interprétations qui vous sont faites des phénomènes qu'offrent les corps vivans tant en santé qu'en maladie ; et vivifiez, par la réflexion, la doctrine qui vous paroîtra la plus naturelle. Je me suis souvent flatté que la mienne vous seroit plus avantageuse qu'une autre, pour vous aider à saisir le vrai mécanisme du système animal, et surtout la cause de ses dérangemens. Plusieurs hommes de mérite ont marché avec moi dans la carrière que je vous invite à parcourir. On compte parmi eux, et je peux citer Girtanner, *Gaillard*, *Hildebrand*, *Rollo*, *Beddoes*, *Reil*, *Reich* ; *pourrois-je oublier* *Humbold*, *et cet homme immortel, l'honneur de la chimie pneumatique qu'il créa* ; *Lavoisier*, *mort pour les sciences et pour l'humanité, au moment où*

son vaste génie avoit conçu l'espoir de régénérer, par les faits, la face entière de la médecine.

Quels ne peuvent donc pas être les bienfaits de la chimie animale !

Aussi les savans rédacteurs de la bibliothèque germanique, MM. Brewer *et* Delaroche, *les ont-ils fait pressentir d'une manière aussi judicieuse que vraie.*

La chimie animale, *ont avancé ces auteurs* (*), est un sujet si neuf, qu'on ne peut que savoir gré aux hommes de génie qui veulent bien essayer de le manier. Lorsqu'on y aura fait quelques pas et que la carrière sera ouverte aux recherches propres à y jeter du jour, elle deviendra, sans doute, l'objet le plus important des études du médecin ; elle lui donnera des idées

(*) *Biblioth. germ.*, *tom. V*, *pag.* 3.

claires et précises sur la nature des maladies ; elle lui montrera la manière d'agir des remèdes ; elle lui fournira des indications plus certaines pour leur usage ; elle sera, en un mot, la VÉRITABLE BASE DE LA SCIENCE MÉDICALE.

FONDEMENS

DE LA SCIENCE MÉTHODIQUE

DES MALADIES.

PREMIÈRE PARTIE.

VINGT-CINQ années passées dans l'exercice soutenu d'une pratique très-répandue, grâces à cette considération que m'ont obtenu de constans efforts à appliquer, au soulagement de l'humanité souffrante, des connoissances acquises dans les diverses parties de l'art de guérir; m'auroient, sans doute, donné le droit d'esquisser l'histoire des maladies nombreuses qui nous affligent : si ce même droit, que s'arrogent aujourd'hui tant de gens, qui ont la fureur d'écrire avant que de penser, et de juger avant que de connoître, n'étoit, en quelque manière, un privilège de la place que j'occupe dans l'une des plus fameuses écoles du monde, et que m'avoit mérité, dans l'an-

cienne université de Montpellier, après les épreuves rigoureuses du concours, le choix de ses illustres et savans professeurs (*a*). Mais, en prenant la plume, une considération autrement importante s'offre à mon esprit. Puis-je remplir la tâche que je me suis imposée? et le desir que j'ai d'être utile, sur-tout la satisfaction que j'éprouve à publier un livre attendu de tous ceux qui se sont nourris de mes leçons annuelles, justifieront-ils un auteur, dont les productions (*b*) sur des matières particulières ont été favorablement reçues du public; lorsqu'il embrasse le vaste système de nos maux, lorsqu'il cherche à compléter, puis-je dire à régénérer la science méthodique des maladies?

C'est à ceux qui me liront sans prévention,

(*a*) MM. Barthez, Réné, Gouan, restés seuls de mes anciens maîtres; noms chers à ma mémoire et que je porterai toujours dans mon cœur.

(*b*) De l'ictère des nouveaux nés 1788; du carreau ou maladie du mésentère, etc. 1788; des scrofules, 1789; des convulsions dans l'enfance 1789; de l'influence de l'air marécageux 1789; du quinquina dans les fièvres rémittentes 1790; année médicinale an 2; de la phthisie pulmonaire an 3; système chimique de la science de l'homme an VI - 1798.



disons mieux, avec de bonnes intentions en médecine, qu'il appartiendra de juger de l'importance de mon travail. S'ils se décidoient, d'après ce qu'il m'a coûté d'étude et de réflexion, j'intéresserai la reconnoissance de tout homme capable de sentir le prix de ce que l'on entreprend pour l'avantage ou pour le bonheur de la société. Il m'est d'autant plus permis de faire cette réflexion, qu'il est peu de médecins qui aiment autant que moi, dans la science, les hommes laborieux qui la cultivent avec zèle, et qui l'honorent par leurs talens.

Je ne consacrerai point ces préliminaires à enseigner la vraie manière de philosopher en médecine. Cette prétention qui fournit une occasion si facile de se livrer à une métaphysique obscure et décévante, vaut-elle le plaisir d'aspirer à être clair, méthodique et sur-tout intelligible? Les sciences ne sont souvent abstraites que par la manière dont on cherche à les développer; mais il est des personnes tellement dominées par un amour outré pour les circonlocutions d'une doctrine mystérieuse, qu'elles affectent d'entourer la science d'une ténébreuse obscurité: on les lit

pour ne rien comprendre, ou pour s'étonner du peu que l'on a pu concevoir.

L'époque à laquelle on écrit un ouvrage décide le plus souvent de son mérite; celui que je publie réunit, et pour ainsi dire en excès, le pour et le contre.

Le premier à appliquer d'une manière générale la chimie pneumatique à l'art de guérir, je me trouve à l'époque la plus brillante de cette science entièrement régénérée. Les faits qui en constituent les grands principes, la marche expérimentale à laquelle elle est rigoureusement soumise, les hommes célèbres (a) qui ont attaché leur gloire littéraire à son sort, tout a imprimé à la chimie de la fin du XVIII.e siècle, l'empreinte la plus auguste. Et, témoin de l'utile et heureuse révolution que cette science a subie, comment n'aurai-je pas desiré qu'elle devienne la cause de l'instrument de celle que la médecine me paroît avoir besoin d'éprouver?

D'une autre part, ceux qui cultivent la science avec le plus d'éclat, et qui, sous ce

(a) Lavoisier, Bertholet, Chaptal, Fourcroy, etc., etc.

rapport, sont faits pour tenir l'empire de l'opinion, se partagent entre des doctrines excessivement modifiées, mais fondées sur les lois du principe vital (*a*), de la nature médicatrice (*b*), et de l'incitabilité (*c*). Ces doctrines, pour la plupart, ont fait adopter l'influence exclusive, ou très-à-peu-près, de l'action des solides; et la pathologie humorale, que la chimie fait nécessairement prévaloir, est signalée comme étant étrangère par elle-même à la vraie médecine (*d*).

De quel côté se trouve la vérité? et, puisque VARGENTIN a admis, parmi les causes qui peuvent rendre la population plus florissante,

---

(*a*) *Voy.* BARTHEZ, *de principio vitalis hominis*, *Monspel.* 1772; *nova doctrina de functionibus naturæ humanæ*, *Monspel.* 1774; nouv. élém. de la science de l'homme, tom. 1, Montpell. 1778.

(*b*) *Voy.* CULLEN, FIRST LINES, etc., élém. de médec. pratiq. traduits par PINEL, Paris 1785; par BOSQUILLON, Paris 1785.

(*c*) *Voy.* BRUNONIS *elementa medicinæ*, *Edimb.* L'EVEILLÉ, exposition d'un système plus simple, Paris, an VI – 1798; BERTIN, doctrine médicale simplifiée, etc., Paris an VI – 1798.

(*d*) *Voy.* PINEL, nosogr. philosoph. dans l'introduction.

la perfection de la médecine et les moyens qui tendent à cette fin, comment éloigner l'erreur d'un art, né de nos besoins et de la fragilité de notre être, si digne des regards d'un gouvernement éclairé, et des vues philosophiques du sage ? Est-ce par les hypothèses, par les systèmes, par la théorie ? est-ce par l'observation et l'expérience ?

L'hypothèse est la supposition d'une chose soit possible, soit impossible, de laquelle on tire une conséquence; ou bien c'est un assemblage de plusieurs choses qu'on imagine et qu'on suppose pour parvenir plus facilement à l'explication de certains phénomènes. L'hypothèse, étant une supposition, est aujourd'hui généralement bannie d'une science qui a la vie de l'homme pour objet. Dans l'étude des maladies, il faut voir et non supposer; l'art de guérir ne doit admettre que des données exactes. Cependant, et un homme très-instruit (a) en a fait la remarque, lorsque les conjectures, les hypothèses sont fondées sur des analogies et sur des rapprochemens de faits, elles ne sont pas entièrement inutiles, et on

(a) M. Patrin, recherches sur les volcans, journ. de physiq., tom. 1, pag. 246, dans la note.

ne doit pas les proscrire puisqu'elles étendent les vues de l'observateur, et lui font remarquer des rapports qui lui auroient échappé.

On entend par système l'assemblage de plusieurs propositions, de plusieurs principes vrais ou faux, liés ensemble, avec celui des conséquences qu'on en tire, et sur lesquelles on établit une opinion, une doctrine, un dogme. Un système est donc une chose admissible. Formant une collection de principes, il devient précieux; et comme un fait ne constitue jamais une science, mais bien la série et la coordination des faits, toute science vraie a sa partie systématique; et le système fournit la seule méthode qui serve utilement à l'esprit pour sortir de l'ignorance et se dégager de l'erreur.

La théorie est la spéculation ou la connoissance qui s'arrête à la simple spéculation sans passer à la pratique. Or, dès qu'un système est la liaison des principes d'une science; que cette liaison constitue un corps de doctrine indépendant de toute pratique, la théorie devient de la plus grande utilité pour la science; elle fait l'introduction naturelle à la pratique. Sans elle, celle-ci ne seroit qu'un grossier

empyrisme ; sans elle, la science n'existeroit point. Ce n'est pas, a fort bien dit VAN SWINDEN (*a*), en accumulant simplement les faits, qu'on assure les progrès de la physique, c'est en les discutant.

L'observation est la remarque que l'on fait sur les choses naturelles, sur les phénomènes qui s'offrent par nos sens à notre esprit : elle porte rigoureusement sur les faits. L'étude de leurs rapports, leurs interprétations et les conséquences exactes qu'on en dérive, produisent la théorie de l'observation. Ainsi la science, quelle que soit son origine, lorsqu'elle est parvenue à cet état de science, a sa partie philosophique, sa théorie : l'observation lui a donné naissance, et le génie l'a vivifiée en lui appliquant le raisonnement.

L'épreuve qu'on fait de quelque chose, soit à dessein, soit par hasard, ou la connoissance des choses acquises par un long usage, s'appelle expérience. Ce n'est pas qu'on n'ait à s'en méfier, et que la route expérimentale elle-même n'ait produit moins de vérités que

---

(*a*) Analogie de l'électricité et du magnétisme. La Haye, 1785.

d'erreurs. Cette voie, disoit éloquemment BUFFON (*a*), quoique la plus sure, ne l'est néanmoins qu'autant qu'elle est bien dirigée ; pour peu qu'elle soit oblique, on arrive à des plages stériles où l'on ne voit obscurement que quelques objets épars : cependant on s'efforce de les rassembler, en leur supposant des rapports entre eux et des propriétés communes, et comme l'on passe et repasse avec complaisance sur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé et, quoiqu'il n'aboutisse à rien, tout le monde le suit ; on adopte la méthode et l'on en reçoit les conséquences comme principes. Toutefois cette voie d'étudier les objets de la nature, quoique délicate, souvent imparfaite ou douteuse, est infiniment précieuse puisqu'elle offre en partie de très-grands moyens de perfectionnement.

Ainsi l'observation trouve les faits qui, constatés, donnent proprement les seuls principes des sciences, comme l'a très-bien dit CONDILLAC (*b*) ; l'expérience les étend et en

---

(*a*) Histoire naturelle des anim. carnassiers, édit. de SONNINI, tom. XXIV, pag. 264.

(*b*) Traité des systèmes, œuvres complètes, in-8.° tom. II, pag. 8.

découvre les rapports ; la théorie les lie entre eux ; le système les généralise, les embrasse ; l'hypothèse les enrichit avec de bonnes analogies, et cet ensemble ainsi appuyé, ainsi ordonné, est un système, c'est-à-dire, le fruit des grandes conceptions de l'esprit humain ; l'immortel résultat du génie.

On chercheroit donc vainement, par des interprétations mensongères ou par les mal-entendus qui naissent des équivoques du langage, à rabaisser la valeur des systèmes dans l'étude des sciences. Sans doute il y a de faux systèmes, nés de l'amour propre ou de l'orgueilleuse présomption. La médecine, comme toutes les sciences, a eu les siens ; le creuzet du temps les a marqués d'une éternelle souillure : et, dans ce renversement successif des erreurs de l'esprit humain, à peine peut-on être rassuré sur la vérité des lumières que dix-huit siècles d'observation ou d'études ont produites.

Laissons dans l'histoire de l'art, faite pour retracer les erreurs et la vérité, les systèmes des divers âges du monde sur la médecine ; qu'il me suffise d'en faire la remarque. La théorie de cette science a été tour à tour superstitieuse et théocratique chez les Égyp-

tiens et plusieurs philosophes ou sages de la haute antiquité ; élémentaire et humoriste sous PYTHAGORE, GALIEN et ses nombreux sectateurs ; hypothétiquement chimique sous le fougueux PARACELSE et les médico-chimistes du XVI.e siècle ; mécanicienne sous BOERHAAVE et les grands médecins formés à son école ; enfin, soumise aux influences de l'ame et successivement du principe de vie, lorsque STAHL eut ouvert la carrière aux opinions fortement conçues sur ce grand objet.

Mais, pour dire un mot sur la valeur de ces différens systèmes, les invocations, les vers mystérieux, les amulettes et tous les fruits absurdes d'une vaine superstition sont-ils donc les élémens d'un art, qui exige une connoissance exacte de l'état de l'économie animale attaquée dans son organisation, et des moyens que l'on peut employer pour renouer la chaîne de ses fonctions ?

La philosophie pythagoricienne, qui réduit les principes élémentaires de tous les corps au feu, à l'air, à la terre, à l'eau ; et la santé, comme les maladies, aux diverses proportions de leurs qualités premières, savoir : le chaud, le froid, le sec et l'humide, peut-elle former

la doctrine d'une science, qui rejette tout ce qui est arbitraire, et proscrit les futiles délires de l'imagination ?

Que peut-on dire de la doctrine de GALIEN, qu'HIPPOCRATE avoit fondée, car il ne faut point croire que ce grand homme n'ait point payé de tribut à la physique de son temps ; doctrine où tout dérive de quatre humeurs, calquées sur les quatre élémens de PYTHAGORE, le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire ; sinon que, appuyée sur des fondemens ruineux, elle est renversée par les mêmes arguments qui combattent le système de philosophie de l'école de Crotone ?

Que fut la chimie du XVIe siècle ? Une science, remplie d'obscurités, d'incertitudes et de fausses prétentions ; fondée sur la doctrine inappréciée de la fermentation, sur l'exaltation des soufres et des sels urineux, sur les oppositions antipathiques des acides et des alcalis. Combattue par le vide de ses raisonnemens, par la fausseté de ses principes, par le ridicule de ses moyens, cette chimie n'a peut-être été que la sauve-garde, pour l'esprit humain, d'une théorie qui n'émane point de l'analyse des faits, et qui ne se nourrit pas

de leurs résultats rigoureusement comparés.

Les mécaniciens, asservis aux lois de l'hydraulique, même aux calculs de l'algèbre, prenant nos vaisseaux pour des tubes, nos solides pour des cordes; expliquant tout par la pesanteur et la pression des fluides, par l'attrition des liqueurs, par l'élasticité, les oscillations, la force trusive des solides dans lesquels ils trouvoient des léviers, des poulies, des catapultes: les mécaniciens pouvoient-ils toujours commander à l'opinion et garder l'empire de la médecine? Ne devoient-ils pas, au contraire, être précipités d'un trône qu'avoit usurpé le génie égaré dans ses hautes conceptions?

La doctrine stahlienne que le grand SAUVAGES avoit adoptée, et que des médecins illustres ont défendue, n'a supporté, ni une analyse sévère, ni une discussion éclairée. Elle a conduit sans doute à cette théorie du principe vital et de ses grandes facultés, qu'ont diversement embellie des hommes d'un rare mérite, à la tête desquels se trouve le célèbre BARTHEZ. Mais, je dois l'avouer, plus j'ai étudié le système de la science de l'homme dans l'ingénieuse doctrine du principe vital, existant dans le

sens de ceux qui l'ont créé et qui en défendent l'essence, et plus j'en ai tiré des résultats opposés; plus j'ai pensé, avec FERRIAR (*a*), qu'il n'y a point d'autre principe vital immatériel que l'ame, point d'autre principe vital matériel que l'organisation. Je reviendrai sur cet article.

De tous les temps, lorsque l'esprit humain a trouvé des bornes à ses conceptions, plutôt que de faire l'aveu de son insuffisance, il a eu recours à l'action des causes occultes. Telle est l'origine du *Tho Theion* d'HIPPOCRATE, ou du *Quid divinum* des anciens; des *Res abditæ* de FERNEL, de l'*Archée* de VANHELMON, du *Cardimelech* de DOLÉE, du Principe vital de BARTHEZ, des Forces médicatrices de CULLEN. Avant eux, SOCRATE avoit fait parler son démon : tant il y a de l'analogie entre ces opinions brillantes mais hypothétiques, qui ne peuvent subsister qu'à l'aide d'une abstraction personnifiée avec des attributs indéterminés.

(*a*) Observations concernant le principe vital; *memoirs of the litterary and philosophical society of Manchester*, etc., vol. III, art. XI.

Il est donc vrai que, dans les systèmes de médecine les plus ingénieux, on a à desirer une théorie plus claire, plus persuasive ; une doctrine qui parle aux sens, et qui, par là même, s'accompagne d'un degré plus ou moins fort de conviction. Si une semblable théorie, si une doctrine pareille venoit s'offrir à l'homme avide de connoissances réelles ; s'il croyoit la puiser dans l'une de ces sciences dont l'union avec la médecine a jusqu'ici été dédaignée, mais dont les grands principes reposent sur la triple base de l'analyse, de l'observation et de l'expérience : sans doute il ne lui seroit plus permis de balancer, entre un système qui paroît offrir véritablement la raison du perfectionnement de l'art de guérir, et des doctrines plus ou moins heureuses, mais propres à entraver ou à obscurcir les grandes destinées de la médecine.

Est-il une science analytique plus parfaite que celle qui a l'art de décomposer les produits ; qui quelquefois les recompose par la synthèse ; qui, marchant au flambeau de l'expérience, guidée par l'observation, descend jusqu'aux parties élémentaires relatives ou absolues, et trouve enfin dans le jeu, tantôt régulier, tantôt anomal des affinités, le grand

secret de la nature, le principe identique des compositions et des décompositions, la règle immuable qui préside aux destinées de toutes les choses naturelles ? Telle est la chimie pneumatique qui lie tous les corps de la nature par une base commune : la diversité du jeu des affinités, dont le mode change quand le principe est invariable. Telle est la science qui, prêtant un sage appui à l'art de guérir, peut d'autant plus influer sur ses progrès, qu'en réduisant à leur juste valeur les observations les mieux constatées, on peut établir,

1.° Que toute l'économie des animaux consiste dans leur organisation et en dépend essentiellement.

2.° Que le principe vital ou la vie, l'exercice des fonctions qui la constituent, sont des effets de l'organisation, au lieu d'en être la cause ou le mobile.

3.° Que les lois fondamentales de l'organisation et des actions qui en proviennent, sont rigoureusement assujetties à la puissance de composition, de mélange et de décomposition ; ou, en d'autres termes, à une force physique et chimique d'un ordre particulier.

4.° Que tous les actes de la vie des animaux en sont des conséquences nécessaires.

§. I.er

On entend strictement par organisation la manière dont sont formés les organes ou parties du corps servant aux sensations et aux opérations de l'animal ; où plus généralement l'organisation est la modification de la matière.

Un organe est un système de solides dont la structure, l'arrangement et le jeu ont, pour dernière fin, le mouvement, soit intestin, soit locomotif, ou le sentiment (*a*).

Ces définitions sont susceptibles d'une plus grande extension ; et alors par matière organisée, on n'entendra pas seulement les organes en rapport de structure avec les fonctions qu'ils doivent exercer, mais encore les fibrilles élémentaires, et même la cohésion ou l'état de mixtion des humeurs (*b*).

(*a*) Bonnet, contemplation de la nature ; tom. VII de ses œuvres complet., pag. 45.

(*b*) Maurice, réfutation de la nouvelle doctrine des solidistes, pag. 20.

Personne ne me paroît en droit de contester que les fonctions des organes ne soient dans un rapport très-direct avec la forme et la structure qui sont de leur essence. Il ne suffiroit, pour le prouver, que d'examiner l'organisation et la disposition des muscles relativement aux os, pour montrer combien le système musculaire est physiquement constitué pour être l'organe du mouvement et de la locomotion. On peut dire plus, la fibrine ou partie fibreuse du sang, qui forme la base ou la portion véritablement organique du muscle n'acquiert, bien sensiblement, la faculté vivante qui lui est propre et qui la distingue, que lorsqu'elle est organisée et qu'elle se trouve sous la forme de muscle et avec la structure qui lui appartient. Il est même prouvé que l'irritabilité ne se montre dans les muscles qu'à un certain degré d'organisation (*a*): preuve non équivoque que celle-ci constitue l'irritabilité, au moins qu'elle en est rigoureusement inséparable.

L'œil est d'une structure merveilleuse; mais toute son organisation, considérée dans ses

(*a*) *Voy.* CUVIER, leçons d'anatom. comparée, tom. 1, pag. 92.

trois humeurs de densité différente, tend à produire le même effet que la réunion des trois verres dont on compose les objectifs des lunettes achromatiques, c'est-à-dire, qu'elle doit corriger la différence de réfrangibilité des rayons (*a*). Ne trouve-t-on pas, dans la théorie de la vue, les mêmes phénomènes qui se font remarquer dans l'instrument d'optique nommé *chambre obscure* ? Les différentes portées de vue d'un homme à un autre ne tiennent-ils pas à la diversité de force réfringente du crystallin ?

Voyez, dans l'oreille de l'homme, ces filets nerveux s'épanouissant et remplissant le labyrinthe, ne recevoir les impressions des rayons sonores, qu'à la faveur de l'air externe, vibrant, plus ou moins fortement, dans des cavités tortueuses, à l'aide de la membrane mince et tendue du tympan et des osselets mobiles qui lui sont attachés.

Dans ces fonctions, comme dans les autres qu'il seroit facile d'analyser, l'organisation se présente toujours comme la partie essentielle et celle qu'il faut considérer exclusivement

(*a*) *Voy.* Cuvier, leçons d'anatom. comparée, tom. II, pag. 368.

pour trouver la raison des facultés qui en dépendent. Il n'y a pas jusques à l'accroissement, dont le rapport ne soit très-strict avec la structure des parties (*a*). On peut dire davantage : et quoique les fonctions soient de même nature dans les divers ordres d'animaux, il ne faut que quelques variations dans leur structure pour produire des manières d'être, et des actions plus ou moins différentes.

On a divisé les facultés de l'homme en physiques et en morales ; mais une pareille division a été trouvée mauvaise et insignifiante. On a offert d'y substituer les forces mécaniques et les facultés intellectuelles (*b*). Ces dernières appartiennent, dans l'opinion commune, à la puissance de l'ame, ou du moins se trouvent dans son domaine immédiat. Mais une remarque générale qu'il est à propos de faire ici, est que la perfection spirituelle des animaux a été variée par la seule organisation ; aussi l'homme, le plus parfait des êtres sous le rapport de sa structure, l'emporte aussi sur

---

(*a*) *Voy.* BONNET, considérations sur les corps organisés, tom. V de ses œuvres complètes, pag. 300.

(*b*) *Voy.* BACHER, journ. de médec. etc., tom. I, pag. 237.

tous les animaux par son intelligence; aussi l'animal qui approche le plus de l'homme par l'organisation, est celui dont il tient le plus de facultés intellectuelles. Cette observation est en général très-vraie relativement à l'angle facial, et au volume ou à l'organisation propre du cerveau qui passe pour être le siége ordinaire de l'intelligence.

Nul n'a encore pénétré dans l'organisation du cerveau; mais qu'on fasse attention à la disposition des nerfs, agens et intermédiaires des sensations et impressions, et on verra les ramifications de tous les nerfs partir de cet organe, y aboutir ou avoir avec lui la communication la plus étroite: c'est comme un centre où tout va rayonner. A l'aide des mouvemens qu'ils excitent dans telle ou telle partie du cerveau, ou bien à l'aide de tels mouvemens, il se forme une action à laquelle tient une idée et tout ce qui en dépend.

Voilà donc l'idéologie essentiellement liée avec l'organisation. Cette opinion a été celle de plusieurs savans, de LOCKE, de CONDILLAC, de BONNET et de tant d'autres analystes des effets de nos sensations, qui ont avancé que l'homme n'a des idées que par

l'intervention des sens, et que ses notions les plus abstraites en dérivent. Aussi a-t-on dit avec fondement qu'il faut toujours en revenir au physique, comme à la première origine de tout ce que l'ame éprouve. BARTHEZ a avancé plus éloquemment que la connoissance des facultés intellectuelles et des affections morales de l'homme, ne peut être exacte et lumineuse, si l'on n'est très-éclairé sur le physique de la nature humaine (*a*). La sensation en effet, rigoureusement définie, est une perception de l'ame excitée par le moyen des organes des sens, indépendamment de la volonté. THOMAS BARNES (*b*) a cherché à restreindre cette définition en traitant du pouvoir volontaire que l'ame peut exercer sur les sensations.

La mémoire, qui n'est que la faculté de reproduire d'anciennes sensations; l'imagination ou cette faculté d'en créer de nouvelles; le jugement, résultat de nos idées et de leurs comparaisons entre elles, dérivent d'autant plus de l'organisation, que BICHAT a très-in-

(*a*) Nouv. élém. de la science de l'homme; disc. prélim. pag. 1.

(*b*) *On the volontary pouwer*, etc.; bibl. britan. littérat. tom. IX, pag. 3.

génieusement fait sentir que les vices de la perception, de la mémoire, de l'imagination et du jugement qui en provient, cadrent fort bien avec la force inégale des hémisphères du cerveau qui est à l'ame ce que les sens sont à cet organe. Nous voyons de travers, dit cet estimable médecin (*a*), si la nature n'a mis de l'accord dans la force des deux yeux; nous percevons et nous jugeons de même si les hémisphères sont naturellement discordans: l'esprit le plus juste et le jugement le plus sain supposent en eux l'harmonie la plus complète.

Dans les facultés intellectuelles, ainsi que dans les forces mécaniques du corps, il faut que l'organisation ait acquis quelque développement et une certaine énergie. Dans le premier âge de la vie, cette organisation n'est presque qu'ébauchée; chaque jour elle marche vers sa perfection, elle en acquiert le plus haut degré. Dans le déclin de la vie, cette organisation se détériore, à la vérité, dans un autre sens; et, dans ces diverses phases de force ou de foiblesse, d'imperfection ou de vigueur,

(*a*) Traité de la vie et de la mort, pag. 28, 30.

on voit toujours que l'activité et l'éclat de l'intelligence sont en raison directe et inverse de l'état de l'organisation. Si, par une funeste méprise, on parvient à développer la faculté intellectuelle à une époque où elle ne paroît pas en rapport avec un degré convenable d'organisation, on voit bientôt cette faculté, après avoir brillé quelque temps d'une lueur éphémère, tomber, s'anéantir et perdre toute disposition pour jamais reparoître.

Tandis que les fonctions intellectuelles se développent régulièrement par un exercice modéré de l'entendement, un exercice outré de ces mêmes fonctions devient l'écueil le plus terrible de la raison humaine. On sait que l'éducation l'épure et la perfectionne ; qu'elle est soumise aux effets de l'habitude, ajoutons aux impressions des climats, avec le célèbre MONTESQUIEU qui a si bien vu, que les diverses causes, dont la réunion constitue l'action des climats, en modifiant l'organisation, déterminent les usages, les mœurs, les caractères, les tempéramens, et doivent être la base des lois, toujours excellentes quand elles sont relatives. De telles vérités, si souvent oubliées ou méconnues, ont été fort à propos rappe-

lées par un jeune savant (*a*) qui a dit, avec beaucoup de justesse, que la différence des âges, des lieux et des mœurs, que tout concourt à changer les élémens des pensées et des expressions ; ce qui vient à l'appui de ce qu'a avancé l'illustre auteur de l'esprit des lois : que l'empire des climats est le premier de tous les empires (*b*).

Poursuivons. Et, quoiqu'on ait des exemples de la presque intégrité des facultés intellectuelles avec des désordres chroniques du cerveau, tels qu'une ossification ; il n'en reste pas moins pour constant, qu'une quantité, quelquefois légèrement augmentée, du sang dans le lacis vasculaire qui produit la substance corticale du cerveau ; que la dépression de l'une des parois osseuses qui protègent cet organe ; qu'une végétation, même peu considérable, dans la partie intérieure du crâne ; qu'une augmentation de densité de la substance cérébrale, sont autant des causes, entre plu-

(*a*) ALIBERT, éloge de SPALLANZANI, mis à la tête du 3.e vol. des mém. de la soc. méd. d'émul. pag. 10. *Voy.* MONTESQUIEU, esprit des lois, édit. de *Bastien*, tom. 11, pag. 39.

(*b*) Tom. 11, pag. 92.

sieurs analogues, que l'observation fidelle nous présente comme des dérangemens plus ou moins incurables de la raison. N'a-t-on pas observé combien les saisons et autres causes physiques influent sur le retour de l'aliénation (*a*)?

Les preuves que tout se réduit à l'organisation, dans la considération générale des facultés et des fonctions des animaux, puisque l'exercice des sens externes décide de l'activité du cerveau; puisque de celle-ci découlent les opérations de l'ame jugée dans les effets des perceptions; puisque les facultés intellectuelles sont relatives à un certain degré d'organisation, et qu'elles sont modifiées par l'habitude, par l'action des climats: ces preuves, dis-je, se renforcent à chaque instant et deviendroient bien plus fécondes, si je traitois expressément de toutes les conséquences de l'organisation; qu'il me suffise d'ajouter, comme à l'appui de ces considérations générales, que si tout n'étoit subordonné à ce principe, il ne seroit point vrai que les hommes de génie fussent aussi rares, qu'est peu commune cette

(*a*) *Voy.* Pinel, traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, Paris, an IX.

perfection des formes qui constitue la beauté? Ne passe-t-il pas pour constant que l'on naît poëte, orateur, etc., c'est-à-dire, que nous portons, du sein maternel, l'organisation propre aux grands talens? Et pourquoi voyons-nous que les traits du visage, que le jeu de la physionomie expriment les passions et les effets de la volonté? Ne savons-nous pas que le naturel des animaux est annoncé par leurs traits? Les médecins ont au moins observé, dans les familles entâchées de quelque maladie héréditaire, que, lorsqu'il y a des enfans qui ressemblent le plus aux parens affectés, ce sont ces enfans, chez lesquels l'effet de la ressemblance est marqué par l'action et le développement presque inévitable du germe morbifique.

Je n'ai point parlé des passions que l'on ne confond que trop souvent avec les sensations, dont elles dérivent, mais dont elles diffèrent essentiellement : vue, qui n'a point échappé au judicieux BICHAT (*a*); parce qu'il est bien connu, sur-tout d'après l'analyse qu'en

---

(*a*) Recherches physiologiques sur la vie et la mort, pag. 61 et suiv.

a faite cet auteur, que tout ce qui leur est relatif appartient à la vie organique, c'est-à-dire, à cet ensemble de fonctions qui se composent d'une succession habituelle d'assimilation et d'excrétion, et qui n'exigent que la texture organique comme la seule condition nécessaire à leur exercice. Les passions, si singulièrement soumises à la forme des traits que les pantomimes peuvent exprimer si naturellement, ont des rapports inconstestables avec l'état des organes, avec les tempéramens, les âges, les climats. Les passions et leurs effets orageux ne sont point attachés à toutes les circonstances de la vie ; la timidité, l'audace, l'ambition ne paroissent qu'à des époques déterminées d'âge et d'organisation.

§. I I.

Combien est diversifiée ou incertaine l'opinion que l'on se fait sur des matières obscures ! L'histoire analytique des sentimens émis sur le principe vital et sur la vie, viendroit à l'appui de cette assertion, si, dans cet objet ainsi que dans celui qui vient d'être esquissé, je n'avois pour but que d'offrir seulement quelques considérations générales tendantes à

montrer que le principe vital ou la vie, que l'exercice des fonctions qui la constituent, sont des effets de l'organisation au lieu d'en être la cause ou le mobile.

Si l'on peut se représenter, par la pensée, les molécules élémentaires qui constituent l'aimant; inertes, sans force, sans faculté, elles ne se distinguent pas encore. Une impulsion, dont les lois sont inconnues, fait cohérer ces molécules; l'aimant est formé et il possède essentiellement la faculté d'attirer le fer : cette puissance attractive est attachée à sa structure et à la combinaison matérielle de ses élémens.

Les muscles qui possèdent par excellence l'irritabilité, les nerfs dans lesquels résident spécialement la sensibilité, ne doivent pas sans doute ces facultés distinctives à un autre ordre de phénomènes. L'irritabilité tient tellement à l'organisation matérielle de la fibrine, comme la sensibilité à celle de la pulpe nerveuse, que la matière qui leur est propre ne sauroit être organisée en muscle et en nerf, sans que l'irritabilité ne soit attachée à l'un et la sensibilité à l'autre : ainsi dans l'antiquité le philosophe DICÆARQUE pensoit que les for-

mes et la combinaison des parties y produisent la sensibilité et la vie (*a*). Dès que ces facultés sont perdues, on peut mettre en fait que, malgré une apparence d'intégrité d'organisation, cette organisation est, dans le vrai, essentiellement lésée.

Si ce que je viens de dire sur l'irritabilité et sur la sensibilité, considérées comme des facultés relatives, ne peut point être raisonnablement contesté, il est facile de voir que ce qu'on a regardé comme des facultés actives du principe vital, n'est véritablement que des facultés actives de l'organisation, et qu'on a donné une idée bien arbitraire de ce principe, en le présentant tantôt comme un être abstrait, tantôt comme un être réel, mais possédant, en soi, la raison suffisante des facultés, des fonctions et des mouvemens de l'économie des animaux.

Les ouvrages des vitalistes et le premier, le plus marquant de ces ouvrages, celui de l'illustre BARTHEZ, étant entre les mains de tout le monde, il paroît inutile que je retrace

(*a*) *Voy.* BARTHEZ, nouv. élém. de la science de l'homme, pag. 10.

ici les passages, qui manifestent que le principe vital est, dans ces écrits, tel que je viens de l'indiquer. On sait que si le principe vital de l'homme, ou la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps humain, exige un scepticisme invincible sur sa nature (*a*), il n'en est pas moins considéré comme une troisième partie distincte de la nature humaine (*b*); qu'on ne doit nullement prendre pour une des facultés de l'ame (*c*); qui existe indépendamment de la mécanique du corps humain et de l'ame pensante (*d*); dont l'action immédiate opère seule tous les mouvemens des organes, soit avec le concours et le vœu de l'ame dans les mouvemens volontaires, soit sans ce concours comme dans les mouvemens que l'habitude fait exécuter automatiquement, ainsi que dans les mouvemens vitaux et involontaires (*e*).

Le principe vital, dans cette doctrine, est

(*a*) Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. 1, pag. XVIII du discours prélim., et pag. 1 de l'introd.
(*b*) *Ibid*, pag. 10, 18.
(*c*) *Ibid*, pag. 29.
(*d*) *Ibid*, pag. 26, 27.
(*e*) *Ibid*, pag. 30.

indépendant de l'organisation ; il subsiste par lui-même (*a*), par ses forces actives, ses lois constantes, ses aberrations ; il exerce une influence directe sur les solides, sur les fluides, sur tous les points du système : ainsi les moindres phénomènes sont des effets de la vitalité.

Mais, et je ne peux d'abord me refuser au desir d'en faire la remarque ; quel est ce principe, aux lois despotiques duquel l'économie animale est soumise ? quel est cet agent mystérieux, être métaphysique rélégué à l'extrémité du domaine de la pensée, dont la volonté fait toute la force ; qui, distinct de l'ame et du corps, régit également les solides et les humeurs ; est l'arbitre de la santé ; le réparateur des désordres morbifiques ; agit d'après des lois inconnues ou supposées, et dont on invoque la puissance et la nécessité primordiale dans les cas nombreux qui se refusent à toute explication ou qui irritent par les contradictions les plus apparentes ?

Il y a plus ; si de l'ame et de ses facultés dépend un grand ordre de phénomènes qui embrassent tout ce qui concerne la partie spi-

(*a*) Nouv. élém. de la science de l'homme, pag. 36.

rituelle des corps vivans, et si, de l'organisation, découlent véritablement les autres actes de la vie des animaux ; pourquoi, compliquant les mobiles, les puissances de l'économie animale, l'intervention d'un troisième pouvoir, qui empiète si manifestement sur les droits des deux autres, qui rivalise du moins avec l'ame, qui rend inutile cette substance immatérielle : disons mieux, qui la proscrit et réduit alors l'homme vivant à la perspective de mourir tout entier ?

Des objections plus ou moins fortes ont été faites contre la doctrine de la vitalité.

Comment en effet concilier le nombre des maladies, sur-tout celles qui arrivent par contagion ou par absorption et assimilation consécutive des miasmes contagieux ; comment concilier la facilité que nous avons à en être atteint, avec le pouvoir conservateur du principe vital ! Par l'action immédiate de ce principe, la chaleur animale est conservée au même degré ; et les moindres variations dans les qualités physiques de l'atmosphère produisent une différence telle, dans l'évaporation du corps, qu'il en provient, plus ou moins subitement, des affections morbifiques. Un degré de froid donné

glace le sang dans les veines d'un être vivant; et il n'est point encore suffisant pour glacer le mercure. Le principe de vie anime et détermine les actes de la respiration; cependant l'asphyxie se déclare au bout de quelques minutes de séjour dans une atmosphère méphitique. La digestion est une faculté véritablement vitale de l'agent merveilleux, présent dans toutes les parties du corps; et des substances qui sont parfaitement digérées par de certains animaux, ne le sont point du tout par d'autres.

Si le principe vital n'étoit que le résultat de l'organisation, de pareils phénomènes ne s'expliqueroient-ils pas d'une manière bien naturelle? La digestibilité des substances alimentaires, toujours en raison directe de l'affinité que ces substances auroient avec les sucs digestifs; seroit aidée par les divers mouvemens que l'estomac est capable d'exécuter. L'air atmosphérique, se décomposant chimiquement dans les poumons, deviendroit le seul stimulant mécanique des surfaces bronchiques, par le contact du calorique et de l'oxigène, lesquels, contribuant à déterminer un ordre particulier d'actes et de résultats, seroient encore con-

duits à se dégager ou à se fixer, d'après des lois spéciales de forme, de structure et d'action de chaque partie ; notamment, à l'égard du calorique, d'après la propriété qu'auroient les substances ou parties ambiantes, de l'isoler ou d'en être un conducteur plus ou moins actif. Quant aux causes morbifiques, il est tout simple que, en altérant l'organisation, de laquelle aucun principe intelligent n'écarte les influences délétères ; elles nuiroient aux fonctions, en pervertiroient les conséquences, et produiroient ainsi des affections qui ne cesseroient que lorsque l'organisation seroit réintégrée dans le mode naturel qui lui est propre.

Et c'est ici sans doute que la pathologie humorale cadreroit manifestement avec les opérations bien saisies des corps vivans.

Sans doute dans un siècle et à une époque où CULLEN s'est efforcé d'expliquer presque tous les phénomènes étiologiques par les lois de l'action des solides, introduites par les hydrauliciens à la chute de la théorie chimique du XVI.e siècle ; où BROWN a cherché à tout ramener aux principes de l'incitabilité ; où la pente assez générale des esprits conduit à ces systèmes, fondamentalement opposés

aux opinions d'HIPPOCRATE et de GALIEN : il n'est pas aisé d'étayer une doctrine qui tend à faire revivre la théorie des humeurs. Les faits et les conséquences qu'ils nous offrent doivent seuls fournir des preuves. Et, laissant de côté les inductions qu'on peut tirer du sentiment de ces géologues *(a)*, qui pensent que le globe terrestre et les autres corps planétaires ont été formés par la concrétion d'un fluide aériforme, émané du soleil ; transportons-nous, par la pensée, au moment où l'embryon reçoit, dans le sein de sa mère, l'impulsion de la vie. Ce corps n'est qu'une petite masse gélatiniforme. Bientôt il se produit des noyaux ou des centres d'organisation, qui prennent de plus en plus une consistance solide. Le cœur bat ; tout s'organise. Les os même sont produits. Si, à cette période de l'existence, il n'y a que des fluides *(b)*, ceux-ci n'ont donc pas besoin, pour agir, de l'action des solides ; et si, dans la

---

(*a*) Le célèbre LAPLACE. *Voy.* journ. de physiq., tom. L, pag. 242.

(*b*) On peut se convaincre de cette vérité en lisant l'art de procréer les sexes à volonté, par J. A. MILLOT ; Paris, an IX — 1801, pag. 25 et suiv.

suite, les solides ont une influence quelconque sur les opérations de l'économie des animaux, peut-on dire que, de cette action, dépendent l'organisation et, subsidiairement, l'altération des humeurs.

Mais ces humeurs, le sang, sont doués d'un principe de vie ? A la bonne heure. En quoi donc consiste ce principe ? BLUMEMBACH nous apprend qu'il réside dans la concrescibilité. Cette propriété tient à l'état de la fibrine ; celui-ci, à la quantité de calorique qui la pénètre, autant qu'à la puissance d'attraction physico-chimique qui unit entre elles les molécules similaires des humeurs. Que cette puissance s'affoiblisse, que l'affinité du calorique soit diminuée ; et le sang perd soudain sa vitalité. Cette matière animale pénètre dans des parties qui ne pouvoient l'admettre ; les ecchymoses paroissent, les accidens scorbutiques se multiplient, et ce que l'on croit l'effet d'une résistance dépendante de la vie (*a*), n'est que le résultat du changement plus ou moins soudain dans la série des puissances attractives.

(*a*) *Voy.* Bulletin des sciences, an 8, pag. 56.

Ainsi, en appréciant les actes prétendus vitaux, on les réduit sans peine sous les lois physiques et chimiques. Et voilà sans doute ce qui fait que des auteurs modernes (*a*), pressés par les résultats de l'analyse des phénomènes qu'on observe dans l'économie vivante, avouent que, au lieu d'un principe unique (le principe vital), à l'aide duquel on croyoit simplifier l'étude de la physiologie, on voit réellement que tout ce qui se passe dans les animaux, dérive d'un certain nombre de propriétés inhérentes aux tissus dont ils se composent.

Ne guérit-on pas, tous les jours, des fièvres gastriques par l'usage réitéré des purgatifs qui évacuent une grande quantité d'humeurs ou matières séreuses diversement colorées?

Tous les jours ne combat-on pas des affections morbifiques, par une sage combinaison et par une longue succession des remèdes altérans?

On a vu, dans une maladie nerveuse, du

(*a*) *Voy.* le journal de médecine, par CORVISARD, BOYER et LEROUX, tom. III, pag. 75.

prussiate de fer se former spontanément dans les vaisseaux, et manifester sa présence par des excrétions de couleur bleue.

Dans l'inoculation de la petite vérole, une petite quantité de matière infecte va produire une altération humorale qui amène une maladie de même nature; et ce qui arrive, à l'occasion de cette insertion, explique comment se forment les affections contagieuses et bien d'autres encore.

Dans ces exemples et dans les cas analogues que l'on pourroit présenter, voit-on autre chose que des altérations d'humeurs et des indications fournies par ces mêmes altérations? Et si le raisonnement devoit venir à l'appui de ces faits, n'établiroit-on pas sans peine que les liquides sont cent fois plus altérables que les solides; que ceux-ci sont formés et réparés par les autres; que les lésions des solides doivent donc plutôt venir des vices des instrumens de leur formation et de leur réparation, que de ceux des parties qui ne sont rien ou ne peuvent rien sans les fluides?

De pareilles assertions, renforcées par ce que d'autres ont écrit sur la force digestive,

(force qui s'exerce spécialement sur les humeurs, est antérieure aux forces toniques, et est en partie indépendante de l'action organique), paroissent assurer le suffrage à la doctrine qu'elles éclaircissent.

Qu'on leur oppose des raisonnemens, même des faits spécieux, il n'en sera pas moins évident, pour tout homme capable de raisonner et de bien conclure, que ce qu'on appelle coction, crise, métastase, fluxion; que les effets bien approfondis des vésicatoires et des cautères; que l'apparition des croûtes et autres éflorescences salutaires; que les désordres, quelquefois mortels, qui suivent la rentrée des maladies qui ont leur siége à la peau, formeront des raisons bien fortes pour établir, au détriment de la doctrine de l'action exclusive des solides, cette médecine humorale qui ne passera, pour fournir des connoissances vagues et superficielles, qu'aux yeux de ceux qui se font un jeu de l'observation, et des vrais principes de l'art de guérir, reposant manifestement sur elle.

D'ailleurs, lorsque les solides sont supposés être la cause de l'altération des humeurs, comment peut-on admettre que ces solides, étant

dans des états opposés, puissent produire les mêmes affections ? On voit, tous les jours, la chlorose se rencontrer avec un état de foiblesse extrême, comme avec celui d'une tension, d'un spasme, et d'une sensibilité excessive. L'expérience permet d'appliquer cette observation à ce que l'on appelle communément putridité, au scorbut (*a*). Eh certes ! lorsque des maladies, dont l'exemple est apporté pour appuyer une théorie, sont plutôt propres à la combattre, quel fond peut-on faire sur cet appareil de faits, dont aiment à s'entourer ceux qui ne pensent peut-être pas à la peine qu'ils se donnent pour ramasser des preuves si peu favorables à leur opinion ?

On est embarrassé dans le choix de celles qui attestent que la vitalité est subordonnée à l'organisation, ou en est une conséquence directe. Et, sans parler ici de la force et de la cohésion des solides : principe qui existe dans les végétaux comme dans les animaux, et qui n'est qu'une propriété résultante de la matière organisée ; car la sensibilité et l'irrita-

---

(*a*) *Voy.* MAURICE, réfutation de la nouvelle doctrine des solidistes, p. 13, 16.

bilité en dépendent entièrement, et l'une et l'autre de ces facultés sont physiquement et chimiquement soumises à l'action du calorique ou à l'effet de la chaleur combinée avec l'humidité, d'après ce que j'ai dit, sur l'autorité de GARDINER et de MENZIES, dans mon *essai d'un système chimique de la science de l'homme*; que l'on pèse bien les conséquences des faits qui suivent.

On voit le calorique dessécher complètement le rotifère, qu'un peu d'eau anime et vivifie encore; comme il dessèche et durcit les matières albumineuses soumises à son action. Les convulsions qui s'opèrent dans les expériences galvaniques, réussissent aussi bien sur les vivans que sur les animaux récemment morts, même sur les parties séparées du corps (a). L'oxigène accélère la respiration et augmente la chaleur animale; comme il précipite la combustion. L'azote arrête, au contraire, la respiration; comme il éteint les lumières. L'oxigène, mis à nu sur le sang, y produit les mêmes phénomènes que lorsqu'on le respire. Le

(a) *Voy.* CUVIER, leçons d'anat. compar. tom. 1, pag. 97.

sang veineux prend la couleur du sang artériel, dès qu'on le combine à l'oxigène; et l'air qui séjourne sur le sang, éteint les lumières et précipite l'eau de chaux comme le gaz de l'expiration (*a*). Le froid artificiel, dans les expériences de LOWITZ, de VAUQUELIN et de FOURCROY (*b*), qui congèle le mercure en 30 secondes, fait perdre au bout du doigt, en quatre secondes, tout sentiment. D'ailleurs le froid détruit la sensibilité, arrête la circulation; comme il congèle l'eau. Le froid concourt encore puissamment à arrêter les fièvres putrides, épidémiques; comme il retarde la corruption des viandes et des sucs gelatineux. La chaleur dilate les solides et rarefie les humeurs; comme les liquides privés de vie. Les maladies putrides se développent; comme la putréfaction des corps morts s'accélère par la chaleur, qui contracte, en outre, la fibre dans l'animal vivant, ainsi qu'elle resserre le parchemin. L'eau tiède relâche la peau; comme elle ramollit une vessie desséchée. L'huile redonne

(*a*) MAURICE, réfutation de la doctrine des solidistes, pag. 48.

(*b*) Recueil périodique de littérature médicale étrangère, tom. 1, pag. 160.

la souplesse aux membres contractés ; comme elle rend au cuir sa douceur, sa mollesse L'alun qu'on administre comme un fort astringent, est également employé, dans les arts, pour donner du corps et de la dureté au suif, au papier, etc. Or, ainsi que l'a très-bien observé M. MAURICE (*a*), à qui je dois le rapprochement d'une partie de ces faits; si tous ces agens produisent les mêmes effets sur la matière inorganique ou privée de vie, que sur les corps vivans, ils agissent donc indépendamment de la vitalité, et ils n'ont d'influence sur elle que par les changemens qu'ils opèrent dans l'organisation.

Et sur quoi base-t-on le traitement des maladies, si ce n'est sur la connoissance des changemens survenus dans les organes ou dans les humeurs du corps vivant, sans le moindre égard pour la vitalité ? Quand il y a de la tension, on donne des relâchans ; lorsqu'il existe de l'atonie, on administre des fortifians ; quand les humeurs sont épaisses, lorsqu'elles pèchent par acidité, on a recours aux inci-

(*a*) Réfutat. de la doctr. des Solidistes, pag. 17, note *h*.

sifs, aux absorbans, etc. etc. : et plus on étudie leur manière d'agir, et plus on découvre que ces remèdes agissent, dans la plupart des cas, sur le vivant de la même manière que sur les corps inanimés (*a*).

Écoutons en effet, sur ce point, l'observation et interrogeons l'expérience.

L'antimoine est plus ou moins attaquable par les acides, la théorie de la préparation du tartrite de potasse antimonié en est une preuve ; et l'on ne sauroit administrer l'oxide d'antimoine sulfuré ou l'oxide d'antimoine sulfuré vitreux à des personnes dont l'estomac contient des acides, sans déterminer le vomissement, comme si on avoit donné le tartrite de potasse antimonié (*b*).

Les acides mélangés immédiatement avec le sang, le mucus, coagulent ces matières ; donnés à l'intérieur, ils arrêtent les petites hémorragies, et déterminent les épaississemens muqueux. Les substances alcalines divisent le mucus et le sang, et on les emploie avec

---

(*a*) *Voy.* MAURICE, *loc. cit.*, pag. 19.

(*b*) *Voy.* CHAUSSIER, cah. sem. de l'académie de Dijon, 1785, 1.er sem., pag. 161.

succès dans les maladies qui dépendent d'une mucosité épaissie ; ils disposent sensiblement aux hémorragies.

PRINGLE (*a*), dont les expériences sur les antiseptiques ont été si louées, a montré que les médicamens qui arrêtent le plus long-temps la putréfaction des viandes, des sucs gélatineux, sont ceux qui réussissent le mieux dans les fièvres putrides. BAGLIVI rapporte l'histoire d'une constitution épidémique de fièvres putrides et malignes vermineuses, très-meurtrière par le degré de putridité et la complication des vers. On mit, dans divers liquides, le vin, l'huile, l'eau sucrée, l'alcool, le vinaigre, le suc de limon, les vers vivans que les malades rendoient ; et le vin leur étoit si funeste qu'ils y mouroient tout de suite, tandis qu'ils vivoient plus ou moins dans les autres liquides. Donné aux malades, le vin devint aussi le spécifique de la cause morbifique (*b*). Les poisons, les acides concentrés qui oxident ou dissolvent les métaux, agissent-ils différemment

---

(*a*) Mém. sur les subst. septiq. et antisept., mém. II, expér. XIII ; mém. III, expér. XVI.

(*b*) *BAGLIVI Opera*, édit. de PINEL, tom. II, pag. 403, dans la note.

sur les solides lorsqu'ils les brûlent et forment des escarres, comme on l'observe dans l'estomac des personnes empoisonnées par l'acide nitreux (*a*).

HUMBOLD nous apprend que le *curare*, fameux poison des Indiens de la rivière noire, est pris intérieurement par ces insulaires comme remède stomacal, et qu'il n'est nuisible qu'en contact avec le sang (*b*). Comment expliquera-t-on ce fait et tant d'autres analogues dans la doctrine de la vitalité? Comment se rencontre-t-il que la magnésie pure soit le véritable antidote des âcres acides; que le sulfure alcalin et ferrugineux soit celui des substances arsénicales; que l'éther et le vinaigre détruisent efficacement l'action pernicieuse des champignons vénéneux; que l'effet délétère des poisons stupéfians soit arrêté par du vinaigre; que la décoction de quinquina soit le spécifique contre le tartrite d'antimoine, contre l'acétite et les oxides de cuivre, et généralement contre tous les âcres métalliques, etc.?

(*a*) MAURICE, *loc. citat.*, pag. 113.

(*b*) Décad. philos. an IX, trim. 3, pag. 507.

Sous quelque rapport que l'on veuille donc considérer la vitalité ou l'action du principe vital, on voit qu'elle réside essentiellement dans l'organisation ; que, pour la détruire ou pour l'augmenter, il suffit de modifier l'état de la matière organisée ; que la possibilité de guérir les maladies qui se rapprochent le plus de la mort, tient à l'intégrité de l'organisation ; et que, puisqu'il n'est rien au-delà, ou il faut rejeter la création d'un être simple qui, échappant à tous nos moyens physiques comme à nos sens, n'a que cette existence qu'enfante la crédulité, et d'autre réalité que celle que donne l'illusion ; ou ne le considérer que comme une conséquence de l'organisation. Dès lors la vitalité n'a plus rien de chimérique ; elle existe comme une faculté qui a des lois, un mode, des résultats qu'il faut connoître, parce que, combinés avec les effets de la substance organisée, ils constituent les lois fondamentales d'après lesquelles les corps vivans sont régis.

Les idées que l'on s'est faites sur la vie, d'après la réflexion ou l'habitude de penser comme les autres, peuvent sans doute être plus ou moins défavorables aux opinions qui viennent d'être présentées.

La

La vie ! eh quoi ! tout n'est-il pas vie dans la nature ? Lorsqu'une graine est confiée à la terre ; que l'eau, en se décomposant, l'air, la terre, le soleil, en lui fournissant des produits, la développent, et forment un corps organisé, muni du principe muqueux, huileux, résineux, aromatique, et de toutes les belles formes qui la caractérisent ; n'y a-t-il pas un principe de vie, une ame végétative qui dirige ces merveilles ?

Lorsque, dans les entrailles de la terre, des principes se réunissent, sous l'influence d'une matrice propre, pour former des filons métalliques ; lorsque, dans la crystallisation des sels, des substances, dissoutes dans leur véhicule, aidées de l'action de la lumière, se réunissent sous la même forme, donnant, depuis leur centre jusques à leur surface, la même régularité dans les cubes, la même perfection dans les angles et les parallélismes : n'y a-t-il pas un principe actif, une sorte de vie, cet esprit fécond de la nature qui anime tout et qui rend, aux yeux du philosophe, jusqu'aux moindres molécules de l'univers, tout véritablement doué de cette portion de l'action générale, dont l'ensemble constitue la nature ?

Et l'homme n'est-il pas une belle fraction de cette nature ? pour lui l'univers intervertira-t-il ses lois ? le principe qui le vivifie, n'est-il pas une portion de cette vaste puissance qui forme les végétaux et les minéraux ? Il est en lui une vitalité ! Mais le végétal en a une ; il s'en trouve encore une dans le minéral : leur réunion constitue le grand mécanisme du monde. Et comme la vie du végétal et celle du minéral sont appréciées, l'analogie et l'induction ne nous portent-elles point à conclure en faveur de l'identité des lois qui régissent cet univers ?

§. III.

Ces lois fondamentales renferment les principes sur lesquels me paroît fondé le vrai système de la science de l'homme.

Les animaux sont formés de parties élémentaires et de parties composées, solides et fluides.

On donne le nom d'élémens ou de principes à ces substances simples, inaltérables, auxquelles on ne connoît point de parties constituantes.

Ce sont ces substances regardées comme primitives, eu égard au terme où s'est arrêté

l'analyse ; jointes à quelques autres qui, quoique composées, jouent le rôle de substances simples, qui entrent essentiellement dans les parties soit solides, soit fluides des animaux.

Ces substances sont l'oxigène, l'hidrogène, l'azote, le carbone, le phosphore, le soufre, la chaux, le fer et quelques matières salines ; il faut leur joindre la magnésie et la soude.

Ces substances entrent pareillement dans l'organisation des végétaux ; ce qui les distingue est une prédominance relative de carbone. Les animaux se distinguent par une augmentation relative d'azote, d'hidrogène, de soufre, de phosphore et notamment de phosphates de diverses bases.

Le calorique, la lumière, l'électrique dans lequel vient se confondre le galvanique, influent sur les combinaisons et sur les décompositions de ces substances une fois combinées. Ces principes entrent même, pour plus ou moins, dans les composés.

Ces composés, dans les corps des animaux, sont le plus souvent formés par l'union de quatre substances auxquelles se réunissent d'autres d'une manière plus ou moins accessoire.

L'oxigène jouant le plus grand rôle dans les différentes combinaisons qui ont lieu ; les composés qui en proviennent ne peuvent donc être que des oxides d'azote, d'hidrogène, de carbone, de phosphore ; ou des oxides différemment azotés, hidrogénés, phosphorés, carbonés ; auxquels sont souvent associés, en proportion très-variable, le soufre, divers phosphates, la chaux, la magnésie et la soude.

Lorsque les composés se font sous l'influence, au moins très-prédominante ou presque exclusive, du phosphore, de l'hidrogène ; car l'oxigène n'est pas le seul agent des combinaisons qui se font dans l'économie des animaux : il en résulte des phosphures d'azote ou d'hidrogène ; des hydrosulfures d'azote ou de phosphore ; ou bien des phosphures différemment azotés ou hidrogénés, des hydrosulfures diversement azotés ou phosphorés. Il est cependant fort douteux que l'oxigène n'entre pas toujours essentiellement dans ces divers composés.

Dans les animaux, comparés aux végétaux, et relativement à la prédominance des principes et à la tendance générale que ces principes peuvent donner aux composés, on trouve une

moindre quantité de carbone, une plus grande proportion d'hidrogène, beaucoup d'azote, des portions de phosphore et de soufre. Aussi les animaux sont-ils constitués par des matières plus ou moins combustibles, qui se décomposent facilement, très-altérables, très-fétides dans la plupart de leurs altérations, enfin extrêmement disposées à prendre le caractère huileux, à fournir de l'ammoniaque (*a*).

Les diverses combinaisons qui se font dans le corps des animaux ont lieu par l'effet d'une circulation continuelle de divers fluides et par le jeu des attractions ou affinités électives, c'est-à-dire, par la force avec laquelle des corps, de nature différente, tendent à s'unir, lorsqu'ils sont rapprochés dans une sphère déterminée d'attraction.

Telle est l'affinité chimique dont l'action s'opère à de très-petites distances; on la distingue de l'affinité physique ou de cette force secrète qui tend à réunir les molécules de même genre ou des genres les plus voisins. Cette force est la même qui régit le système

---

(*a* (Fourcroy, syst. des conn. chim., tom. IX, pag. 41.

des cieux. Elle est soumise à la figure des molécules; on la retrouve dans la crystallisation des sels.

La différence la plus tranchante entre ces deux sortes d'affinités, qui d'ailleurs ont des rapports de tendance et d'action si étroits, est que l'affinité physique se compose des diverses forces de pesanteur, d'adhésion, de cohésion, de capacité pour contenir le calorique; tandis que l'affinité chimique se rapporte aux forces spéciales de mixtion intime et de combinaison.

Le calorique ou le degré de température est la cause essentielle des composés qui se forment d'après les lois de l'affinité. Cette cause première est singulièrement secondée par la force de pression atmosphérique, dépendante néanmoins elle-même de la température ou du principe qui la détermine et la modifie.

Ainsi l'ordre des affinités change par l'intervention de la chaleur (*a*), dont la matière

(*a*) M. GODOLIN, chimiste suédois, a donné des observations lumineuses sur l'effet de la chaleur dans les attractions chimiques; nouv. mémoires de l'acad.

décide quelquefois la combinaison, quoiqu'elle augmente réellement la distance des molécules.

Tout est affinité dans la nature, soumise d'ailleurs à tant de simplicité dans ses lois générales ou fondamentales. Les phénomènes même de la répulsion attestent cette vérité. Et peut-être que tout se réduit aux effets d'une même force, telle par exemple, que la gravitation réciproque des corps les uns sur les autres, laquelle se trouve modifiée de beaucoup de manières différentes, par leur grandeur, leur densité, leur figure; par l'étendue, l'intimité de leur contact ou la distance plus ou moins petite à laquelle ils peuvent s'approcher.

On considère, a-t-il été dit, dans l'affinité physique, les phénomènes de la pesanteur, de l'adhésion, de la cohésion et ceux qui tiennent à l'action générale de la chaleur.

On doit y rapporter primordialement cette force, à laquelle est dû, dans la formation des corps, l'arrangement symétrique de leurs molécules sous des formes géométriques, lors-

---

roy. des scienc. de Stockholm, vol. 11, 2.e trim., art. 1.

que les circonstances favorisent cette symétrie. Ainsi les lois de la crystallisation sont beaucoup plus générales qu'on ne l'auroit cru d'abord, et sont applicables à un grand nombre d'opérations de la nature.

Il semble en effet qu'elles se réduisent à deux principales, l'organisation et la crystallisation. Par-tout où la nature n'organise pas, elle crystallise ; mais souvent elle déguise également l'organisation et la crystallisation : aussi est-il arrivé plus d'une fois qu'on a pris pour simplement crystallisés, des êtres réellement organisés ; et pour organisés, des êtres qui n'étoient que crystallisés (*a*).

La pesanteur ou la gravitation universelle est l'attraction qui s'exerce à des distances, telles que la masse fait tout, que la disposition des parties n'influe pas sensiblement sur les résultats, et que la quantité de matière peut être considérée comme concentrée en un seul point, ou au centre de gravité des corps qui s'attirent.

Par les lois de la gravitation, toute matière

(*a*) *Voy.* Bonnet, contemplation de la nature, tom. VII de ses œuvres complètes, pag. 77.

qui tend à se rapprocher, tend essentiellement à l'unité.

L'adhésion est cette force qui retient collés l'un à l'autre, deux corps approchés de manière qu'ils se touchent au moins en quelques points. Car cette force, loin d'être relative à leur superposition, ne se manifeste que quand il y a une certaine quantité de points de contact. L'adhésion suppose déjà une distance assez petite pour que nos sens ne puissent l'apprécier; elle varie considérablement suivant l'étendue superficielle des molécules qui se rencontrent; cette condition étant égale, elle est proportionnelle aux surfaces des corps qui adhèrent.

L'adhésion désigne une force d'union qui s'exerce par les surfaces des corps de différente ou de même nature; la cohésion a plus de rapport à une force d'union qui a lieu entre les diverses parties d'une même substance. Elle diffère ainsi de la pesanteur et de l'adhésion, en ce que, dans celles-ci, c'est une attraction qui s'exerce entre toutes les matières; au lieu que la cohésion est bornée aux corps identiques. Elle diffère spécialement de l'adhésion, en ce qu'il n'y a pas seulement rappro-

chement de surfaces, mais contact dans tous les sens, autant que les figures des molécules le permettent, et de là vient qu'elle produit une force si supérieure.

Mais l'adhésion et la cohésion sont sans doute des modifications simples de l'attraction générale ; elles ont donc une tendance extrême à l'unité, et concourent, comme la pesanteur, pour la solidification ou le rapprochement des molécules.

Un précepte lumineux sur cette matière, est que l'intensité de l'affinité augmente la force de cohésion ; celle-ci constitue la solidité dont un certain degré favorise la durée de la vie, tandis qu'un degré de tenacité trop fort l'abrège (*a*).

Une règle non moins importante est que les affinités sont d'autant plus puissantes, que les corps entre lesquels elles s'exercent sont plus libres ; ce qui se rencontre, d'une manière assez frappante, dans la réunion des deux con-

(*a*) *Voy.* HUFELAND ; l'art de prolonger la vie humaine, pag. 48.

ditions simultanées de condensation et de foible union (*a*).

Moins on perdra de vue ces lois générales de la nature, et plus on verra l'étude des corps se simplifier en s'éclairant.

C'est à l'action physique de la chaleur que sont dus les phénomènes inverses de ceux qui dépendent des puissances que l'on vient d'indiquer.

Tels sont la dilatation, la liquéfaction, la gazéité.

Tous les corps solides sont susceptibles d'acquérir une augmentation plus ou moins sensible de volume par l'action de la chaleur qui tend à les dilater. Tel est le premier degré de la manière d'agir physique du calorique.

Ce principe accumulé dans un corps solide par une suite de la capacité qu'il a de le contenir, jusqu'au point de balancer l'effet de

(*a*) *Voy.* GUITTON MORVEAU, traité des moy. de désinf. l'air. Paris, an IX—1801, pag. 249.

l'affinité jointe à la pression des fluides environnans, détermine le passage de ce corps, à l'état de liquidité ; et ce nouvel état du corps peut de même subsister entre certaines limites avec de nouveaux degrés de dilatation.

Le dernier résultat de l'accumulation du calorique dans un corps, est de le convertir en fluide élastique.

Par une raison inverse, la soustraction d'une partie du calorique interposé entre les molécules des corps, les fait retourner à l'état de solidité.

Tels sont les principaux phénomènes de l'affinité considérée physiquement.

A l'affinité chimique, appartient, a-t-on dit encore, tout ce qui consiste dans la décomposition, le mélange intime, la combinaison et la recomposition des corps, souvent d'après le résultat d'une certaine élection. Aussi BERGMANN a-t-il appelé attraction élective, la force avec laquelle des corps de nature différente tendent à s'unir, ou l'affinité.

L'attraction chimique et l'affinité sont des dénominations synonimiques ; et quoique le sens de l'une d'elles soit métaphorique, il n'en est pas

moins généralement reçu. Les phénomènes de cette force ont toujours un côté physique ; comme ceux de l'action physique sont, sous un certain aspect, considérés chimiquement. La différence qui se trouve entre l'attraction chimique et l'attraction générale est, que la dernière ne s'observe qu'entre de grandes masses et à des distances considérables ; au lieu que l'attraction chimique s'exerce entre les molécules des corps et à des distances insensibles. Et voilà en quoi l'affinité n'est proprement qu'une modification de la loi générale de la nature, l'attraction universelle.

Aussi de la généralisation de quelque fait, on pourroit peut-être insinuer, d'après un énoncé du COMTE de RUMFORD (*a*), que l'affinité chimique ou élective n'existe pas ; et qu'on peut expliquer ses effets apparens, et tous les mouvemens qui ont lieu dans les fluides, par la seule combinaison des effets de la chaleur avec ceux de la gravitation.

Mais, d'après une considération moins incertaine, il y a toujours attraction entre toutes matières, et il n'y a pas toujours affinité.

(*a*) *Voy.* journ. de physiq. tom. XLVII, pag. 237.

C'est qu'en effet tous les corps sont enchaînés par un lien physique, et qu'ils ne sont pas tous sous l'influence de l'action chimique.

Et parmi les corps qui sont sous cette influence, tous n'ont pas une égale disposition à s'unir; puisque telle est la force élective de l'attraction, que, de deux substances présentées à une troisième, elle en choisit une et laisse l'autre; et que deux substances étant premièrement unies, une troisième exerce, sur l'une d'elles, une action qui déplace l'autre. Ainsi, une union formée ne peut être rompue que par une union plus intime.

Toutes les affinités chimiques, auxquelles tient le plus grand nombre des actes de la nature, ne sont pas d'un même ordre. Mais, de leur ensemble, résulte la cause immédiate des dissolutions, des combinaisons, des compositions; et, en se compliquant, l'attraction chimique produit souvent des effets qui paroissent opposés, mais qui ne sont que le résultat d'une somme plus grande des forces sur une plus foible.

Cette attraction lutte sans cesse contre la force expansive du calorique. L'une tendant essentiellement au rapprochement, à la réu-

nion, ne peut former qu'une masse inerte. L'autre, opérant toujours l'écartement des molécules, tend à établir, par une action contraire, un résultat de contre-balancement. Ce dernier point de vue, relatif aux propriétés de la chaleur considérée comme un principe expansif, appartient à la physique générale. Mais cette considération n'échappe pas tout à fait à la chimie, puisque le calorique entre lui-même dans la combinaison des corps qui agissent sur lui par une attraction chimique, et qui, par elle, dominent son élasticité : ainsi que l'a très-bien vu le célèbre BERTHOLET.

Il en est de même de la capillarité ou des propriétés des tubes capillaires, qui, ainsi que d'autres phénomènes sévèrement analysés, sont un effet combiné de l'attraction chimique et d'un effet mécanique.

De quelque ordre que soient les attractions ou affinités, elles sont toutes d'une même force considérée sous différens aspects et dans différentes circonstances.

L'affinité est simple lorsqu'elle s'exerce entre deux principes ou entre deux substances qui,

quoique composées de différens principes, n'agissent cependant chacune que par une force collective.

L'affinité est élective dans tous les cas où un corps chasse un autre corps d'une combinaison pour prendre sa place, offrant ainsi une comparaison de son affinité avec celle des autres corps.

L'affinité est complexe, lorsqu'il existe un concours de phénomènes qui sont dus à l'action de quatre ou même d'un plus grand nombre d'affinités; de manière que les forces combinées se contrebalancent et amènent des résultats dépendant de l'excès des unes sur les autres. On ne conçoit bien cette action qu'en décomposant les forces qui agissent quel que soit leur nombre, et en opposant celles qui concourent à rompre les combinaisons existantes ou les affinités divellentes, à celles qui tendent à leur conservation ou aux affinités quiescentes.

Ces trois sortes d'attractions chimiques, réunies aux apparences qui peuvent tromper sur l'action réelle des affinités, c'est-à-dire, sur les anomalies, embrassent toute la doctrine, si importante en chimie, des affinités.

On

On peut y rapporter toutes les diverses manières de les considérer.

Les affinités par concours et même plusieurs affinités disposées sont évidemment des affinités complexes.

On rapportera aux attractions électives, plusieurs affinités disposées, une grande partie des affinités de composition, dans lesquelles se confondent les affinités qu'on a appelées de décomposition, de précipitation, de dissolution, de surcomposition.

Plusieurs affinités de composition et les affinités d'aggrégation, qui, sous tant de rapports, s'identifient avec l'attraction de cohésion, sont des affinités simples.

Et, en dernier résultat, l'affinité est régulière lorsqu'elle suit les lois reconnues sous l'influence desquelles il se forme constamment des composés analogues.

L'affinité est anomale, lorsque les combinaisons arrivent sous l'action des lois qui ne sont pas celles qui sont régulièrement observées.

L'étude des anomalies complète tellement la doctrine des affinités, que celle-ci seroit

extrêmement incomplète sans celle-là. Cette étude donne la clef des phénomènes les plus importans relativement aux précipitations et au rôle primitif que l'oxigène y joue le plus ordinairement ; aux combinaisons qui résultent des différences introduites dans la proportion des principes ; aux composés qui proviennent du concours des forces divellentes et quiescentes ; aux effets qui sortent d'une succession d'action : une force collective agissant d'abord, et ensuite la force particulière à chaque principe.

Il faut ajouter à la considération des anomalies, celle qui rend la combinaison antérieure de deux ou d'un plus grand nombre de principes, nécessaire pour leur action sur un autre corps ; celle qui dépend du degré d'affinité que les substances exercent en raison de leur saturation plus ou moins grande des principes avec lesquels elles se combinent....

Ainsi l'affinité du composé est bien différente de celle des substances combinées qui l'ont produit ; ainsi la saturation complète d'une substance n'empêche pas que celle qui se trouve unie avec le corps saturé ne soit en excès, et n'agisse encore par ce principe excédent : la

base ou la substance composante. C'est ce que GUITON-MORVEAU a appelé affinité d'excès.

Mais, et je dois en faire la remarque, les vraies anomalies ne sont pas communes. Plusieurs faits qui paroissent leur appartenir, rentrent dans la série d'un autre ordre de faits connus; ainsi que M. SOCQUET (a) paroît l'avoir mis en évidence, en expliquant ces prétendues anomalies par les lois propres aux affinités prédisposantes.

On ne sauroit considérer avec trop de soin, dans l'étude des affinités, l'influence de l'élévation de la température, et l'action du degré de pression atmosphérique; puisque la tendance à se volatiliser, variable selon le degré de chaleur et le poids de l'air, qui y est relatif, doit être considérée comme une force opposée à la tendance à la combinaison.

Des combinaisons qui ont lieu à une température supérieure ne s'effectuent point à une température inférieure et réciproquement. D'ailleurs l'action chimique, quelquefois suffisante ou agissant comme force majeure, tantôt in-

(a) Essai sur le calorique; 6.e essai, pag. 279.

suffisante et n'agissant que foiblement est, du plus au moins, excitée par l'affinité physique et par le concours plus ou moins nécessaire d'une force mécanique.

Et la chimie fournit une foule d'exemples où l'écartement des molécules des corps, procuré soit par l'introduction du calorique, soit par l'addition des matières beaucoup plus rares, soit par la diminution de pression; favorise ou fait naître des combinaisons, ou des décompositions qui n'auroient point eu lieu sans cela (*a*).

Enfin, la considération des proportions des principes qui entrent dans les combinaisons, est extrêmement importante, puisque c'est plus de la proportion des principes que des principes eux-mêmes, que dépendent, en quelque manière, leurs propriétés différentes.

Le jeu varié des affinités donne lieu à des composés binaires, ternaires, quaternaires, quinaires, etc. Les premiers sont simples relativement aux derniers. La quantité des principes ou des substances qui agissent comme sim-

---

(*a*) Annales de chimie, tom. XXI, pag. 217.

ples, entrant dans une combinaison pour former un composé, fait toute la différence.

C'est un très-grand principe que celui qui établit que l'affinité est modifiée et change par la nature du composé, et relativement au nombre des principes et des substances qui le forment.

Donc un principe de plus ou de moins change essentiellement la nature et la force de l'affinité; donc les corps les plus composés ont le plus d'affinités complexes ou anomales; donc les parties des animaux, naturellement très-composées, ont des affinités plus difficiles à étudier, à saisir, à bien connoître : sans néanmoins que les lois, d'après lesquelles les corps vivans sont régis, échappent à la force de l'affinité.

Un composé qui se forme d'après les lois simples ou complexes de l'affinité, prend toujours une forme régulière et constante. Ainsi les sels crystallisent toujours de la même manière; ainsi les organes prennent toujours la même configuration. Ce sont des effets secondaires des lois d'après lesquelles l'affinité a lieu.

Un composé parfait et fini est un corps qui est toujours le même, dans les mêmes circonstances; et ce corps, par suite de son organisation, a une faculté qui constitue un de ses principaux attributs. Ainsi tel sel est amer, tel autre est âcre; ainsi le muscle est irritable, le nerf est sensible. Il est telle période déterminée d'organisation, à laquelle ces facultés semblent devoir exclusivement leur naissance.

A la tête de ces facultés doit être mise celle qui vient d'une atmosphère particulière aux diverses parties des corps vivans, laquelle s'étend depuis une ligne jusqu'à une ligne et demie ou deux lignes, foncièrement formée des mêmes principes du composé, réduits en gaz par un excédant de calorique.

Un corps muni de la faculté qui lui est inhérente, a de plus, une propriété relative à l'intégrité de son organisation, dans l'être auquel la réunion de certaines conditions fait attribuer un état de vie.

La force chimique, a-t-on dit, n'est qu'une modification de la force physique. La force vitale ou la vie est-elle autre chose qu'un mode spécial de l'une et de l'autre?

De combien de manières la vie n'a-t-elle pas été définie ? Mais la vie n'est qu'une faculté ; elle est le résultat général des effets des forces mécaniques et des facultés intellectuelles ; elle a un point central dans le cerveau, ce qui la met si évidemment sous l'influence rigoureuse de l'organisation ; le mouvement général et commun de toutes les parties en constitue l'essence ; elle est inséparable de l'ensemble de la manière d'être de chaque partie ; et, lorsqu'on réfléchit que, en dernier résultat, la vie et la mort sont dans le contraste le plus parfait ; que la mort est cet état dans lequel le mouvement et le sentiment, qu'il suppose nécessairement, ayant cessés ; dans lequel les parties, ne conservant plus aucune affinité pour le calorique, le corps se décompose parce que toute sa substance subit la loi des combinaisons simples telles que les binaires, etc. il est bien aisé de sentir que la vie, ce moyen préservatif contre la putréfaction, comme le disoit énergiquement Ciceron, rigoureusement analysée, est véritablement une faculté qui s'oppose constamment à la puissance attractive qui tend à simplifier les attractions, et qui retient les corps vivans sous l'influence active des affinités complexes ou composées.

Et si la vie ou le principe qui la constitue étoit un agent matériel le plus délié, le plus perçant, le plus imperceptible que l'on connoisse; l'emportant même sur la matière de la lumière, sur le principe électrique et magnétique, avec lesquels il auroit du reste le rapport le plus intime. Si ce principe de vie avoit ses affinités réelles, ses modes de développement et de non développement, ses actes dépendans d'une puissance réelle et spéciale, etc. (*a*), sans être soumis aux lois chimiques des corps inanimés, il n'en seroit pas moins sous l'influence fondamentale d'un ordre de phénomènes que la chimie doit revendiquer, parce qu'ils tiennent véritablement à ces lois générales de rapport, qui attirent ou repoussent tous les élémens dont se composent les divers corps de la nature.

Les conditions de la vie sont l'équilibre des principes constitutifs des corps; l'assimilation des substances nécessaires à leur entretien et

---

(*a*) *Voy.* HUFELAND; l'art de prolonger la vie humaine, Lausanne et Paris 1799, pag. 21, chap. 11; recherches sur le principe de vie et la durée de la vie en général.

à leur réparation; la reproduction, à la faveur de laquelle provient un être semblable à celui qui l'a formé.

Un corps vivant est un tout, composé de plusieurs parties, dont chacune est un composé particulier, auquel une propriété est inhérente. C'est en vertu de cette propriété qu'ont lieu les fonctions de chaque partie organisée ou de chaque organe.

Ainsi les fonctions des organes dépendent des propriétés qui leur sont intrinsèques. Ces propriétés tiennent à l'organisation; l'organisation vient des parties élémentaires simples ou primitives, mélangées et combinées par le jeu particulier et fondamental des attractions.

Par une suite de ces principes, le foie sépare la bile; le pancréas, une humeur salivaire; le cerveau, indépendamment du pouvoir qu'il a de séparer ou d'attirer le fluide nerveux, produit la pensée. Le cerveau étant un organe, sa faculté ne peut pas avoir une autre origine que celle du foie, du pancréas, de tout autre organe.

Dans la considération d'un être vivant, doivent donc entrer les principes qui le forment,

selon les lois naturelles des affinités ; l'organisation qui lui donne la forme qui lui est propre, et les facultés qui lui sont inhérentes, comme partie ou tout organisé.

Ainsi les opérations des êtres vivans se composent des puissances qui tiennent à l'organisation et des facultés propres à la matière organisée. Si ces dernières pouvoient, en quelque sorte, se soustraire aux lois de la chimie vivante, les autres y seroient rigoureusement subordonnées ; et comme les facultés de la matière organisée sont essentiellement soumises à son organisation, l'entretien de ces mêmes facultés est aussi rigoureusement soumis aux lois de la chimie vivante, que l'est l'entretien ou la réparation des principes qui constituent l'organisation.

Un équilibre à peu près juste des principes qui doivent entrer dans une partie organisée, en se contrebalançant par des pouvoirs ou des forces réciproques, constitue la mesure d'une belle organisation. Son résultat est l'harmonie dans les facultés, l'ensemble dans les produits, la régularité dans les opérations ; et de ce tout se compose la santé.

Un défaut d'équilibre de ces mêmes princi-

pes détermine un dérangement plus ou moins notable dans l'organisation, un trouble dans les facultés, un désordre dans les actions de l'être vivant. Cet état s'appelle maladie qui devient bornée ou générale, selon que l'organisation souffre dans un point ou dans tous.

Chaque maladie est déterminée par une force particulière ou une série de forces que l'on connoît sous le nom de causes. Elle a des effets plus ou moins sensibles que l'on nomme symptômes.

Les causes des maladies sont éloignées ou préparatoires, prochaines ou essentielles. L'action de celles-ci est nécessaire pour produire une maladie.

Les symptômes des maladies sont pathognomoniques ou expressifs; idiopathiques ou locaux; sympathiques ou étrangers à la partie souffrante, quoique déterminés par elle.

Pour caractériser une maladie, il faut faire attention aux symptômes; pour la détruire, il faut que la cause soit connue, et que sa destruction puisse être l'ouvrage d'un moyen quelconque.

On appelle remède ou médicament, tout

moyen reconnu de combattre une cause de maladie.

On appelle indication, toute expression des symptômes qui conduit au choix du moyen propre à combattre la cause d'une maladie.

Enfin, la partie clinique de l'art salutaire se compose de la connoissance des causes, de l'appréciation des indications et des notions acquises sur la vertu des remèdes.

Pour connoître les causes des maladies et la vertu des médicamens, il faut être versé dans les connoissances chimiques. L'autopsie ou l'observation médicale ne sert véritablement que lorsqu'il faut apprécier les indications.

Ainsi tout se lie dans l'étude éclairée des animaux. Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est qu'ils sont composés de divers principes ou substances soit élémentaires, soit simples; que ces principes ne sauroient se réunir sans obéir aux lois physiques et chimiques qui exercent un empire absolu sur tous les corps de la nature; que ces lois, appliquées aux être vivans, quoique d'un ordre particulier ou plus transcendant, n'en sont pas moins les mêmes que celles qui ont été données à

l'univers; et que l'homme ne peut faire partie des êtres naturels sans se trouver soumis aux lois invariables qui les dirigent.

§. I V.

Pour achever d'éclaircir cette importante matière, jetons un coup-d'œil sur les actes de la vie des animaux, c'est-à-dire, sur la série et le mécanisme des fonctions qui les distinguent.

On reconnoît, dans les instituts de médecine, trois ordres d'actions ou de fonctions.

Les fonctions vitales, qui sont celles, sans l'exercice desquelles l'individu ne peut subsister un instant. On attribue une telle importance, au mouvement du cœur et à celui des poumons ; à l'action générale du cerveau ; à la circulation du sang et au mouvement soutenu des fluides.

Les fonctions naturelles, par lesquelles on entend les fonctions qui ne sont pas tellement nécessaires à la conservation de l'animal, qu'il ne puisse subsister un temps considérable sans elles : telles sont la digestion et l'hématose,

ou la transmutation successive des alimens en chyme, en chyle et en sang.

Enfin, les fonctions animales qui peuvent manquer sans que la vie souffre une atteinte profonde ou mortelle. Elles comprennent l'exercice des sens, la jouissance des facultés intellectuelles, les affections de l'ame et les mouvemens volontaires.

Mais dans la vie des animaux soumis au pouvoir des choses naturelles et n'existant que par elles, tout n'est-il pas action vitale, naturelle ou animale ?

A la place de ces divisions insignifiantes et qui doivent être proscrites de la bonne manière de voir en médecine, il paroît important de n'admettre que trois classes de fonctions ; les animales, les organiques (*a*) et les reproductives.

(*a*) Un jeune médecin (JACQUES L. MOREAU *de la Sarthe*) d'un grand savoir, analysant l'ouvrage de M. XAVIER BICHAT sur l'anatomie, etc., (*Voy.* décade philosoph. an X, 1er trim., pag. 135, note 2.) a relevé très-modestement comme peu fondée la division de la vie en animale et en organique. J'éspère que ce reproche, si c'en est un, ne pourra point être appliqué à la division des fonctions que j'ai adoptée.

Les fonctions animales, attribut exclusif des animaux, se composent de tout ce qui émane du sentiment, du mouvement et des signes représentatifs des idées. Le cerveau en est le centre spécial.

Les fonctions organiques embrassent tout ce qui concerne la nutrition, l'assimilation et l'excrétion; son centre particulier se trouve dans le système sanguin.

Enfin, les fonctions reproductives se bornent à la génération pour laquelle la nature a formé un système particulier et propre à la succession des êtres.

1.° *Fonctions animales.*

Le cerveau, les nerfs et les organes des sens exécutent les fonctions animales; la sensibilité en est l'instrument ou l'agent immédiat, car vivre n'est en effet autre chose que sentir; et dans la considération de ses effets, non seulement on doit voir l'impression des objets sur les sens, sa transmission par les nerfs et sa perception par le cerveau d'où proviennent les sensations, d'une part; de l'autre, les actions, qui s'établissent dans un

ordre inverse, du cerveau, où naît la volition à la suite des sensations, sur les nerfs qui transmettent cette volition et sur les organes locomoteurs et vocaux, agens de son exécution : mais encore on doit faire une attention particulière à cette qualite de la pulpe médullaire du cerveau, du cervelet, de la moelle alongée qui rend l'entière intégrité de certains points à peu près déterminés de ces parties du système nerveux, indispensable à la vie, au moins dans les animaux où ces organes importans sont bien constitués ; et qui les établit le siége d'une sensibilité centrale très-importante.

La sensibilité est une faculté propre à la pulpe médullaire des nerfs et du cerveau ; les sensations proviennent de la transmission de l'impression faite sur les sens, et sont des attributs des organes qui leur sont particuliers. Mais l'exercice de ces facultés et de ces attributs n'a lieu que par une suite de quelque phénomène chimique, et on ne peut guères concevoir qu'ils puissent arriver autrement.

C'est de cette manière que SOEMMERING a expliqué la sensibilité centrale.

Les uns l'avoient placée dans les hémisphères eux-mêmes

eux-mêmes du cerveau ; les autres, dans la glande pinéale, dans les corps striés ou dans les corps calleux. MAYER avoit été même jusqu'à penser que tout le cerveau étoit le domicile naturel de l'ame, dont les attributs avoient des siéges particuliers; plaçant, d'après cela, la mémoire dans les hémisphères; la pensée dans le cervelet; le jugement dans la substance médullaire ; les sens internes dans les racines des nerfs; et la volonté dans la base du cerveau. Mais, d'après ses recherches et d'après les observations de plusieurs autres anatomistes, SOEMMERING (*a*) pense que les ventricules du cerveau ne sont pas seulement des cavités possibles dont les parois se toucheroient ; mais que ces parois sont réellement écartées, et que leur intervalle est toujours rempli, dans l'état de santé, d'une humeur qui leur est propre. Et après avoir montré, de plus, que tous les nerfs du cerveau peuvent être suivis jusques à quelque point des parois de ces ventricules, et que, la moelle alongée n'étant que le faisceau commun de tous les nerfs de l'épine, on peut mettre en fait que tous les nerfs ont leur extrémité cé-

(*a*) Organe de l'ame; KONISBERG, 1796.

rébrale en contact avec l'humeur qui remplit les ventricules du cerveau; il conclut, en établissant qu'il n'est pas probable qu'aucune partie solide puisse remplir les fonctions du *sensorium commune*, tandis qu'un fluide, par la quantité des mouvemens divers, soit physiques, soit chimiques, qu'il peut admettre ou transmettre, paroît beaucoup plus propre à cela; il conclut, dis-je, que l'humeur des ventricules est véritablement le *sensorium commune*, c'est-à-dire, que nos sensations sont liées d'une manière intime, aux divers mouvemens chimiques ou physiques que les nerfs produisent dans cette humeur, lorsqu'ils sont eux-mêmes affectés par les corps extérieurs; ou bien aux mouvemens qui s'y exercent spontanément soit par l'effet de l'imagination, soit par celui des songes; et que, d'un autre côté, les mouvemens volontaires sont produits par les changemens qu'opère, dans le fluide nerveux, la réaction de cette humeur.

Les impressions, en général, sont des effets de quelques émanations qui subissent une décomposition dans les organes des sens; ou qui en opèrent une dans la liqueur propre à ces organes. Elles dépendent aussi d'un ébranlement, à

la suite duquel, il s'établit un mouvement donnant lieu, le plus souvent, à quelque changement dans le mélange ou la composition de la substance organique.

Au premier de ces effets appartiennent, 1.° l'action des rayons lumineux, qui se décomposent sur la rétine, après avoir subi les réfractions nécessaires dans l'humeur aqueuse, le crystallin et l'humeur vitrée. 2.° Celle des corps sépides qui, après s'être dissous dans la salive, et avoir acquis une action savoureuse en proportion de leur dissolubilité ; viennent déterminer un changement dans le nerf, siège spécial du goût : dû sans doute à l'action réciproque qui s'exerce entre le principe de chaque saveur et le fluide nerveux (*a*). 3.° Celle des effluves odorans qui, mêlés avec l'air qui les tient en suspens ou en dissolution, et pouvant se combiner avec les divers corps par voie d'affinité ; produisent enfin, sur les extrémités nombreuses du nerf olfactif, une sensation dont la force ne paroît point proportionnelle à la quantité de la substance qui la

(*a*) *Voy.* Cuvier, leçon d'anatomie comparée, tom. II, pag. 678.

cause, mais à sa nature et au degré de son affinité avec le fluide nerveux. (*a*)

Au second des effets qui résultent généralement des impressions, se rapportent, 1.° les phénomènes de l'ouïe, consistant dans les ébranlemens que transmettent, à cette pulpe gélatineuse et enveloppée d'une membrane fine et élastique, dans laquelle se résolvent les dernières extrémités du nerf acoustique ; les vibrations des corps sonores. 2.° Ceux du toucher, en partie mécaniques : et de cet ordre sont les résultats de la pression, du frottement, de la résistance et de la percussion ; en partie physiques et chimiques : et de cet ordre sont manifestement les impressions et les changemens qui ont lieu, dans les nerfs cutanés, par les quantités variables de calorique qui se perd ou qui se gagne pendant la durée du toucher.

Les opérations des sens sont donc, sous leurs plus grands rapports, des phénomènes chimiques : soit que ceux-ci se passent dans les fluides mêmes des organes des sens, dans le fluide nerveux des nerfs qui en sont le siége,

(*a*) *Voy.* Cuvier, *loc. cit.*, tom. II, pag. 629.

ou dans le point central de la sensibilité.

Mais, est-on fondé à admettre un fluide nerveux ? S'il n'én existe point, pourquoi la substance qui produit les sensations est-elle sujette à se consommer ou à perdre de son activité par l'usage (*a*) ? Ainsi la fatigue amène le sommeil ; le froid qu'on sait occasionner une si grande transpiration, le détermine pareillement, et ce phénomène est bien capable de donner quelque aperçu sur la nature de ce fluide. Sans accumuler d'ailleurs d'autres preuves, est-il une manière plus probable d'expliquer l'action des nerfs lorsque les sens agissent sur le cerveau, ou lorsque cet organe produit le mouvement musculaire. On ne peut point déterminer qu'une substance quelconque contenue dans les nerfs, soit consommée par les sensations, ou qu'elle reçoive seulement quelque altération dans son mélange chimique, et soit pour ainsi dire neutralisée ; mais, en cédant aux preuves de son existence, on sent qu'il faut toujours qu'elle soit contenue dans le nerf tout le long de son cours, sans pouvoir en sortir qu'à ses deux extrémités.

(*a*) *Voy.* CUVIER, *loc. cit.*, tom. II, pag. 107.

Et pour lors on en vient naturellement à cette idée ingénieuse du célèbre CUVIER *(a)*, que cette substance, dont on a peine à concevoir la subtilité, est retenue dans les nerfs, qui ne sont point tubuleux, comme la matière électrique l'est dans les corps électriques par communication, et isolés ; et que le système nerveux est son seul conducteur, tandis que toutes les autres parties du corps animal sont pour elle des corps cohibans.

Les nerfs influent sur le mouvement musculaire et ils le déterminent, s'il est enfin permis d'adopter l'idée ingénieuse de GIRTANNER, rappelée avec justesse par M. RICHERAND *(b)*, qui fait dépendre la contraction musculaire de la combinaison de l'hydrogène, du carbone et des autres matières combustibles des muscles, avec l'oxigène qui apporte le sang artériel ; combinaison qui est déterminée par une irradiation nerveuse, de la même manière que l'étincelle électrique donne naissance à l'eau par l'union des deux gaz dont elle est formée.

(*a*) *Loc. citat.*, tom. II, pag. 109.

(*b*) Nouv. élém. de physiologie, Paris, an IX.

Et si quelqu'un pouvoit douter que ces organes ne fussent, dans le corps animal, les conducteurs d'un fluide invisible qui change de nature ou de quantité sur la fibre, dans des circonstances déterminées; les expériences galvaniques, à l'aide desquelles on procure des contractions dans les organes locomoteurs, lorsqu'on a établi, entre un muscle et le tronc des nerfs qui s'y rendent, une communication extérieure, au moyen d'une substance ou d'une suite de substances qui s'étendent de l'un à l'autre; de pareilles expériences, dis-je, devroient fixer son opinion, puisque les convulsions galvaniques ne peuvent être rapportées qu'à un changement d'état intérieur du nerf et de la fibre, à la production duquel ces deux organes concourent (*a*).

On a dit que les muscles sont principalement fournis et alimentés par la fibrine, l'une des parties constituantes du sang. La fibrine doit donc avoir les facultés premières du muscle. C'est ce qu'ont déjà prouvé les expériences du professeur Tourdes. Dans ces expériences

(*a*) *Voy.* Cuvier, *loc. cit.*, tom. I, pag. 97, 98, tom. II, pag. 111.

(*a*), le sang, dépouillé de l'humeur aqueuse, de la lymphe, etc., réduit à la partie fibreuse, soumis à l'appareil galvanique, ou mieux, électrique de VOLTA (car les dernières recherches de cet habile physicien établissent d'une manière incontestable l'identité des fluides galvanique et électrique), à une température d'environ 30 degrés (thermomètre de RÉAUMUR), présente un trémoussement, des oscillations, une palpitation analogue à celle qu'éprouvent les chairs d'un animal qu'on vient d'égorger, un double mouvement de contraction et de dilatation, sensible à l'œil armé d'une loupe.

Veut-on rechercher la cause de la force prodigieuse avec laquelle les muscles se contractent, et de la grandeur des poids qu'ils peuvent soulever dans l'état de vie, tandis qu'immédiatement après la mort ils sont déchirés par des poids infiniment moindres; et réfuter, pour le dire ici en passant, cette grande objection que les vitalistes aiment à mettre en avant pour appuyer leur doctrine? On verra, avec le savant auteur des leçons

(*a*) *Voy.* décade phylosophique, etc. an X, 1.er trim. pag. 178.

d'anatomie comparée (*a*) que l'on ne sauroit trop citer en traitant de ces matières abstraites, que, au moment de l'action, non-seulement les particules qui composent la fibre tendent à se rapprocher dans le sens de sa longueur, mais encore que leur cohérence, ou la ténacité de la fibre, devient, à l'instant même, beaucoup plus grande, sans quoi sa tendance à se raccourcir n'empêcheroit pas sa rupture. Or en supposant même, ce qui paroît au moins bien difficile, qu'on puisse imaginer des textures de fibres telles que l'accession d'un fluide ou d'une vapeur puisse leur dönner cette tendance, il faudra toujours convenir qu'il n'y a qu'un changement subit dans leur composition chimique, qui puisse en augmenter aussi vîte et aussi fortement la cohésion (*b*). Nous avons déjà des exemples de la prodigieuse force avec laquelle les molécules des corps tendent à prendre une nouvelle situation pour peu que leur mélange chimique soit

(*a*) Tom. 1, pag. 101.

(*b*) Augmentez la cohésion des parties, et vous accroîtrez leur force ; le COMTE de RUMFORD l'a prouvé d'une manière sensible dans son mémoire, *On the use of stean*, etc. *Voy.* biblioth. britanniq., tom. 17, partie sciences et arts, pag. 225.

changé ; et le plus connu de tous est celui que fournit l'eau qui se glace. La perte d'un peu de calorique dispose ses molécules à se solidifier en aiguilles ; et elles le font avec tant de force qu'elles font éclater les vases les plus solides. La fibre vivante et contractée n'est donc plus, absolument parlant, le même corps, n'a plus le même mélange chimique que la fibre lâche ; et ce sont les diverses causes irritantes qui opèrent sur elle ce changement par le moyen du nerf.

On sait que, tandis que l'alcali est le stimulus le plus fort de la fibre nerveuse, même qu'il est le dissolvant de la substance médullaire : son action sur le névrilème étant nulle ; les acides, qui dissolvent ces membranes ou enveloppes des nerfs, exhaussent les forces des muscles en condensant les élémens de la fibre musculaire (*a*).

Telles sont les premières données de cette doctrine physico-chimique qui paroît si propre à remplacer les théories du solidisme et du principe vital, dans les explications, d'ailleurs

(*a*) *Voy.* mon essai d'un système chimique de la science de l'homme, pag. 17.

si difficiles, des fonctions animales. Quel est l'homme, quoique placé dans les circonstances les plus avantageuses, qui, dans l'état actuel de nos connoissances, oseroit pénétrer dans la raison des phénomènes qui seront peut-être toujours obscurs pour notre frêle raison ? Les opérations sécrètes qui se passent dans le cerveau et qui aboutissent à la formation des idées ; celles qui ont lieu dans les nerfs et même dans les muscles pour produire les sensations et déterminer les mouvemens : sont-elles donc de nature à recevoir l'empreinte de l'évidence ; et y a-t-il de la honte à reconnoître un terme aux efforts de l'esprit humain ? On peut en avoir fait la remarque ; les découvertes de la chimie moderne, la délicatesse et la précision qu'on met aujourd'hui dans la physique, après avoir donné les seules lumières que l'on peut acquérir sur ces objets, nous permettent d'en espérer de plus grandes et de bien plus importantes ; mais c'est peut-être à cette condition, que les hommes, capables de se livrer à ces recherches, cesseront de s'habituer à rapporter chaque effet particulier à une force propre et occulte (*a*).

(*a*) *Voy.* CUVIER, *loc cit.*, tom. 1, pag. 103.

Dans la théorie qui précédera l'exposition de chaque classe, ces objets, si difficiles à traiter, seront remis en partie et peut-être exposés d'une manière aussi neuve qu'utile.

2.° *Fonctions organiques.*

Assimiler et désassimiler ; ou, en d'autres termes, composer et décomposer : telles sont les deux grandes opérations des animaux, pendant la durée de leur existence. Elles donnent lieu aux grandes fonctions organiques qui sont, d'une part, la digestion, la circulation, la respiration, la nutrition ; et, de l'autre, l'absorption, la réassimilation par la circulation, l'exhalation, la secrétion.

Digestion.

De toutes les fonctions organiques, il n'en est point qui soient, plus spécialement, sous l'influence de l'action chimique, que la digestion. L'appareil des organes n'est pour ainsi dire rien ici, en comparaison de l'action des liquides qui servent à la dissolution des alimens. A peine la bouche les a reçus, que, à l'aide de la division que les dents leur font subir, une liqueur aérée les imprègne profon-

dément, en facilite l'atténuation, en opère le mélange. C'est ce que fait réellement la salive, menstrue préparatoire à l'action des sucs gastriques.

La salive, dont trois paires de glandes, ayant chacune leur conduit excréteur, sont l'organe secrétoire; mêlée dans la bouche avec le mucus et la vapeur roriforme qui s'y trouve habituellement; inodore ou du moins d'une odeur douceâtre; d'une couleur blanche mêlée d'une teinte de bleu; insipide quoiqu'un peu salée; un peu plus pesante que l'eau; enfin, légèrement visqueuse et caractérisée par son état écumeux: est un liquide contenant environ quatre cinquièmes d'eau, du mucilage animal très-aéré, mousseux, presqu'indissoluble ou très-peu dissoluble dans l'eau, une petite proportion d'albumine et de matières salines qui sont du muriate et du phosphate de soude, d'ammoniaque et de chaux (*a*).

Le suc gastrique, malgré d'ingénieux travaux et des recherches suivies, n'est pas bien chimiquement connu. Suc limpide, versé par

---

(*a*) PLENCK, *hygrolog.*, pag. 41; FOURCROY, syst. des conn. chim., tom. IX, pag. 367.

les orifices exhalans des artères qui arrosent chaque point de l'estomac, inodore, d'une saveur légèrement salée, plus léger que le sang, et limpide comme l'eau, lorsqu'il n'est ni altéré à la suite de quelque dégénération, ni mélangé de substance muqueuse ou autre : il paroît constitué par l'eau, qui en forme la plus grande partie ; par une portion d'albumine et de gélatine, par quelques substances salines, telles que du muriate de soude ou d'ammoniaque, et divers phosphates, enfin par un acide qui semble être le phosphorique. Mais de pareilles notions sont encore trop peu positives, à l'égard de l'homme, pour en tirer des résultats concluans. On peut toutefois inférer des observations connues, que l'on a singulièrement exagéré les vertus antizimiques du suc gastrique, et, si l'on est d'accord sur un point, c'est sur la diversité de sa nature dans les divers animaux et sur sa propriété commune éminemment ramollissante et dissolvante. Mais lorsqu'il est prouvé que ce suc, agent principal de la digestion, ainsi que l'enseigne la physiologie comparée ou les phénomènes de cette fonction, étudiés chez les animaux herbivores, granivores ou carnivores : attaque des corps très-durs, tandis qu'il laisse intacts des corps

tout à fait mous ; peut-on se refuser à admettre que l'action de cette humeur animale ne consiste dans une affinité particulière, qui a différens degrès, et qui varie dans les divers individus et selon les circonstances de la vie. On peut dire plus, et cette question faite par BORDEU : *pourquoi divers animaux qui se nourrissent des mêmes substances, rendent-ils des matières excrémenteuses si différentes*, indique manifestement que tout dépend, dans l'acte digestif, de la diversité qui existe dans les affinités du suc gastrique ; affinités qui expliquent pourquoi les oiseaux aquatiques ne digèrent pas les œufs des poissons, et ne leur ôtent pas même la faculté de se développer? Pourquoi les substances végétales, sous aucune forme, ne peuvent point être digérées par certains animaux : tels que les chouettes, les ducs? Pourquoi le pigeon ne digère bien que les graines céréales que ne peuvent point digérer le milan, le faucon, dont les sucs gastriques dissolvent les matières osseuses, etc., etc. (*a*).

(*a*) *Voy.* le discours du docteur GIULIO et de M. ROSSI sur les effets de quelques remèdes dissous par la salive ou le suc gastrique, etc, *journ. de physiq.*, tom. XLVII, pag. 217 §. XX, XXI.

Ainsi les alimens, broyés par les dents; pénétrés de salive et portés, par l'action de la langue, du pharynx et de l'œsophage, dans l'estomac, sous la forme d'une pâte grossière; soumis dans cet organe à la vertu dissolvante du suc gastrique, se changent, à la faveur auxiliaire de la chaleur et d'un doux mouvement, en une espèce de bouillie demi-liquide, homogène, quelquefois légèrement acide, le plus souvent douce et presque sans saveur, d'une couleur grise et qu'on nomme chyme. Il est le premier résultat de la décomposition des substances alimentaires et de leur recomposition en une matière particulière, qui ne se change en chyle, dans le duodenum, que par une autre opération non moins chimique, et qui paroît consister dans une véritable précipitation que déterminent le suc pancréatique et la bile en se décomposant elle-même. En effet le chyle, liqueur douce, blanche, laiteuse, retenant, avec la partie la plus fluide de l'aliment digéré, la substance alcaline et saline de la bile; se sépare de la portion la plus épaisse, la moins digérée, que cette opération concentre plus ou moins, et qui, mêlée avec la partie colorante et huileuse de la bile, constitue la matière qui doit devenir excrément.

C'est pendant le trajet que fait la pâte alimentaire à travers les intestins, que le chyle, subissant un doux mouvement de pression, continue à être séparé, à être absorbé; tandis que la matière féculente, dans laquelle se combine plus intimement la matière huileuse et colorante de la bile, se moule toujours plus, et sort sous la forme que tout le monde lui connoît. A peine les derniers résultats de cette opération, faite dans des organes bien constitués, consistent-ils en quelques gaz dont la sortie précède ordinairement, accompagne ou suit celle des excrémens?

Telle est la digestion, fonction importante qui, renouvelant sans cesse la masse du sang, doit répondre à la vîtesse du mouvement de ce liquide, et à la perte qu'il fait dans les poumons; qui, rigoureusement subordonnée à l'action d'un liquide dissolvant et au passage de l'aliment dissous dans des tubes capillaires, n'est vraiment qu'une suite des phénomènes et des résultats simplement physiques et chimiques. La digestion n'en comporte véritablement guères d'autres. Et si cette vérité est reconnue; lorsqu'on voit une des grandes fonctions des corps vivans soustraite aux lois

prédominantes de la vitalité; comment n'en conclura-t-on point que d'autres fonctions qui paroissent offrir moins de prise aux forces physique et chimique, ne sont néanmoins pas, dans le fait, d'un autre ordre.

La digestion se trouve classée parmi les *fonctions naturelles* des pathologistes vulgaires.

Circulation.

Les produits de la digestion viennent alimenter une autre fonction (placée parmi celles qu'il étoit convenu d'appeler *fonctions vitales*) : la circulation d'un liquide rouge qui parcourt et traverse continuellement le cœur, les artères et les veines.

C'est par le mouvement circulatoire que se fait l'assimilation du chyle, c'est-à-dire sa conversion en sang, ce qui ne peut se faire sans que la couleur blanche du chyle ne se change en rouge, et sans que cette humeur animale ne se transforme en gélatine, en albumine et en fibrine qui sont les substances à peu près fondamentales du sang.

La coloration du chyle est un phénomène chimique extrêmement remarquable. Le phos-

phate de fer saturé et blanc que ce liquide contient, devient du phosphate de fer rouge suroxidé par l'effet double et simultané de la soude du sang et de l'oxigène de l'air ; la première, comme enlevant une portion d'acide phosphorique et mettant un excès de fer à nu ; le second, comme suroxidant et rougissant celui-ci.

Quant à la transformation du chyle en gélatine, en albumine et en fibrine, elle a lieu par une triple opération dont l'objet est d'en carboniser une partie ; d'en oxigéner une autre, et d'azotiser la troisième. La première constitue la gélatine ; la seconde l'albumine ; et la dernière la fibrine.

Au milieu de ce travail renaissant, des opérations accessoires se forment par une conséquence de la circulation. Elles sont indiquées par la différence de nature du sang contenu dans les artères et de celui que les veines renferment. Le premier, dans un état spumescent, a une couleur rouge éclatante ; il est plus chaud, moins pesant : propriétés physiques et chimiques qu'il doit à une sorte de saturation d'oxigène et de calorique ; véri-

tables stimulans des tubes artériels et des deux cavités gauches du cœur.

Le second est d'une couleur un peu livide, bleuâtre et en quelque sorte noire ; sa température est moins élevée, sa pesanteur plus grande : ce qui dépend d'une désoxigénation graduelle et du développement de l'hidrogène carboné qui donne au sang veineux ses principales facultés, et qui le prive de la puissance d'entretenir les contractions des cavités artérielles du cœur.

Quels ne sont donc pas les phénomènes de la circulation ! et comment concevoit-on que pût se faire l'hématose avant que la chimie vînt en éclairer le mécanisme ? La circulation met en contact des substances qui diffèrent entre elles. Elle les assimile, elle les change et donne lieu à de nouveaux produits. Cependant il est un but final de la circulation qui met une différence fondamentale entre l'assimilation animale et la végétale.

Dans les végétaux, le carbone est absorbé et fixé ; chez les animaux, il est décomposé et expulsé. Mais l'azote qui, dans l'économie végétale, joue un rôle extrêmement secondaire, devient un instrument primitif dans le système

des animaux. La vie, ses agens, ses pouvoirs ne tendent, dans le règne végétal, qu'à dégager l'oxigène, pour s'emparer du carbone. Cette même vie, ces mêmes agens, ces mêmes pouvoirs ont pour but, dans les animaux, d'absorber l'oxigène, de dégager le carbone et de fixer l'azote, par une suite de combinaisons véritablement chimiques. Ainsi se forment les différens oxides qui sont les produits variés de la circulation. Ainsi avec un résidu homogène de la digestion, avec un sang dont la composition chimique est à peu près la même; on voit ce fluide important, énergiquement appelé par Bordeu de la chair coulante, être à même de fournir, aux différentes parties du corps, des molécules toujours prêtes à s'y combiner pour leur réparation ou leur accroissement. Est-ce par des changemens dans la nature de ces molécules? Non sans doute; mais par l'addition ou la soustraction de quelques-unes. Avec quatre, cinq ou six principes, la nature, si féconde en résultats, forme des milliers de combinaisons; la variété des produits ne consistant que dans la différence de quantité de chaque principe. La température s'élève ou s'abaisse, les affinités changent et les composés diffèrent. Un peu

plus ou un peu moins de calorique donne des produits qui n'auroient point eu lieu. Changez la force des affinités, et vous aurez, dans vos mains créatrices, tous les secrets de cette puissance qui préside à la formation de toutes les choses naturelles.

Respiration.

Dans les animaux, toutes les fonctions s'enchaînent et sont dans une mutuelle dépendance. La digestion fournit des instrumens de réparation ; la circulation les assimile ; mais rien ne s'opéreroit sans le secours de cette autre fonction, mise avec raison au nombre des *fonctions vitales*, et dont l'objet est de mettre l'animal en rapport avec l'air atmosphérique, qui lui fournit ce que les anciens appeloient l'aliment de la vie : idée véritablement fondée sur l'observation et qu'est venu irrévocablement confirmer la chimie moderne.

L'air atmosphérique, encore regardé naguère comme un élément est un fluide élastique, qui peut tenir accidentellement en suspens une foule de matières très-atténuées, mais qui, indépendamment de ses qualités physiques ; consistant dans sa fluidité, son

invisibilité, son insipidité apparente, son défaut d'odeur, sa pesanteur et son élasticité; est composé de gaz oxigène, de gaz azote et de gaz acide carbonique. Le gaz azote y est en très-grande quantité puisqu'il fait la 72.e partie de sa masse; le gaz oxigène y est en bien moindre quantité puisqu'il n'en constitue que la 26.e partie; le gaz acide carbonique s'y trouve en très-petite quantité, puisqu'il n'y est que pour un ou deux centièmes.

Organes particuliers de la respiration, les poumons reçoivent l'air atmosphérique pendant l'inspiration, au moment où les nombreux vaisseaux qui se distribuent dans son tissu vésiculaire ne contiennent que du sang veineux, c'est-à-dire, du sang privé de sa quantité requise d'oxigène et pourvu d'une quantité disproportionnée d'hidrogène et de carbone. Ces deux dernières substances ayant plus d'affinité pour l'oxigène, que celui-ci n'en a pour le calorique qui le tient en état de gaz; et ce gaz oxigène se trouvant en contact avec le sang pulmonaire, soit que ce sang l'absorbe, soit que l'hidrogène carboné s'exhale dans les bronches : il faut qu'il se décompose, et c'est ce qui a effectivement lieu. Cette décomposition rend le calorique libre, et le

sang, qui acquiert par son passage à l'état artériel plus de capacité pour le contenir, prend une température plus élevée. L'oxigène se porte sur le carbone et sur l'hidrogène ; il les brûle et il en résulte de l'acide carbonique et de l'eau qui sortent des poumons avec le gaz aqueux qui s'exhale tout formé. Il reste encore assez d'oxigène pour se combiner avec le sang, pour en aviver la couleur et pour y produire les phénomènes qui ont été remarqués en parlant des effets physiques et chimiques de la circulation. Ainsi quand le sang se dépouille des principes qui auroient nui à l'action qu'il doit exercer sur l'économie des animaux, il acquiert des propriétés nouvelles ; et la continuité de la vie dépend tellement de cette double opération, que si elle étoit suspendue pour un temps suffisant, la mort y mettroit irrévocablement un terme.

Il est d'observation que le gaz oxigène et le gaz azote ne sont point, dans l'atmosphère, dans un état de combinaison, mais seulement dans celui d'un simple mélange. Le gaz azote est la partie la plus abondante de l'atmosphère ; le règne végétal ne le soutire pas d'une manière déterminée ; et il est indispensable pour l'organi-

sation des animaux. La nature n'a pas mis en vain une si grande quantité d'azote dans l'air atmosphérique. Quel est l'organe qui se l'approprie pour les besoins de l'économie animale ? Est-ce les poumons ; est-ce la peau ? On sait que les reins sont le couloir par lequel ce principe excédant s'échappe du corps ; et l'on ne sait pas précisément par quelle voie il y entre : car on ne sauroit présumer que tout l'azote, qui se trouve dans les animaux, leur vienne des alimens, puisque ceux qui ne se nourrissent que de substances végétales, n'en ont pas moins la quantité d'azote qui leur est nécessaire ; et que, d'une autre part, la quantité excédante de gaz oxigène ou de gaz azote dans l'atmosphère, a chacune ses résultats. Il est de fait que les monticoles ont le sang plus chaud que les vallicoles ; et l'on n'ignore pas que LA CONDAMINE fut attaqué de symptômes scorbutiques sur le sommet de Pichincha (*a*).

Mais le phénomène le plus remarquable de la respiration, strictement fondé sur les lois chimiques, est celui qui consiste à substituer

(*a*) Journ. de physiq., tom. XLVII, pag. 285.

l'oxigène épuisé pendant le cours de la circulation du sang dans les artères, à l'hidrogène et au carbone développés durant cette même circulation dans les veines. Cette opération, quoique inconnue à tous les physiologistes qui ont écrit avant les découvertes récentes de la chimie moderne, a été, à si bon droit, reconnue pour vitale, que d'elle seule dépendent en très-grande partie, l'animalisation, la vivification, l'équilibre de composition des humeurs; ajoutons l'irritabilité musculaire, le mouvement, la vie, l'assimilation et la nutrition. Tout cela ne se confirme-t-il point par le degré de force, d'activité, de mobilité que l'on observe dans les divers ordres d'animaux; et qui se trouvant, au plus haut point, dans les oiseaux qui absorbent le plus d'air et d'oxigène et qui ont aussi plus de vie proportionnelle à leur masse; décroît successivement et devient presque nul dans ces poissons cartilagineux, dont les fonctions oxigénantes sont si peu de chose, qu'ils n'ont presque pas de moyen d'évacuer l'hidrogène et le carbone.

Nutrition.

Si les données anciennes de la physiologie n'avoient rien présenté de certain sur les fonc-

tions, dont les procédés physiques et chimiques viennent d'être brièvement analysés ; on ne les trouve pas plus lumineuses, lorsqu'on les applique à la doctrine de la nutrition. Est-il certain, en effet, que le sang contienne toutes les substances qui servent à la nutrition des divers organes et des différentes parties du corps ? Lorsque ces substances existent toutes formées, ne faut-il pas qu'elles se précipitent sur le tissu organique de la matière dont elles vont déterminer l'accroissement ou réparer les pertes ? et, quand il n'y a que les premiers matériaux de ces parties, n'est-il pas nécessaire qu'elles se combinent dans l'organe même ou dans quelque lieu qui en soit voisin ?

Les vaisseaux capillaires artériels fournissent dans plusieurs cas ce lieu propre. Ces vaisseaux passent pour avoir une plus grande dose d'irritabilité ; ce qui suppose qu'ils contiennent une plus grande quantité de principe stimulant, à moins que leur structure ne soit plus irritable. La première idée s'accorde assez bien avec celle qu'on a de l'oxigénation naturellement assez forte du sang artériel, notamment dans les parties qui sont plus irritables ; et avec l'opinion qu'a eue le savant CHAPTAL :

que, dans la nutrition des animaux, il paroît que l'albumine et la fibrine jouent le rôle de la matière ligneuse des plantes, et que l'oxigène en est aussi le précipitant (*a*).

Quelque opinion que l'on puisse adopter, lorsqu'on réfléchira sur les fonctions du corps humain, et lorsqu'on se demandera, avec MM. Giulio et Rossi (*b*), par quelle force, par quels principes, le phosphate calcaire se dépose-t-il dans les os? pourquoi la fibrine du sang se fixe-t-elle dans les muscles? pourquoi le carbone et l'hidrogène du sang, s'unissant à l'oxigène dans les poumons, forment-ils de l'acide carbonique et de l'eau, tandis que le calorique de l'oxigène est précipité?..... On ne résoudra, au moins spécieusement, de pareilles difficultés et autres analogues, qu'en ayant recours à la puissance des affinités opératrices de ces phénomènes. Y a-t-il de raison plus plausible pour expliquer la séparation des principes nourrissans, leurs nouvelles combinaisons, leur union élective aux organes du corps humain?

(*a*) *Voy.* Essai d'un système chimique de la science de l'homme, pag. 36.

(*b*) Journ. de physiq., tom XLVII, pag. 220.

Et, si ces affinités ne constituoient point la loi fondamentale de la nutrition ; pourroit-il se faire que, sur un même terrain, sous l'influence générale et commune de la même pluie, de la même chaleur, du même air, de la même lumière, etc. le poison virulent pût naître et mûrir à côté de l'herbe innocente ou salutaire ? D'où vient donc que les unes contiennent des sucs précieux et vivifians ; les autres, des sucs mortels, si ce n'est par les différentes combinaisons des différentes substances décomposées et réunies dans des proportions différentes, en vertu des affinités particulières qui doivent résulter de la nature de l'organisation de chaque être végétal ? Et ne doit-on pas reconnoître des affinités semblables dans les animaux ?........ (*a*).

En considérant attentivement la structure organique des parties relativement à leur nutrition, on la réduit facilement à quatre. Dans la première, on voit que la gélatine joue le rôle le plus remarquable, et il en provient des organes gélatino-membraneux ; dans la seconde, que les grands phénomènes dépendent de la

---

(*a*) *Voy.* journ. de physiq., tom. XLVII, pag. 229.

fibrine, et il en résulte des organes fibrino-musculaires ; que dans la troisième, tout tient à l'albumine, et conséquemment aux organes parenchymateux ou visceraux ; enfin que, dans la quatrième, il ne s'agit guère que de phosphate de chaux et d'organes phosphoreo-calcaires (*a*).

Ces divers systèmes d'organes ont différentes phases d'accroissement, de *stationarité* et de décroissance.

Leur accroissement est-il subordonné à une organisation primitive mais complète, susceptible d'extension ou de développement graduel jusqu'au terme qui lui a été primordialement assigné ? On est tenté de le croire, puisqu'il n'est pas rare de voir des crues très-fortes au milieu des signes les moins équivoques de dépérissement ; et ce qu'il y a de remarquable c'est que la période d'accroissement offre le concours et l'activité des phénomènes physiques et chimiques les plus propres au développement presque simultané des organes.

Quel tableau, en effet, ne présente point

(*a*) Essai d'un syst. chim. p. 13.

l'enfance bien organisée ? Une peau souple recouvre des parties tendres et flexibles ; un pouls très-fréquent est la mesure d'une circulation animée ; la respiration est facile et plus accélérée dans un temps donné. Un appetit toujours renaissant indique et l'abondance et l'énergie des sucs digestifs ; des selles qui se répètent montrent combien la digestion est active : comme les progrès de l'accroissement confirment que chaque tissu possède la plus grande force d'attraction pour la matière qui lui est propre. Quel concours de puissances, de facultés, d'actions ! Il n'y a pas jusqu'à une augmentation proportionnée dans la concrescibilité de quelques humeurs animales et à une influence décidée dans le jeu du système absorbant : qui ne contribuent à doubler les matériaux de la nutrition, et à les rendre susceptibles d'une application plus intime et plus générale.

L'accroissement est fait ; et il paroît inutile d'observer que les temps de repos qui se font remarquer pendant sa durée, tiennent autant à l'épuisement des humeurs nourricières trop activement employées, qu'à toute autre cause : alors, comme il faut plus de puis-

sance, une plus grande quantité de matériaux pour réparer les pertes usuelles ou accidentelles ; la nutrition, à laquelle l'âge consistant imprime toujours beaucoup d'énergie, ne doit plus servir qu'à maintenir le corps dans un certain degré de force. Mais les fonctions organiques se trouvent un peu ralenties ; leurs résultats perdent, chaque jour, de leur but final ; et l'époque arrivant où tout est frappé de l'empreinte du décroissement : la décrépitude et la mort naturelle arrivent par une conséquence de la durée de ces mêmes fonctions, et de l'intensité avec laquelle elles sont remplies.

Une circonstance qui influe sans doute sur de semblables événemens, est l'extrême disposition que les liqueurs animales ont à absorber l'oxigène ; le degré de concrescibilité qui résulte de cette absorption ; enfin l'accumulation des substances phosphatées qui amènent la rigidité sénile.

Doit-on croire à un double mouvement dans l'économie organique, dont l'un compose sans cesse et l'autre décompose l'animal ? Faut-il penser que tel est, en effet, (comme l'ont observé des anciens, et, après eux, des modernes ;) sa manière d'exister, que ce qu'il

étoit à une époque, il cesse de l'être à une autre ; son organisation restant toujours la même, mais ses élémens variant à chaque instant (*a*).

Il n'est pas douteux que l'économie organique ne se compose des effets d'une circulation continuelle ; et de ceux d'un changement successif dans la forme des élémens. Mais, croire à une série de compositions et de décompositions des organes, me paroît un point de vue tout à fait hypothétique. Lorsque le travail des os se fait avec activité dans l'enfance, les urines, avec lesquelles s'évacuent les liqueurs, et autres matières phosphoriques, ne contiennent aucun atome de phosphate de chaux, si abondant d'ailleurs en proportion de l'âge, de la durée de la vie et du terme assigné aux progrès de l'ossification. On ramasse du ventre lorsqu'on approche l'âge de retour ; les corps fluets prennent en général de l'embonpoint : preuves non équivoques que les matériaux de la nutrition ne servent point alors à la composition des organes décomposés. La vieillesse même ne paroîtroit-elle pas impossible au

(*a*) *Voy.* BICHAT, de la vie et de la mort, pag. 6.

milieu de ces mouvemens salutaires qui remplaceroient toujours, par de nouvelles substances, celles que l'usage auroit déjà frappé de quelque nuance de détérioration.

Absorption.

Les phénomènes de l'absorption qui, ainsi que la nutrition, sont vulgairement placées parmi les *fonctions naturelles*; paroissent plutôt d'un ordre physique que d'un ordre chimique. En effet le mécanisme de l'économie organique des animaux consiste dans une suite de résultats qui tiennent intimement à la digestion, à la circulation, à la respiration et à la nutrition. Mais la circulation se fait dans un système particulier de vaisseaux, dont les uns apportent le sang qu'ils contiennent, jusques à leurs dernières séries, tandis que les autres le rapportent; établissant ainsi un mouvement continu, indispensable pour l'entretien de la vie des animaux.

Mais les produits de la digestion, ceux de la respiration et les reliquats de la nutrition seroient étrangers à la circulation du sang, si ces produits et ces reliquats n'étoient point absorbés par un système particulier de vaisseaux,

qui, après s'en être saisis, l'apportent dans l'intérieur des vaisseaux sanguins pour les réassimiler par la circulation.

Le système absorbant ou les vaisseaux lymphatiques, si abondamment distribués sur toutes les parties du corps; s'ouvrant par des orifices nombreux et imperceptibles dans toutes les cavités quelconques et sur toutes les surfaces, sont chargés de la double fonction de pomper ce qui se trouve en contact avec leurs orifices béants, et de faire subir une assimilation commune aux différentes substances que tant de parties diverses ont fournies.

Sans doute la force absorbante des lymphatiques s'identifie, sous plusieurs rapports, avec la force de capillarité, puisqu'on s'est assuré que la mort n'arrête point l'action des capillaires lymphatiques; mais si l'on observe que souvent les orifices de ces vaisseaux sont baignés par un liquide dont rien n'est absorbé, on présumera sans doute que, dans cette même force absorbante, il y a réellement quelque chose qui tient aux affinités chimiques. C'est ce que Gilbert Blane (*a*) a par-

(*a*) *A lecture on muscular motion etc; London*, 1788, pag. 21.

faitement déterminé en attribuant, aux vaisseaux lymphatiques, une certaine faculté d'élection, par laquelle ils préfèrent ou rejettent des fluides qui se présentent à eux suivant les diverses qualités de ceux-ci; faculté qui varie suivant l'état de santé et de maladie.

Les vaisseaux lymphatiques, considérés dans leur structure, leurs nombreuses ramifications et leur direction vers une série multipliée de glandes, présentent un appareil d'assimilation particulière; conséquemment un ordre de phénomènes purement chimiques. Que d'idées arbitraires, même fausses ne s'est-on pas faites sur la lymphe! On l'a assimilée plus vraisemblablement avec cette rosée, presque toute albumineuse, qui s'échappe des dernières ramifications vasculaires sanguines, et dont l'amas constitue les épanchemens hydropiques. Cependant les vaisseaux lymphatiques absorbent des substances très-différentes entre elles, comme l'estomac reçoit des alimens d'une nature bien diverse. Les sucs lymphatiques, d'abord hétérogènes acquièrent une grande homogénéité par l'animalisation qui a lieu dans les vaisseaux et dans les glandes qui les contiennent et les charient, comme les alimens, quelque diffé-

rence qu'il y ait entre eux, s'assimilent dans l'estomac, et bientôt prennent un caractère identique. Néanmoins tout porte à croire, d'après les expériences d'Hewson, que les résultats de cette espèce de digestion qui s'opère dans le système lymphatique, consistent dans le perfectionnement des sucs gélatineux et albumineux qui viennent enrichir le sang, et, après y avoir subi des modifications relatives, ont encore la même aptitude à la nutrition des organes et à la réparation des corps vivans.

Exhalation.

Pour le libre exercice des fonctions de l'économie animale, et pour le but de l'intégrité de l'organisation ; il est nécessaire que tout le corps, que tous les organes se trouvent dans une sorte d'atmosphère vaporeuse, résultat d'une exhalation soutenue, c'est-à-dire, de l'état aériforme que prend l'eau toute formée ou qui se produit dans le corps, et tenant en dissolution une quantité plus ou moins grande d'autres principes des corps vivans. Cette exhalation, d'après les principes de Mascagny, a lieu par des pores inorganiques des vais-

seaux, notamment des vaisseaux capillaires sur lesquels ces pores sont très-nombreux.

Cette atmosphère vaporeuse, qui s'opère par transudation des nombreux vaisseaux qui sont distribués sur toutes les parties ; est un phénomène de la plus haute importance. C'est elle qui étend la sphère des facultés propres aux organes, quoique à des distances peu considérables. Mais une circonstance bien essentielle à saisir, est que l'exhalation générale ou particulière, fournit le vrai régulateur de la chaleur animale, la véritable puissance frigorifique ; qu'ainsi l'augmentation, l'équilibre et la diminution de la chaleur sont également des phénomènes chimiques.

Lorsque, munis de faits plus ou moins concluans, les chimistes ont expliqué la *calorisation* ou la théorie de la chaleur animale, par la force d'affinité de ce grand principe qui, émané de l'astre qui vivifie la nature, plus ou moins répandu, tantôt interposé, tantôt combiné, s'unit avec les corps qu'il pénètre, et qui le retiennent en vertu de différens degrés de capacité ; on n'a pas manqué d'opposer à une doctrine si lumineuse qui place les sources inépuisables de la chaleur

animale dans les décompositions successives des substances gazeuses, de l'air, de l'eau, des alimens, et même dans toutes les opérations les plus intimes des corps où il y a condensation : circonstance où, pour le dire en passant, il y a toujours crystallisation ; on n'a pas, dis-je, manqué d'y opposer cette stabilité de chaleur qui est propre à l'animal et sur-tout l'élévation constante de sa température au-dessus de celle qu'a le milieu dans lequel il se trouve.

Mais, indépendamment de ce que l'air est un mauvais conducteur du calorique qui parvient aux animaux de tant de manières, si ce principe a plus d'affinité, avec les oxides animaux, qu'avec l'air et les substances qu'il peut tenir en dissolution; la chaleur animale doit, dans les circonstances ordinaires, être relativement plus haute que celle des milieux ambians. Et si, malgré les sources constamment génératrices de la chaleur animale, les effets inévitables qui dérivent de cette chaleur, tels que l'exhalation soutenue, soit interne, soit extérieure, établissent un contrebalancement à peu près uniforme ; le degré de chaleur animale doit être à peu près le même, et il

doit en résulter la cause de l'uniformité de la chaleur dans les animaux.

Qu'on y fasse bien attention ; il est un point que l'accumulation du calorique ne sauroit atteindre, sans qu'il ne se forme incontinent un gaz aqueux qui s'échappe ou sous forme de transpiration insensible ou sous celle de sueur. La proportion du gaz acide carbonique suit même en apparence ce premier phénomène chimique ; car les alimens qui servent à notre nourriture, sont doués d'une quantité plus ou moins grande de carbone et d'hidrogène ; et un homme qui se gorge d'alimens doit naturellement consommer une plus grande quantité d'oxigène (*a*) ; de là une exhalation rigoureusement proportionnée à la combustion des substances oxidables ; de là une diminution nécessaire de chaleur par un effet constant de l'évaporation, tout comme du passage d'un milieu à un autre de densité différente. Ainsi la caloricité trouve naturellement des bornes ; et quelle que soit la série des causes qui tendent à élever la température

(*a*) *Voy.* les remarques du professeur ODIER sur une voracité remarquable ; *biblioth. britanniq. scienc. et arts*, tom. XIV, pag. 94 et suiv.

des animaux, cette température est toujours prête à décroître. Il y a une sorte de mesure dans ces deux ordres d'opérations ; aussi la chaleur animale est-elle ordinairement portée au même degré et à un degré supérieur à la température du milieu, dans lequel nous vivons.

Ce double phénomène ne donne-t-il pas l'appréciation des rapports sympathiques que l'on a bien voulu reconnoître entre l'estomac et la peau ; et qui, dans le fait, se réduisent aux résultats du contrebalancement qui existe naturellement entre les causes qui tendent à échauffer les animaux, par l'intus-susception du calorique ; et à le tempérer par l'exhalation.

Aussi voyez cet homme qui ne s'est ménagé ni sur les alimens, ni sur la boisson ; une chaleur insupportable le tourmente ; il transpire et le soulagement se fait sentir. Que l'évaporation soit plus ou moins forte, et la chaleur hausse ou baisse en proportion.

Ce fébricitant a la peau sèche ; il ne se fait aucune excrétion ; le feu le dévore. Le calme ne survient que lorsqu'il s'évacue, lorsqu'il transpire, quand il sue ; c'est-à-dire, lors-

que les causes qui s'opposoient à l'exhalation sont affoiblies ou écartées.

Qu'arrive-t-il à cet infortuné qui souffre les inclémences d'un temps âpre, d'une gêlée soutenue ? L'évaporation est si forte qu'il s'anéantit et qu'il meurt de froid.

La chaleur augmente considérablement dans un milieu qui isole le calorique. Elle diminue plus ou moins sensiblement dans les circonstances opposées. On aura occasion de revenir sur ce point.

Secrétion.

Lorsqu'on regardoit le sang, comme un réservoir commun, dans lequel les différentes parties du corps trouvoient, déjà formées, les diverses substances qui leur étoient propres; il étoit convenu de ne regarder les secrétions que comme une simple séparation mécanique de ces substances. Les organes étoient des corps glanduleux; ceux-ci ne paroissoient être que des filtres; et l'on ne concevoit point que l'on dût reconnoître comme des phénomènes chimiques les secrétions, c'est-à-dire, ces opérations organiques dans lesquelles, après

un changement survenu dans la nature du sang, il se forme et se sépare une matière animale liquide ou solide que les lois de l'organisation destinent à l'expulsion comme ne constituant que des matières excrémentitielles, ou à être retenues et appliquées au développement ou à la réparation des parties organiques.

Cependant que la nature du sang soit considérée sans prévention et avec une attention scrupuleuse; elle n'offrira à l'œil exercé qu'un fluide très-composé mais homogène; qui contient à la vérité les matériaux de toutes les secrétions, mais non les substances analogues aux matières secrétées. Il faut donc croire qu'une secrétion ne sauroit avoir lieu sans qu'au préalable le sang n'ait subi un changement particulier dans les vaisseaux de l'organe destiné à ce genre d'opération; que les matériaux du liquide à secréter n'y aient subi une combinaison spéciale et une modification telle, que, quoique le sang apporte avec lui les élémens de ces combinaisons, l'organe secrétoire ne doit pas moins être regardé comme le lieu où le composé se forme, se crée, parce que ce n'est que là que se trouve

le concours de tout ce qui peut influer sur sa production.

Que penser, d'après cela, de l'opinion de ceux, qui, présumant des dégénérations du sang, établissent, contre les notions les plus saines, que la bile peut se former dans ce fluide, etc. Un pareil sentiment ne me paroît pas de nature à devoir être réfuté sérieusement, lorsqu'il doit être constant, que sans les circonstances de l'organisation dépendante de l'appareil vasculaire ; sans une disposition consistant spécialement dans la température élevée ou diminuée du sang ; dans son mouvement ralenti ou accéléré ; dans la perte ou l'addition de quelques-uns de ses principes, les humeurs secrétées, frappées d'un caractère identique, n'offriroient jamais la nature qui les distingue et qui les sépare les unes des autres. Le sang hidrogéné que le mouvement ralenti de la veine porte, fait arriver au foie, n'a-t-il pas déjà, en grande partie, un caractère chimique, propre à la production de la bile ; bien différent de ce sang aéré qui s'approche des glandes salivaires pour la formation du liquide que ces organes vont séparer, etc.

Tel est le travail chimique des humeurs qu'il imprime à l'albumine dont la substance cérébrale est composée, une qualité qui la différencie de la matière albumineuse qu'on trouve dans le serum; qu'il donne à la gélatine dans le tissu membraneux, et à la fibrine dans l'organe musculaire, un caractère différent de celui que ces substances ont dans le sang; qu'enfin il rend le phosphate calcaire dans le système osseux bien autrement associé que dans ce fluide. Ainsi la secrétion embrasse non-seulement la séparation et le dépôt dans les différens organes des matières qui les constituent et les réparent; mais encore son mécanisme repose dans le travail chimique que subit le composé qui en provient; et si la différence du sang apporté aux organes secrétoires n'est pas toujours remarquable; il est au moins bien constant que les parties qui se précipitent de ce fluide dans les tissus auxquels elles appartiennent : phénomène qu'on apprécieroit bien mal si on ne le distinguoit pas d'une simple séparation; ont éprouvé une modification dans les propriétés, dans la nature et la composition de chacune d'elles.

C'est après avoir réfléchi sur ces divers phé-

nomènes, que le professeur REICH (a) ayant avancé que le corps organique entretient la durée de l'organisation, par la nutrition, attendu qu'il s'approprie, au moyen des alimens qu'il consomme, les principes nécessaires à sa conservation; et que, ceci ne pouvant avoir lieu que par la décomposition de ces alimens dans leurs parties constitutives les plus simples, il est évident que la nutrition mérite encore plus que la respiration d'être appelée un procédé chimique : ajoute que toutes les sécrétions et excrétions doivent être considérées comme des procédés chimiques secondaires, dépendant de la nutrition, en tant que celle-ci ne peut s'exécuter que par la séparation des principes simples.

3.° *FONCTIONS REPRODUCTIVES.*

La propriété qu'ont certains animaux de reproduire en entier des membres, même des parties qui, dans des animaux d'un autre ordre, ne peuvent être retranchées sans danger

(a) De la fièvre en général, de la rage, de la fièvre jaune et de la peste, etc. Metz an IX. – 1800, §. 19. Voyez aussi la version de ce §. dans le vol. IV des mém. de la société médicale d'émulation, pag. 170.

pour leur vie ; est connue. Les animaux doués d'une pareille vertu reproductive sont dans la dernière série des êtres parfaits ; et on ne leur connoît point de centre de sensibilité.

La faculté de reproduction que l'on a remarquée dans l'homme, se borne à ce que l'on appelle la régénération à la suite de grandes pertes de substances. Ainsi les chairs, les os, les nerfs eux-mêmes se reproduisent avec des conditions qui limitent plus ou moins cette propriété.

Mais l'acte de la génération donne lieu à la fonction reproductive par excellence. C'est par elle que les espèces se perpétuent ; c'est pour elle que les animaux reçoivent la vie ; et le but de la nature est rempli dans les phénomènes et les résultats de la fécondité.

Vouloir strictement appliquer les lois de la chimie à la génération, seroit une prétention d'autant plus dénuée de fondement, que, quoique en général, les applications de cette science à la physique animale soit pleine d'utilité ; le temps n'est pas encore venu de déchirer le voile qui couvre cette fonction mystérieuse. Cependant quel pas n'a-t-on pas fait

pour y parvenir ? Une analyse exacte du sperme et de la liqueur de l'amnios offrent déjà des résultats nouveaux. Mais comment ce liquide fécondant va-t-il organiser un être dans l'organe destiné à son incubation ? A-t-il seulement la propriété de donner le premier mouvement de la vie aux parties ébauchées de l'animal dans l'œuf maternel secrété par les ovaires de la femme ; ou, comme le pensoit HIPPOCRATE, est-ce de la réunion et de la mixtion de l'humeur séminale des deux sexes que se forment les premiers rudimens de l'embryon ? Est-ce encore.........? Mais il faut s'arrêter : et puisque la science chimique ne s'entoure que de faits, attendons des progrès de la science, que le hasard ou des recherches dirigées avec intelligence, viennent enfin offrir la solution de ces grandes difficultés.

Je termine ici les discussions, objet de ces préliminaires, qui devoient naturellement précéder les élémens de la science méthodique des maladies. Pouvois-je en entreprendre l'exposition sans poser, en quelque sorte, les bases sur lesquelles ma doctrine est établie ? Les élémens d'une science, a très-bien dit DAUBENTON, sont l'exposition abrégée de ses principes

principes et de ses préceptes, et leur application aux objets principaux de l'étude ou de l'enseignement de cette science. Mais pressé par le temps et par la nature même de mon travail, je n'ai offert que des généralités. Elles suffiront, je l'espère, pour imprimer quelque recommandation à des opinions que beaucoup de gens peuvent proscrire, ne fût-ce que parce qu'elles n'ont point une date ancienne. On sait qu'une doctrine nouvelle est le signal d'une sorte de guerre littéraire. Ce n'est qu'après des débats plus ou moins prolongés et toujours pénibles, que la vérité triomphe. L'introduction de l'ipécacuanha éprouva de grandes difficultés; ceux qui obtenoient des succès inouis de l'usage du tartrite de potasse antimonié furent poursuivis pendant un siècle entier; la pratique de faire lever le pain avec de la bière, adoptée en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre, fut traitée en France comme un forfait : l'inoculation éprouva des entraves que le temps rompit avec peine; Riolan nia l'évidence de la circulation du sang et fut applaudi : mais les arrêts du parlement ne nuisirent point à l'action salutaire des remèdes; et la propagande, en enchaînant Galilée, n'empêchoit pas la terre de tourner autour du soleil.

Si mes opinions, qui diffèrent fondamentalement de celles qu'on a émises en médecine, sont accueillies par quelques bons esprits, je ne doute nullement qu'elles ne servent à enrichir cette science précieuse, qui agrandit notre intelligence, et chaque jour nous initie de plus en plus dans les grands mystères de la nature. Tel est le but que je me suis fait en écrivant, et sur-tout en m'efforçant de rendre recommandable l'étude de la chimie et la judicieuse application de cette science à la médecine pratique. Je ne me suis point déguisé l'imperfection actuelle de cette application; mais ne répare-je point en partie mes torts, en appelant à son développement et à ses progrès ceux qui se sentent propres à donner à la science médicale, la splendeur qu'elle peut tirer des connoissances chimiques.

Des savans estimables, s'ils ne dédaignent point de connoître ma doctrine, peuvent la taxer de prématurée.

Des praticiens, d'ailleurs très-instruits, toujours tremblans pour la médecine d'observation, plutôt que guidés par le sentiment de l'amour-propre ou par l'impulsion de l'habitude, peuvent la proscrire à titre d'innovation.

Des élèves, accoutumés à jurer sur la parole du maître, voulant payer, par quelques complaisances, un tribut à la crainte ou un hommage au talent; peuvent, dans des dissertations académiques le plus souvent éphémères, pour encenser leur idole, chercher à combattre des principes dont ils n'ont saisi ni l'ensemble, ni l'utilité : et se plaire, égarés dans les conceptions d'une métaphysique illusoire, dans la science des abstractions et des chimères.

Que répondre à ces savans, à ces praticiens, à ces élèves ? Le mot favori de CAPIVACCIO : *j'aime ceux qui ne pensent pas comme moi.* La science, en effet, ne peut rien admettre de servile. Le génie qui conçoit aime à briser ses entraves. Mais les connoissances humaines n'en seront pas moins toujours arrêtées, dans leurs progrès, par la prévention qui proscrit sans examen; par la défiance qui ralentit sans motif; pourquoi a-t-on à ajouter, par l'envie toujours ardente à multiplier les obstacles dans la route, d'ailleurs si épineuse, de la vérité.

SECONDE PARTIE.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE LA NOSOLOGIE.

§. I.er

DEPUIS les médecins de Gnide (*a*), qui paroissent avoir conçu un plan de nosologie méthodique ; on ne trouve que dans CÉSALPIN et, après lui, dans quelques auteurs (*b*), l'idée ou le conseil d'introduire, dans l'étude des infirmités auxquelles l'espèce humaine est sujette, la méthode adoptée par les historiens des choses naturelles.

FELIX PLATER, dans sa *Praxis medica*, publiée en 1602, avoit donné une idée imparfaite d'un système de nosologie, lorsque

(*a*) Histoire de la chirurgie par PERILHE, t. II, p. 683.

(*b*) SYDENHAM, BAGLIVI, MORTON, GAUBIUS, VAN SWIETEN, ect.

frappé de l'utilité d'un projet qui pouvoit tourner au perfectionnement de la partie descriptive de l'art de-guérir; SAUVAGES, après un travail immense, publia en 1732 ses *Nouvelles classes des maladies dans un ordre semblable à celui des botanistes, comprenant les genres et les espèces*; ouvrage qui fut remplacé par celui qui vit le jour en 1763, sous le titre de *Nosologia methodica, sistens morborum classes, genera et species, juxta sydenhami mentem et botanicorum ordinem Amstelod.*; traduite en français par GOUVION et NICOLAS, et rééditée en 1790, avec des augmentations par DANIEL, médecin de Leipsic. Cette nosologie renferme dix classes; les *vices*, les *fièvres*, les *phlegmasies*, les *spasmes*, les *essoufflemens*, les *débilités*, les *douleurs*, les *folies*, les *flux* et les *cachexies*.

Le travail du premier nosologiste donna sans doute lieu à ceux de DECHEVANNE : *Synopsis morborum oculis insidentium genera et species exponens; Monspel.* 1753; et du docteur J. B. VON BUCHWALD : *De rationali ætiologia rhumatismi et arthriditis una cum methodica nosologia utriusque affectus, Hafniæ* 1754.

L'illustre professeur de Montpellier se frayoit, le premier, une route pénible dans la carrière nosologique, tandis que JEAN-ERNEST HÉBENSTREIT, professeur de Leipsic, écrivoit deux programmes nosologiques : *Ordo morborum causalis, specimen primum, de methodo morbos ordinante, Lipsiæ* 1754 ; et *Specimen alterum, de genere morborum ad artis usum constituendo, Lipsiæ* 1754. HÉBENSTREIT a donné un autre opuscule sous le titre de *Ætiologia chimica*.

LINNÉ marcha bientôt sur les traces de SAUVAGES. Son *Genera morborum* ne parut à Upsal que le 5 décembre 1759, et depuis plusieurs années il servoit de base à ses leçons publiques. On trouve, dans ce catalogue nosologique, réimprimé à la suite de la traduction de la nosologie de SAUVAGES par GOUVION, et formant la 124.e dissertation académique insérée dans le tome VI, des *Amœnitates academicæ*, pag. 452 ; onze classes, savoir : les *maladies exanthématiques*, les *critiques*, *les phlogistiques*, les *douloureuses*, les *mentales*, les *quiétales*, les *motoires*, les *suppressoires*, les *évacuatoires*, les *difformes* et les *vices*.

VOGEL, professeur de Gottingue, donna en 1764 ses *Definitiones generum morborum*, dont il commenta, depuis, une partie dans son traité *De cognoscendis et curandis præcipuis corporis humani affectionibus*, Gotting. 1772. Les classes, admises par ce nosologiste, au nombre de onze, sont les *fièvres*, les *flux*, les *épischèses*, les *douleurs*, les *spasmes*, les *adynamies*, les *hyperæstèses*, les *cachexies*, les *paranoies* ou aberrations de l'esprit, les *vices* et les *difformités*.

L'année 1766 vit paroître, à Hambourg et à Leipsic, une *Nova nosographia ophtalmica*, dans laquelle son auteur, JEAN TAYLOR, médecin-oculiste, publia la description exacte de 243 différentes maladies, auxquelles l'œil, ses enveloppes et ses parties contiguës sont exposés. Il y a des éditions de ce livre en anglais et en français.

PLENCK, depuis professeur à Bude et enfin à Vienne, ayant formé un dessein, exécuté depuis en partie, de traiter nosologiquement les principales maladies, fit paroître à Vienne, en 1767, son *Novum systema tumorum, quo hi morbi in sua genera et species rediguntur.* On a eu successivement de cet auteur ses

Elementa artis obstetriciæ, 1782, et en français par PITT, Lyon 1789. Sa *Doctrina de morbis cutaneis*, 1783; sa *Doctrina de morbis oculorum*, 1783; ses *Elementa medicinæ et chirurgiæ forensis*, 1786; sa *doctrina de morbis venereis*, 1787.

CULLEN, professeur d'Edimbourg, embrassant toute la médecine, donna, en 1769, la première édition de son *Synopsis nosologiæ methodicæ*; et en 1772, 1780 et 1785 de nouvelles éditions de cet ouvrage, qui devint la base de celui que cet auteur publia sous le titre de *First lines of the practice of physic, for the use of students in the university of Edinburgh.*, Edimb. 1776 et suiv., et dont on connoît les traductions françaises faites par PINEL et BOSQUILLON. Il n'y a, dans ces élémens nosologiques, que quatre classes, qui sont les *pyrexies*, les *névroses*, les *cachexies* et les *locales*.

Ce fut l'année suivante que parut l'ouvrage de SELLE sur les fièvres : *Methodi febrium naturalis rudimenta*, *Halæ* 1770, réédité en 1773 et en 1789 sous le titre de *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*, à la fin desquels on

trouve une *Ichnographia systematis morborum naturalis.* Les maladies y sont rapportées à dix-huit classes, savoir : les *inflammatoires*, les *putrides*, les *bilieuses*, les *pituiteuses*, les *vermineuses*, les *laiteuses*, les *nerveuses*, les *périodiques*, les *emphractiques* ou maladies d'obstructions, les *arthritiques*, les *rachitiques*, les *scrophuleuses*, les *cancéreuses*, les *vénériennes*, les *psoriques*, les *scorbutiques*, les *vénéneuses* et les *organiques.* CLANET a donné une traduction française de cet ouvrage, sous le titre de *Rudimens d'une pyrétologie méthodique*, Toulouse 1801 ; et MONTBLANC, une autre sous la dénomination d'*Élémens de pyrétologie méthodique*, Lyon, an IX.

On doit à SAGAR, médecin à Iglaw en Moravie, un *Systema morborum symptomaticum, secundum classes*, etc. *Viennæ* 1771 ; dans lequel, s'attachant à rectifier le travail de SAUVAGES, cet auteur a réuni toutes les maladies sous treize classes qui sont, les *vices*, les *plaies*, les *cachexies*, les *douleurs*, les *flux*, les *suppressions*, les *spasmes*, les *essouflemens*, les *débilités*, les *exanthèmes*, les *phlegmasies*, les *fièvres*, les *folies.*

MACBRIDE, dans son ouvrage, *A Metho-*

dical introduction to the theory and practice of physic, *London* 1772, traduit par PETIT-RADEL sous le titre de *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, Paris 1787 ; a suivi une marche différente de celle des autres nosologistes, en admettant seulement quatre classes qui sont les *universelles*, les *locales*, les *sexuelles* et les *enfantiles*. Cet auteur n'a donné quelque développement qu'à sa première classe, sous-divisée en neuf ordres, savoir : les *fièvres*, les *inflammations*, les *flux*, les *douleurs*, les *spasmes*, les *adynamies*, les *essouflemens*, les *affections mentales* et les *cachexies*.

On trouve, à la suite de la pharmacopée de Lyon, par VITET, *Lyon* 1778, un *Tableau méthodique des classes*, *des genres et des espèces de maladies*. Les neuf classes qui constituent cette division embrassent les *fièvres*, les *inflammations*, les *douleurs*, les *convulsions*, les *maladies de l'esprit*, les *débilités*, les *évacuations*, les *maladies par déplacement des parties organiques*, les *maladies par rétention de matières fluides ou solides*.

BALDINGER a publié en 1778 à Gottingue des remarques sur les systèmes de nosologie ;

Animadversionum in systemata nosologiæ specimen I, II et III. Cet auteur, qui a réédité ces essais dans ses *Opuscula medica*, *Gotting.* 1787, pag. 214, 230 et 237, y annonce que l'empire de GALIEN s'étend jusques à GAUBIUS qui en conserve la division; que GORTER est trop subtil, WEDEL trop galénique; que l'ordre des maladies d'HEBENSTREIT et de MANGOLD n'est pas assez connu; enfin que VOGEL et CULLEN méritent les plus grands éloges.

L'ordre chronologique place ici les *Primæ lineæ nosologiæ morborum animalium*, par G. J. C. HENNEMANN, Gotting. 1779, qui ne sont autre chose qu'une nosologie des hommes appliquée aux animaux.

Vient ensuite la *Sciagraphia morborum*, par HAARTMAN, *Aboæ* 1779, dans laquelle, après avoir rendu hommage aux travaux de SAUVAGES, de VOGEL, de SAGAR; et fait sentir les imperfections de ceux de LINNÉ, de MACBRIDE, de SELLE, le professeur HAARTMAN admet huit classes : les *fièvres*, les *douleurs*, les *exanthèmes*, les *flux*, les *névroses*, les *affections mentales*, les *débilités*, les *intumescences*, les *marasmes*.

DOMINIQUE CYRILLO est auteur d'un traité élémentaire de la science méthodique des maladies : *Nosologiæ methodicæ rudimenta*, *Neapol.* 1780.

Le *Compendium medicum practicum per fasciculos distributum*, *Hafniæ* 1780 et 1781, par de MEZA, offre une autre distribution nosologique. On y traite successivement des *fièvres*, des *inflammations* et des *douleurs*, des *débilités* et des *Hallucinations*, des *flux*, des *convulsions*, des *cachexies*, des *tumeurs* et des *ulcères*, des *plaies*, des *poisons*.

On a, de JEAN-CLÉMENT TODE, un traité nosologique : *Forste deel nosologien*, etc. *Kopenhagen* 1781.

WEBSTER, médecin d'Édimbourg, desirant recueillir les dissertations émanées de la célèbre université de cette ville, en les classant avec méthode; publia, en 1781, le *Medicinæ praxeos systema ex academiæ Edinburgenæ disputationibus inauguralibus præcipuè depromtum et secundum naturæ ordinem digestum.* Les maladies s'y trouvent comprises en cinq ordres, sans compter trois divisions accessoires. Ainsi on y traite successivement des *hémor-*

ragies, des *inflammations*, des *fièvres*, des *névroses*, des *hydropisies*, des *maladies locales*, des *maladies des femmes*, des *maladies des enfans*.

C'est dans la même année 1781, que parut à Leipsick le *Systema ægritudinum conditum per nosologiam*, etc., par Daniel, qui, après avoir traité de la pathologie générale, réduit la nosologie aux genres suivans : la *névrose*, la *sepsis* ou maladie provenant de la bile; la *saburre*, la *pléthore*, la *pyogénie* ou maladie désignée par une production de pus; la *catarrheume* ou affection occasionnée par l'abondance du serum, de la lymphe; la *cachexie*, la *conjunction* ou maladie dont la cause formelle est une abondance de matière enflammée; la *dystrophie* ou maladie provenant d'une nutrition morbifique à la suite d'une résorbtion languissante; enfin *l'ectopie*, c'est-à-dire, le déplacement ou la rupture des solides. La pathologie spéciale termine l'ouvrage.

A l'exemple de Selle, un médecin de Leutschow en Hongrie, Weisz, écrivit sur les fièvres, et travailla à les classer dans son *Pyretologiæ practicæ tentamen*; *Viennæ* 1781, et dans sa *Continuatio prima tentaminis py-*

retologiæ practicæ; *Viennæ* 1783. Les fièvres cardinales de WEISZ sont l'*inflammatoire*, la *bilieuse*, la *pituiteuse*, la *petite vérole*, la *rougeole* et la *fièvre intermittente.*

Parmi les dissertations inaugurales sorties en 1783 de l'école de Halle, on trouve celle du professeur BOHEMER : *De necessariâ ophtalmiæ therapiâ internâ*, renfermant une distribution des ophtalmies selon les causes, et une description nosologique de leurs différentes espèces; et celle de J. G. CH. JUNKER : *De causis ægritudinum therapeuticis*, *eisque superstruendo ægritudinum systemate.* Ce que la précédente dissertation offre de particulier aux ophtalmies, celle-ci en montre l'application au système général des maladies.

CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC RICHTER donna, en 1785 à Halle, une nouvelle nosographie des fièvres. Son ouvrage, écrit en allemand, porte pour titre, *Bemerkungen uber die entstehung und Behandlung verschiedener arten von fiebern......* RICHTER n'y reconnoît que trois espèces de fièvres; les *simples*, les *compliquées* et les *symptomatiques.*

C'est dans cette même année 1785, que

M. Vachier commença de publier sa méthode pour traiter toutes les maladies, Paris 1785. Méthode qui comprend vingt trois classes sous les dénominations suivantes : 1.re *lésions du goût*, 2.e *lésions de la faim*, 3.e *lésions de la soif*, 4.e *lésions de la mastication et de la déglutition*, 5.e *lésions de la digestion*, 6.e *lésions des secrétions*, 7.e *lésions des excrétions*, 8.e *lésions de la circulation du sang*, 9.e *lésions de la nutrition*, 10.e *lésions de la respiration*, 11.e *lésions du sommeil*, 12.e *lésions de l'action musculaire*, 13.e *lésions du sens universel*, 14.e *lésions de la vue*, 15.e *lésions de l'ouïe*, 16.e *lésions de l'odorat*, 17.e *lésions du tact*, 18.e *lésions de la parole*, 19.e *lésions du sens interne*, 20.e *lésions de la génération*, 21.e *lésions de l'habitude du corps produites par des lésions des fonctions*, 22.e *lésions de l'habitude du corps produites par des causes externes*, 23.e *lésions de l'habitude du corps produites par des virus*.

Van-Den Heuwel a considéré l'étude de la nosologie sous un autre point de vue dans son *Tentamen nosologicum sistens morborum à vitio vis vitalis divisionem*, etc. *Lugd. Batav.* 1787. Sa 1.re classe est destinée aux

maladies par vice de cohésion; sa 2.e aux *maladies par vice de la force vitale*; sa 3.e aux *maladies par vice de la force irritante propre aux parties contenues*; sa 4.e aux *maladies par vice purement organique des solides*; sa 5.e aux *maladies par vice simplement instrumental des fluides et autres parties contenues.*

Nous devons à WALLIS une *Nosologia methodica oculorum*, *London* 1787; à GUILLAUME LEE PERKINS, un essai d'un tableau nosologique et comparatif de l'esquinancie maligne ou mal de gorge gangrenenx, et la scarlatine angineuse ou fièvre scarlatine avec mal de gorge (*An essay for a nosological and comparative view of the cynanche maligna*, etc. *Lond.* 1787.). A LAUTH, une *Nosologia chirurgica*, *Argentorat.* 1788. A CALLISEN, des *Principia systematis chirurgiæ hodiernæ in usum publicum*, *Hafniæ* 1788 et 1789. A BANG, une *Praxis medica*, *systematicè exposita*, *selectis diarii nosocomii fridericiani illustrata*, *Hafniæ* 1789. A DOPPET, *La médecine occulte* ou *traité de magie naturelle et médicinale*, Lausane 1791 : ouvrage nosologique dans lequel toutes les maladies sont réduites à trois grandes classes : les *maladies exabsorbées*,

exabsorbées, les *maladies névrorganiques*, les *maladies constitutionnelles*.

George Edwards, dans son *The descriptions and characteres of the different diseases of the human body*, etc. *London* 1791, a fait un travail nosologique, principalement calqué sur celui de Sauvages et de Vogel; et dans lequel les remèdes appropriés aux différentes maladies, sont distribués en douze classes : les *stimulans*, les *sédatifs*, les *antispasmodiques*, les *narcotiques*, les *astringens*, les *corroborans*, les *relâchans*, les *évacuans*, les *défensifs*, les *alcalins*, les *anthelmintiques* et les *médicamens propres à déterminer quelque perte*.

L'année 1791 vit éclore plusieurs autres ouvrages nosographiques, tels sont ceux de Ploucquet, de Herzig, de Goetz.

Dans l'ouvrage nosologique de G. G. Ploucquet, professeur de Tubingue : *Delineatio systematis nosologici naturæ accomodati*, *Tubing.* 1791, on voit que nous n'avons encore rien de bien fait en nosologie. Sauvages a, à la vérité, le mérite d'avoir frayé la route; mais il est plein de répétitions; sa nomen-

nature fait peur (a) ; et le meilleur parti que l'on puisse retirer de son travail, est d'apprendre à connoître et à éviter ses fautes. LINNÉ se renferme dans les genres, et n'est d'aucune utilité pratique. VOGEL, trop grand amateur des nouveautés, a surchargé sa nosologie de genres. SAGAR ne fait que répéter SAUVAGES. CULLEN auroit dû mieux faire ; il a omis beaucoup d'espèces et il manque d'ordre. Les travaux de DANIEL, d'HAARTMAN, de VITET, de PRESINGER et autres nosographes ne sont pas sans reproches. Le professeur PLOUCQUET cherche à les épurer ; et sa nosologie offre toutes les maladies rangées en sept classes, sous des dénominations rigoureusement tirées

(a) Etoit-ce au professeur de Tubingue à faire un reproche de cette nature au professeur à jamais célèbre de Montpellier ? cela n'empêche point que la théorie du système de SAUVAGES, ainsi que l'a fort bien remarqué SELLE, *rudim. pyret. method. edit.* 3.ª *introd.* §. 27, pag. 52, ne soit par-tout incohérente, surchargée de répétitions innombrables qui en rendent l'étude difficile aux élèves, et ne forme point une série philosophique de notions. Mais ce vice du système de SAUVAGES tient principalement à la méthode symptomatique qu'il a suivie, ou à la manière artificielle de classer les maladies, au lieu de préférer la naturelle.

du grec. La première est destinée aux *névronuses* ou aux maladies des nerfs ; la 2.e aux *péritropénuses* ou aux maladies de cachexie (*a*) ; la 3.e aux *anapnoënuses* ou aux maladies de la respiration ; la 4.e aux *trophonuses* ou aux maladies de la nutrition ; la 5.e aux *eccrisionuses* ou aux maladies des excrétions ; la 6.e aux *génonuses* ou aux maladies du sexe ; la 7.e aux *alloéoses* ou aux maladies consistant dans un changement des qualités sensibles.

Herzig, dans son traité *De febribus in genere, Colon.* 1791, n'admet que deux classes de fièvres, les *vraies* et les *fausses* ; et subdivise nosologiquement les unes et les autres.

Goetz a donné une *Dissertatio medica de ophtalmiâ infantum recens natorum*, etc., *Jena*, 1791, divisée en deux sections, dont la première est purement nosologique.

Franck et Brendel se sont formés des

(*a*) Cachexie se prend ici dans le sens nosologique et non dans le sens pathologique. Ici il exprime une maladie, et là, un ensemble de maladies caractérisées par un changement de forme ; etc.

points de vue analogues. Le premier, dans son traité *De curandis hominum morbis*, *Manhemii* 1792, prend pour base de ses classes, les *fièvres*, les *inflammations*, les *exanthèmes*, les *impétiginés* ou affections cachectiques et autres non fébriles de la peau, les *flux*, etc. Nous avons du second, par les soins de LINDEMAN, *Prælectionum academicarum de cognoscendis et curandis morbis*, *Leipsick* 1792, dans lesquelles les maladies sont de même soumises à des divisions nosologiques.

VEDEKIND, traitant *de morborum primarum viarum verâ notitiâ et curatione*, *Nuremb.* 1792, consacre une partie de son ouvrage aux différences essentielles et à la classification nosologique des maladies gastriques.

GRAMBERG, *de verâ notione et curâ morborum primarum viarum commentatio*, *Erlang.* 1793, s'est exercé sur la même matière.

WICHMAN, *Idées sur le diagnostic*, en allem. *Hanover* 1794, n'a pas eu pour but de donner un système entier de nosologie, mais de faciliter la distinction des maladies entre elles (*a*).

(*a*) *Voy.* biblioth. germ., tom. II, pag. 7.

VILLARS, médecin et professeur à Grenoble, a été plus loin dans son *Tableau nosologique servant d'introduction à la connoissance des maladies tant internes qu'externes, et à celle de leur traitement*, Grenoble, 24 pluviose an IV -- 1796. Toutes les maladies y sont comprises en six classes. La 1.re offre les *maladies inflammatoires*; la 2.e les *maladies bilieuses ou gastriques*; la 3.e les *maladies nerveuses*; la 4.e les *maladies périodiques*; la 5.e les *maladies virulentes ou héréditaires*; la 6.e les *maladies locales ou chirurgicales*.

LAFON, médecin de Bordeaux, a de même esquissé, dans sa *philosophie médicale*, Paris, an V -- 1796, un plan de nosologie complet en quatre classes. La 1.re comprend les *lésions du système nerveux, manifestées par les seules qualités physiques*; la 2.e les *lésions du système nerveux manifestées par les seules fonctions mentales*; la 3.e les *lésions du système nerveux, manifestées par les seules fonctions vitales*; la 4.e, enfin, les *lésions du système nerveux, manifestées par plusieurs qualités et fonctions physiques, mentales et vitales, simultanées ou combinées ensemble.*

M. CAILLEAU, médecin de Bordeaux, a

présenté, en 1793, les premières lignes d'une *Nosologie infantile*, ou *essai sur la distribution des maladies des enfans, en classes, en genres et en espèces.*

M. FLAMMANT, professeur à l'école de Strasbourg, a donné un *Tableau synoptique des accouchemens, d'après une nouvelle méthode nosologique*, Strasb. 1798; dans lequel le caractère des ordres se tire de la nature des forces qui terminent l'accouchement; le caractère des genres, des parties qui se présentent au-dessus du détroit abdominal ou supérieur pour les deux premiers ordres et de l'individu sur lequel il faudra opérer pour le troisième; le caractère des espèces, de la direction dans laquelle se présentent les parties constituant les genres pour les deux premiers ordres, et de l'espèce d'opération pour le troisième. Ainsi ce plan établit trois ordres divisés en plusieurs genres.

M. CHRICHTON a terminé son ouvrage (*An inquiry in to the nature an origin of mental derangement*, etc. *Lond.* 1798.) par un tableau nosologique des maladies mentales.

Nous devons pareillement à GILBERT un plan

d'un *cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre*, Paris, an VI - 1798. Dans ce plan, les maladies sont partagées en deux classes, les *aiguës* et les *chroniques*; chacune d'elles est sous-divisée en familles. La 1.re donne les *maladies aiguës catarrales*; la 2.e les *maladies aiguës inflammatoires*; la 3.e les *maladies aiguës bilieuses*; la 4.e les *maladies aiguës sanguines*; la 5.e les *maladies aiguës saburrales*; la 6.e les *maladies aiguës nerveuses*; la 7.e, les *maladies aiguës vénéneuses*; la 8.e, donnant la transition naturelle des maladies aiguës aux maladies chroniques, fournit les *maladies périodiques*; la 9.e les *maladies chroniques gastriques*; la 10.e les *maladies chroniques emphractiques ou obstructions*; la 11.e les *maladies chroniques séreuses*; la 12.e les *maladies chroniques purulentes*; la 13.e les *maladies chroniques virulentes*; la 14.e les *maladies chroniques cutanées*; la 15.e, enfin, les *maladies chroniques nerveuses*.

Pinel, professeur à l'école de Paris, a écrit, d'après d'autres vues, sa *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris, an VI -- 1798.

Cet ouvrage ne présente que six classes. La 1.re est destinée aux *fièvres* ; la 2.e aux *phlegmasies* ; la 3.e aux *hémorragies actives* ; la 4.e aux *névroses* ; la 5.e aux *maladies dont le siége est dans les vaisseaux lymphatiques* ; la 6.e porte le titre de *classe non déterminée*.

On ne peut rappeler le travail nosographique de Pinel, sans faire mention de l'*analyse critique et impartiale* de sa *Nosographie philosophique* par Castel, Paris, vendémiaire an VII -- 1798.

L'ouvrage nosologique qui va terminer cette longue nomenclature, est celui d'Étienne Tourtelle, professeur à l'école de Strasbourg, imprimé sous le titre d'*Élémens de médecine théorique et pratique*, Strasbourg, an VII -- 1799. Tout ce qui concerne la pathologie spéciale ou nosologie, est réduit à cinq classes : les *pyrexies*, les *flux*, les *suppressions*, les *névroses*, les *cachexies*.

M. Chavassieu d'Audebert, médecin, s'est occupé d'un exposé méthodique des maladies des animaux, sous le titre de *Nosologie comparée*.

Je n'ai point parlé des tables nosologiques,

quoique formant un travail estimable, telles que celles de RAZOUX, médecin de Nismes, dressées sur la nomenclature de SAUVAGES, mais modifiées ou rectifiées en différentes circonstances; celles de l'hospice Saint-Sulpice de Paris, augmentées et mieux rédigées (*a*); le tableau des maladies en deux feuilles par PINEL, etc.; n'ayant besoin que de citer ce genre d'ouvrage pour rendre plus complet celui que je viens de donner sur l'histoire nosologique.

§. II.

Quelque marche que l'on ait cru devoir prendre pour tracer l'histoire des maladies; on a toujours senti qu'il nous falloit soit des méthodes, soit des systèmes, en un mot des divisions générales pour venir au secours de l'imagination et de la mémoire. La méthode est, en effet, le *fil d'Ariane*, à l'aide duquel on pénètre dans le sanctuaire des sciences; et l'on est toujours d'autant plus clair qu'on est plus méthodique.

(*a*) *Voyez* journ. de médec., tom. LXXXII, pag. 312.

Dans la considération des objets de la nature nous n'avons que des individus qui peuvent varier entre eux par des nuances plus ou moins légères. Ces individus sont représentés par les *espèces* ; et les nuances accidentelles qui les distinguent sont représentées par les *variétés*.

Les *espèces* et les *variétés* sont donc ce qui mérite le plus d'attention de la part de celui qui s'occupe de la classification des maladies. Néanmoins ces maladies sont si nombreuses ; leurs nuances plus ou moins tranchantes, plus ou moins imperceptibles multiplient tellement les affections morbifiques, qu'il semble que la méthode nosologique ne peut point être perfectionnée, si on n'établit une différence entre ce qui n'est, en quelque manière, ni *espèce*, ni *variété*. Ainsi la nécessité d'admettre des *sous-espèces* paroît prouvée par celle où l'on se trouve de multiplier les sous-divisions dans un rapport direct avec leur utilité.

Mais il est une autre considération non moins remarquable, dont aucun auteur n'a reconnu l'importance, et qui seule assure les progrès de la nosologie. Une *espèce* de ma-

ladie, indépendamment de l'affection principale, doit embrasser toutes les maladies qui, quelles que soient leurs dénominations, se rapportent à cette *espèce* sous l'aspect de leur nature propre et du traitement qui leur convient. Ces maladies, différant par des noms particuliers, mais désignées par une épithète commune, n'appartiennent point aux *genres* auxquels les ont rapporté les nosologistes vulgaires; mais bien à l'*espèce* dont ils ne différent que de nom. Ainsi ces maladies, dans une bonne nosologie, doivent être réunies à l'*espèce* à laquelle elles appartiennent sous la désignation expressive de *formes*; parce que, en effet, la maladie, quoique identique, se présente aux yeux sous une forme nouvelle. Mais puisque la nature du mal est la même, le traitement ne peut pas différer. Aussi est-ce un très-grand avantage pour les jeunes médecins que l'on traite, après une *espèce*, de toutes les *formes* qui peuvent s'y rapporter. On ne sauroit trop simplifier la méthode nosologique; et l'on sait que la meilleure classification est celle qui, saisissant les caractères propres à rassembler le plus grand nombre de maladies sous les mêmes chefs, en simplifie davantage l'étude.

La *forme* est donc une section naturelle de l'*espèce*; et elle embrasse les diverses sous-divisions qui lui appartiennent.

Ces sous-divisions doivent être distinguées par la dénomination de *sortes*; de manière que la *forme* devenant un nom collectif, doit être considérée comme la collection des *sortes*.

Tels sont les divers points de vue sous lesquels doivent être considérées les *espèces* de maladies.

Le *genre* n'est que la collection des *espèces*; et celles-ci ne font que présenter les cas divers auxquels s'appliquent les règles générales de la thérapeutique.

L'*ordre* n'est strictement que la collection des *genres*; comme la *classe* n'est, à la rigueur, que la collection des *ordres*. Les *classes* et les *ordres* n'offrent, en effet, que des maladies liées entre elles par un caractère commun, par des indications générales et par un traitement qui n'a besoin que de quelques modifications.

Mais d'après quelles bases doit-on former

les *classes*, les *ordres*, les *genres*, les *espèces* ?

Est ce d'après le siége de la maladie, d'après les symptômes qu'elle présente, d'après sa nature ou ses causes ?

La considération du siége d'une maladie est très-importante. C'est à elle que nous devons le *Sepulchretum* de BONNET, l'ouvrage si connu de MORGAGNI : *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*; celui de LIEUTAUD : *Histor. anatomic. medic.*, etc. Mais ce siége est souvent indéterminé ; et lorsqu'il paroît connu, l'erreur peut venir d'une maladie sympathique qui, comme on le sait, n'a lieu que lorsqu'une partie du corps présente des symptômes de lésion ou de souffrance seulement par le rapport qui existe ou que l'on croit exister entre elle et la partie sur laquelle agit véritablement la cause de la maladie.

D'ailleurs quelles lumières réelles peut donner, pour le traitement, la connoissance du siége de la maladie ? On sait que le poumon est affecté ; mais est-ce par inflammation, par spasme ? ses fonctions sont-elles lésées par

une humeur âcre et séreuse, par une humeur insipide et visqueuse ?

Cette connoissance du siége de la maladie suppose la méthode anatomique, rejetée par les bons nosologistes; parce qu'elle est confuse, incertaine, et sur-tout parce que, à l'instar de la méthode alphabétique, encore plus défectueuse, elle isole des maladies, dont la nature est la même. Par exemple, en divisant le corps humain en systèmes organiques, comme on a voulu le faire de nos jours, et en classant les maladies d'après une pareille division, on place nécessairement les maladies inflammatoires générales parmi les affections fortes ou sthéniques du système vasculaire sanguin; tandis que les phlegmasies des viscères, qui consistent dans une fièvre inflammatoire générale, unie à l'affection phlegmoneuse d'une partie interne, sont rangées dans la classe du système viscéral. Et le système lymphatique n'a-t-il pas aussi son appareil inflammatoire d'où dépendent les fièvres hectiques primitives ou essentielles, les inflammations chroniques lentes ou crues des modernes? De sorte que, pour étudier des maladies qui, étant de la même nature, offrent les

mêmes indications et exigent la même méthode curative, et qui, par cela même, demandent à être réunies, il faut les chercher dans trois classes différentes. N'est-ce point là une preuve que tout système descriptif des maladies, fondé seulement sur leur siége, sera toujours fautif et sujet pour le moins aux tatonnemens et à l'incertitude? Aussi, a dit très-énergiquement M. Maurice (a), la considération des organes en nosologie n'est bonne que pour l'empirisme ; mais le vrai médecin s'arrête à la considération des causes.

Le symptôme est un accident produit par une maladie ; et dont on tire quelque présage, quelque conséquence. Formant un phénomène sensible ou qui frappe les sens ; il est très-propre, sur-tout lorsqu'il est constant, à faire connoître le vrai caractère des maladies et à les faire distinguer. Et lorsque la qualité du symptôme peut avoir quelque chose de trompeur, on trouve un signe plus essentiel dans l'ensemble des symptômes et dans l'ordre de leur succession. Aussi les plus célèbres nosologistes ont-ils adopté, dans leurs

(a) Réfutation de la doctrine des solidistes, p. 68.

On

écrits, la méthode symptômatique. PLATER en avoit donné l'exemple ; SAUVAGES, CULLEN et ceux qui les ont pris pour modèle, ont pensé que c'est dans les symptômes que se trouvent les caractères les plus surs et les plus évidens ; que c'est avec les symptômes qu'on peut définir et décrire les maladies ; que c'est enfin à la faveur des symptômes qu'on parvient à la connoissance de leurs causes, de leurs siéges, de leurs traitemens.

Cependant il paroît que la considération des symptômes n'est pas aussi importante qu'on pourroit d'abord le croire ; TISSOT en a fait la remarque, à l'égard des fièvres, en se plaignant qu'ont ait tiré leur nomenclature des symptômes, sans examiner la cause qui les produit. VAN-DEN BOSCH veut qu'on ne puisse se faire une idée juste de la maladie qu'en raisonnant de l'ensemble des phénomènes à la cause, et sur-tout en ne s'arrêtant pas seulement à chercher le nom de la maladie, mais bien ce qui peut en faire connoître le principe (*a*) ; et M. VACHIER a prouvé ces vérités par un raisonnement inverse assez concluant.

(*a*) *Histor. constitut. epidem. verminos.* p. 7.

On observe, dit cet auteur (*a*), le même degré de toux, d'oppression, et la même qualité d'expectoration dans plusieurs malades; et cette similitude de symptômes annonce au premier coup-d'œil la même maladie. Cependant, en l'un des malades, ces symptômes sont causés par la diminution de la transpiration insensible; dans le second, ils dépendent de mauvaises digestions qui ont produit des sucs âcres : comme sont les digestions de ceux qui se livrent à des excès d'alimens très-assaisonnés et des liqueurs spiritueuses; dans le troisième malade, ces symptômes sont l'effet des digestions autrement viciées, telles que celles qui produisent un chyle trop grossier, trop visqueux, résultant d'une trop grande quantité d'alimens grossiers et difficiles à digérer; dans le quatrième malade, ces accidens sont déterminés par un flux hémorroïdal supprimé, ou par des règles supprimées; dans le cinquième, ils proviennent d'une métastase d'humeurs de goutte, de rhumatisme, de dartre ou de lait qui se sont portées sur le poumon. Dans ces cinq malades, les symptô-

(*a*) Méthode pour traiter toutes les maladies, tom. 1, pag. 3.

mes sont semblables ; cependant les causes étant différentes, ils doivent être traités et guéris par des moyens différens.

D'un autre côté, il y a beaucoup de maladies qui paroissent fort différentes et qui, étant produites par des causes de la même espèce, exigent un traitement semblable. C'est ce dont on peut s'assurer en observant six malades. Le premier se plaint de défaut d'appetit ; le second, d'un mal de tête ; le troisième, d'un catarre avec toux fréquente et expectoration abondante ; le quatrième, d'une grande diarrhée ; le cinquième, de nausées et de vomissement ; le sixième, d'une fièvre continue. Dans ces six malades on trouve des symptômes différens, quoiqu'ils puissent être déterminés par la même espèce de cause, telle qu'un vice de digestions, d'où résultent de mauvais sucs qui, passant des premières voies dans le sang, se déposent sur divers organes, aptes par leur foiblesse ou toute autre disposition particulières, à les recevoir ou à en éprouver de mauvaises impressions. Ces sucs, quoique de la même nature, produisent des effets différens, parce que les divers organes qu'ils affectent dans ces divers individus ont

des usages et des fonctions d'une nature différente.

Ainsi l'étude des symptômes aboutit à des connoissances bien moins précises que celle des causes des maladies. A la vérité ces causes sont souvent ce qu'il y a de plus difficile à apprécier. Mais la médecine doit-elle donc être une science consacrée à la paresse et à l'ignorance ? Parce que les principes de nos maux ne sont pas toujours aisés à découvrir ; en abandonnera-t-on la recherche ; et s'en tiendra-t-on empyriquement à leur effet, à leurs phénomènes sensibles, qui ne donnent si souvent aucune idée de la nature du mal. Si cela étoit ainsi ; faudroit-il s'étonner que tant de maladies fussent incurables ? Suivons, dans leur pratique, ces médecins habiles, accoutumés à des succès qui décèlent la supériorité du talent ; nous verrons que ce sont ceux qui démêlent le plus adroitement les principes des maux qu'ils ont à traiter. Aussi, suivant un auteur estimable (*a*), les secrets en médecine ne consistent que dans cette fi-

(*a*) MAURICE, réfutation de la doctrine des solid. pag. 23.

nesse du tact ou du discernement qui fait reconnoître les causes des maladies, et appliquer à chacune les remèdes qui lui conviennent. N'est-ce pas ce qui a fait avancer par SELLE (a), qui a si bien connu la préférence qu'exige une méthode naturelle sur l'artificielle; que ce grand nombre de genres de maladies qui est disposé par la ressemblance des symptômes, sans égard pour la cause ou pour la nature de la maladie, ne sert pas au progrès de l'art. SELLE a dit encore que toutes les divisions fondées sur les phénomènes externes, sans considérer la nature de l'affection morbifique, ne sont d'aucune utilité (b).

En adoptant de semblables idées, j'ai dû fonder mon travail nosologique sur l'état général de l'économie animale, lésée dans ses facultés ou dans ses fonctions; et j'ai été conduit, en appréciant cet état d'après des phénomènes sensibles ou des symptômes constans considérés collectivement, à une méthode de classification qui simplifie considérablement

(a) *Rudim. pyretolog. method. introduct. edit.* 3, §. 27, pag. 54.
(b) *Ibid.* pag. 55.

l'étude de la nosologie, en ce que sur-tout la similitude du traitement vient éclairer la nature des maladies et réciproquement. Cette méthode est sans doute la meilleure ; si les avantages d'une bonne méthode consistent à réunir, sous de mêmes chefs, des maladies dont le traitement ne demande que des modifications, parce que leurs indications fondamentales sont, à très-peu de chose près, les mêmes ; si, comme l'a dit GAUBIUS (*a*), la méthode de classer les maladies doit être telle que son utilité ne se borne pas à donner des noms aux maladies, mais principalement à fournir un moyen de déterminer plus facilement les traitemens ; enfin, si, d'après les vues d'HÉBENSTREIT (*b*), le but d'une bonne méthode soit de trouver une indication commune à plusieurs maladies classées sous un titre différent. Alors les systèmes, considérés comme expositions méthodiques, ont une utilité réelle. Ils ne se bornent pas seulement à nous diriger dans nos études, à nous faciliter l'arrangement descriptif de nos connoissances ;

(*a*) *Patholog.* §. 840.

(*b*) *Progr. de methodo morbos ordinante spec. prim.*, pag. 14.

mais ils influent véritablement sur les notions qu'on doit avoir des maladies, sur leur essence, et conséquemment sur la seule bonne manière de les considérer et de les combattre.

Cinq classes m'ont suffi pour classer méthodiquement toutes les maladies.

Dans la première, j'ai considéré l'action générale et prédominante du principe de la chaleur animale. Je l'ai vu en excès ou en défaut. J'ai remarqué son action sur le sang, sur les solides et sur les différentes humeurs ou matières animales. Et comme les chimistes modernes connoissent le principe de la chaleur animale sous le nom expressif de calorique, j'ai appliqué la dénomination de *calorinèses* à cette classe; celle de *surcalorinèses* à la 1.re sous-classe, et celle de *descalorinèses* à la 2.e sous-classe qui la divisent. Si ces dénominations paroissent absurdes ou mauvaises, il résultera toujours un avantage marqué de la division de cette première classe, puisqu'elle offre d'abord les maladies dans lesquelles les phénomènes dominans paroissent consister dans un vice remarquable dans la quantité du principe de la chaleur propre au corps des animaux; et, dans

ses sous-divisions générales, les maladies dans lesquelles les désordres des corps vivans sont imputables à une augmentation de quantité, ou à une diminution de quantité de ce principe qui produit la chaleur animale.

Pour établir la seconde classe, j'ai eu égard à l'état d'excitement ou de foiblesse générale du système; et comme, d'après les notions les plus saines, j'ai pu voir dans l'oxigène le principe stimulant, la cause non équivoque de l'activité des fonctions des corps vivans; il m'a été permis de désigner cette classe, d'après mon plan de nomenclature, par le nom d'*oxigénèses*, en la sous-divisant en deux sous-classes, les *suroxigénèses* et les *désoxigénèses*, suivant que j'ai pu attribuer plus généralement les maladies à une diminution notable ou à un excès de quantité d'oxigène.

Ici, comme dans la première classe; quand le principe seroit faux, la classification n'en seroit pas moins exacte: puisque, d'une part, on voit des maladies marquées par une prédominance de ton ou de sthénie, par ce que les anciens méthodistes connoissoient sous la dénomination de *strictum*; et que, d'autre

part, on trouve les maladies caractérisées par l'état contraire de diminution de ton, d'asthénie et de *laxum*, suivant l'expression des méthodistes.

Pour caractériser la troisième classe, je n'ai eu en vue que la production morbifique des matières biliforme, de la substance graisseuse, de la bile et des maladies vireuses qui passent pour avoir un rapport avec ces diverses humeurs. Or, j'ai pu lui donner la dénomination d'*hidrogénèses*, puisqu'il est constant que l'hidrogène et le carbone, ordinairement combinés ensemble dans l'économie des animaux, sont les principes constituans principaux de la graisse et de la bile.

Cette classe ne renferme que des maladies en excès ou par dégénération ; les maladies inflammatoires des surfaces et des membranes séreuses, confondues avec les inflammations phlegmoneuses dont elles diffèrent par tant de phénomènes réels, lui appartiennent.

La quatrième classe a eu seulement pour objet la réunion de toutes les maladies qui portent un caractère frappant de septicité ou de dégénération putride. Cet état de l'économie

des corps vivans ne peut exister sans le concours des substances ou matières dont se forment les produits immédiats de la putréfaction; je veux dire l'ammoniaque et les gaz composés qui en proviennent. J'ai donc pu donner à cette quatrième classe la dénomination d'*azoténèses*, et n'y reconnoître, comme dans la classe précédente, que des maladies en excès. La raison de cela s'offre d'elle-même à l'esprit.

Enfin, pour former la cinquième et dernière classe, j'ai considéré les diverses affections morbifiques, dans lesquelles la formation des ulcères croûteux et autres maladies qui attaquent les os et les matières cornéiformes, permettent de penser que les substances qui contribuent à la formation des os et aux parties les plus solides du corps surabondent et déterminent des lésions relatives à leur prédominance et à leur action. Les expériences exactes des chimistes modernes nous ont appris quel est le rôle que jouent, sous ce point de vue, l'acide phosphorique, la chaux, même le phosphore; aussi j'ai pu fixer à cette classe le nom de *phosphorenèses*.

Mais pour compléter la classification des maladies, il étoit nécessaire de réunir, dans

un *appendix*, les diverses affections qui résultent de quelques accidens plus ou moins graves, ou de quelques erreurs de la nature. Les *genres*, en très-petit nombre, qui constituent cet appendix, ne pouvoient faire partie d'un ordre naturel; mais je n'ai pas cru pouvoir les oublier, voulant traiter à fond de la nosologie.

Ces nouveaux élémens de la science méthodique des maladies renferment ainsi toutes les affections morbifiques connues, en cinq *classes* et un *appendix*. J'en ai fait la remarque; retranchez les noms des *classes* tirés des principes généraux des lésions du système; écartez la théorie fondée sur les explications prudentes de la chimie animale, et il restera un corps de doctrine nosologique applicable aux diverses manières de considérer et d'étudier les maladies; et immuable, comme les faits qui lui servent de base.

Si le système chimique, introduit dans l'étude des maladies et dans leur classification, doit néanmoins trouver grâces auprès des esprits exacts; c'est parce qu'il nous ramène, moins à l'observation expérimentale des faits, qu'à la manière d'en tirer des résultats propres

au perfectionnement de l'art de guérir. Je sais que beaucoup de médecins fort instruits ne demandent que les faits, et on ne cesse de répéter, souvent très-machinalement, que les faits sont les fondemens de la médecine. Mais qu'on y prenne garde ; les bases ne forment pas l'édifice. Aussi, pour tout homme raisonnable, la médecine n'est-elle encore pour nous qu'une science purement empyrique, une science de faits qu'on peut entasser à l'infini, mais dont il faudroit connoître le principe avant d'être en état de l'asseoir sur des bases certaines, et de donner à l'art de guérir une marche assurée (*a*).

Une méthode nosologique, fondée sur l'essence ou sur la nature des maladies, ne sauroit admettre des *classes* de fièvres, de flux, même d'inflammation, etc. La fièvre est-elle jamais plus qu'un accident ? Cette question sera facilement resoute, si l'on fait attention que la même cause matérielle, même dans un très-grand degré de développement, existe également avec fièvre comme sans fièvre ; ce qui

---

(*a*) Les rédacteurs de la biblioth. germaniq., tom. VI, pag. 58.

prouve que celle-ci n'est pas essentiellement attachée à tel état vicié de l'économie vivante ; et que la fièvre ne jouant le rôle que de cause formelle, pour parler le langage de SELLE, n'est véritablement qu'un accident.

Les flux, les inflammations, etc. sont d'une nature trop diverse, pour qu'une méthode de classification qui constitue de pareilles *classes*, ne soit fautive et par cela même rejetable.

Dans les deux parties qui précèdent celle dans le détail de laquelle je vais entrer, il a été question 1.° de quelques idées fondamentales sur les principes que j'ai adoptés en médecine, 2.° des auteurs qui se sont exercés sur la nosologie générale ou particulière ; et des principales raisons qui m'ont fait adopter la classification dont je me suis servi pour rédiger cet ouvrage.

Ce n'est point un travail léger que celui qui assigne un rang naturel à chacune des nombreuses maladies qui assiègent l'homme. Pour en débrouiller le chaos, j'ai formé plusieurs divisions particulières, qui, répétées

pour toutes les affections morbifiques, donnent à cet ouvrage une marche, monotone à la vérité, mais extrêmement méthodique.

J'ai admis des *classes* qui donnent la division la plus générale.

Des *sous-classes* qui ne sont remarquables que par une certaine circonscription dans ce que la première division offre de trop général.

Je n'ai point établi d'*ordres*, parce que la nosologie chimique n'est point encore assez perfectionnée. Cependant dans les citations que je fais du travail des nosologistes, j'indique soigneusement, leurs *classes*, leurs *ordres*; ce que je fais en abrégé par les mots tronqués *Cl.*, *Ord.*; tout comme j'exprime les *genres* par la première syllabe de ce terme: *Gen.*

Le *genre* forme la démarcation la plus médiatement applicable à l'étude des maladies. La dénomination est le premier objet qu'il falloit considérer. A cet égard j'ai introduit un néologisme, dans le langage médical; je l'ai cependant fait avec sobriété; et quiconque sait réfléchir, sentira aisément que la nomen-

clature médicale ou dénomination des maladies, faute d'avoir été fixée au point où elle doit l'être (*a*), a besoin d'une révolution scientifique. Par exemple la matrice est le siége de plusieurs maladies, différentes entre elles. Nommons l'hémorragie de matrice, la douleur de matrice, l'inflammation de matrice, la lésion nerveuse de cet organe, son écoulement muqueux, etc. etc. Les nosologistes se sont servi de divers noms pour les désigner. J'ai cru que la matrice, étant toujours le siége du mal, devoit fournir la principale racine du mot créé pour en exprimer les différentes affections. Ainsi metrorrhagie, metralgie, metritis, metronevrie, metrorrhée, etc. doivent établir une uniformité d'une part, et une dissonnance de l'autre, propres à indiquer qu'il s'agit toujours du même siége, mais non de la même lésion morbifique. Cette explication doit me justifier d'avoir changé la dénomination de plusieurs *genres* de maladies.

Après la dénomination du mot générique, j'en donne l'éthymologie, qui le plus souvent

(*a*) *Voyez* journ. de médec., 1790, tom. LXXXII, pag. 212.

est grecque. Elle est énoncée par l'abbréviation *Eth.*

La synonimie vient ensuite; elle est ordinairement fournie par les nosologistes les plus connus, et je l'indique par la première syllabe du mot *Syn.*

J'ai long-temps balancé si je donnerois l'indication chronologique des auteurs qui ont écrit sur chaque genre de maladie; mais je me suis enfin déterminé à le faire, parce que mon ouvrage n'étant que le sommaire de la nosologie, devoit naturellement offrir, à ceux qui voudront le consulter, les meilleures ressources bibliographiques. Il falloit néanmoins se limiter sur cet objet; et j'ai eu l'attention de ne guère indiquer d'autres auteurs que ceux qui ont écrit depuis le commencement du 18.e siècle; encore cet indice est très-incomplet, et chacun sentira aisément pourquoi. L'article qui commence cet énoncé, porte le mot en abrégé : *Bibl.*

Le caractère du *genre*, annoncé par les lettres initiales du mot, *Car.*, vient après. Les nosologistes se sont occupés de l'exprimer par la phrase la plus concise qu'ils ont pu

trouver. Mais ce langage strictement aphoristique, n'est pas toujours d'une grande utilité, au moins pour ceux qui n'ont pas des connoissances assez approfondies pour éviter la confusion qui naît de la presque similitude des symptômes des *genres* comparés entre eux. Aussi, pour mieux faire connoître une maladie, je me suis souvent permis d'en donner une définition étendue; craignant quelquefois de laisser échapper des nuances qui, pour être légères, n'en sont pas moins, dans quelques cas, l'expression d'un symptôme caractéristique. Je ne dois pas oublier de faire observer que, dans quelques circonstances, j'ai négligé, en quelque sorte, le caractère du *genre* pour enrichir celui de l'espèce; et l'on en verra bientôt la raison.

En lisant la nosologie de SAUVAGES, on se convainc bientôt que cet illustre auteur a pris pour des *espèces* de maladies, des symptômes indifférens, et des phénomènes accidentels. Dans l'intention de remanier et de refondre le travail fastidieux de ce grand professeur; je ne devois souvent considérer ses *espèces* que comme des articles de rapport, tantôt aux *genres*, tantôt aux *espèces* que je circonscrivois.

Par exemple, le coloris vif et animé de la peau et sur-tout du visage, forme un attribut essentiel du caractère de la *polyœmie* (*Gen. I.*); devois-je, après cela, reconnoître le *phœnigme pléthorique* pour une *espèce* de maladie? n'étoit-il pas plus convenable de l'annexer au caractère du *genre*, en le présentant comme le phénomène le plus naturel de rapport. Cet article porte le titre abrégé de *Rap.* leur nombre est exprimé par des lettrines A, B, etc.

La division immédiate du *genre* est en *espèces*. On ne sauroit parcourir le travail nosologique de VOGEL sans voir que ce savant auteur a, à l'égard des *genres*, mérité le reproche qui a été fait à SAUVAGES relativement aux *espèces*. Les fautes de nos prédécesseurs doivent nous éclairer. Ainsi j'ai multiplié les *espèces* aux dépens des *genres*; et je l'ai fait, en apparence, avec connoissance de cause: je le prouverai par une réflexion. Toute hémorragie active, ou toute inflammation phlegmoneuse, sont au fond les mêmes maladies, quoique l'issue que se donne le sang, diffère; quoique le viscère enflammé ne soit pas le même. Les nosologistes, qui ont fait une *classe* des phlegmasies ou des inflammations, devoient

naturellement tomber dans ces créations insignifiantes de *genres* ; et l'on me permettra de faire remarquer, en passant, combien ma méthode nosologique l'emporte, à cet égard, sur leurs classifications arbitraires. L'inflammation du poumon, du foie, de la matrice, aux yeux du praticien qui n'est secondairement guidé que par le résultat des fonctions organiques, est une même maladie ; elle doit l'être de même aux yeux du nosologiste. Ainsi la *pneumonitis*, l'*hépatitis*, la *métritis*, etc. ne sont, dans mon ouvrage, que des *espèces* de *phlegmonitis* ; comme la *pneumorragie*, la *metrorrhagie*, etc. ne sont que des *espèces* d'*hemorragie*. On verra encore que la *pneumalgie*, l'*hépatalgie*, la *metralgie*, etc. ne peuvent qu'être des *espèces* du *genre* auquel elles appartiennent : la *névralgie*. L'abbréviation *Gen.* est consacrée aux articles qui concernent chaque *genre*.

Cette manière, si naturelle de considérer les maladies, auroit été embarrassante, si la création des *sous-espèces*, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, n'avoit permis d'identifier en quelque manière les maladies qu'il ne convenoit de prendre ni pour des *genres*, ni pour des

espèces. J'ose dire que cette adoption des *sous-espèces* n'influe pas le moins avantageusement sur le mérite de mon travail, en supposant qu'on lui en reconnoisse quelqu'un. Les articles destinés aux *espèces* sont marqués par la première syllabe du mot *Esp.*; comme ceux qui indiquent les *sous-espèces* le sont par la désignation de *S-esp.*

Les *espèces*, les *sous-espèces* ont, à l'instar des *genres*, des articles de *rapports*; elles ont aussi des *variétés* exprimées par l'abbréviation *Var.*, et distinguées par les lettrines A, B, etc. Les maladies sont tellement nuancées, qu'on s'exposera toujours à être confus, si l'on ne se détermine à graduer ses *sous-divisions*, de manière à se rendre maître des détails sans être minutieux.

Les *sous-espèces* et les *espèces* constituent les divisions du *genre*. Les *sortes* donnent celles des *formes*; autre innovation qui m'a paru enrichir véritablement la méthode nosologique. Les *sortes* se désignent par la première syllabe du mot *Sor.*, et leur nombre par les chiffres 1, 2, 3, etc.

Ainsi tout le monde connoîtra facilement la valeur des abbréviations

Cl. . . . . *Classes.*
S-cl. . . . . *Sous-classes.*
Ord. . . . . *Ordre.*
Gen. . . . . *Genre.*
Rap. . . . . *Rapport.*
Esp. . . . . *Espèce.*
S-esp. . . . . . *Sous-espèce.*
Var. . . . . *Variété.*
Sor. . . . . *Sorte.*

Il est un autre genre d'abbréviation que je ne dois pas passer sous silence, pour ceux qui voudront vérifier mes citations, ou puiser dans les sources que j'indique.

Depuis LINNÉ, quelques bons écrivains se sont faits un devoir de ramasser ces pièces fugitives, connues sous le nom de *thèses*, *dissertations* et *programmes*. Comme il auroit été trop long de rapporter chaque fois le titre de ces collections plus ou moins volumineuses, je me suis contenté, en indiquant le nom de l'éditeur, de désigner sa collection.

On se rappellera donc de la valeur des autres abréviations suivantes :

Coll. de LINNÉ....... *Amœnitates academicæ, seu dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ et auctæ; Holmiæ* et *Lipsiæ* 1749 à 1790, dix volumes in-8.°

Coll. de HALLER....... *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes; Lausannæ* 1756 à 1760, sept volumes in-4.°

Coll. de SANDIFORT....... *Thesaurus dissertationum, programmatum, aliorumque opusculorum selectissimorum*, etc.; *Roterodami* 1768 à 1778, trois volumes in-4.°

Coll. de KLINKOSCH....... *Dissertationes medicæ selectiores pragenses; Pragæ et Dresdæ* 1775, un volume in-4.°

Coll. de WASSERBERG........ *Fasciculus operum minorum medicorum et dissertationum; Vindobonæ* 1775 à 1776, quatre volumes in-8.°

Coll. de BALDINGER....... *Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico-pratici; Gotting.*, 1776 à 1782, six volumes in-8.°

Coll. de WITWER...... *Delectus dissertationum medicarum argentoratensium*; *Norimbergæ* 1777 à 1781, quatre volumes in-8.°

Coll. de REUSS....... *Dissertationes medicæ selectæ tubingenses*, etc.; *Tubingæ*, 1778 à 1785, trois volumes in-8.°

Coll. d'EDIMBOURG..... *Thesaurus medicus*, *sive disputationum in academiâ edinensi ad rem medicam pertinentium*, etc. 1778 à 1779; et *Thesaurus medicus Edinburgensis novus*, *sive*, etc.; *Edinburg.* 1785, quatre volumes in-8.°

Coll. de GRUNER....... *Delectus dissertationum medicarum jennensium*; *Altenburgi* 1779, un volume in-4.°; et *Heidelbergæ*, un volume in-4.°

Coll. de WEBSTER...... *Medicinæ praxeos systema ex academiæ Edinburgenæ disputationibus inauguralibus præcipue depromtum et secundum naturæ ordinem digestum*; *London* 1781, trois volumes in-8.°

Coll. de FRANCK...... *Delectus opusculorum medicorum ante hac in Germaniæ diversis academiis editorum*, etc.; *Ticini* 1785 à 1788, cinq volumes in-8.°

Coll. de EYEREL....... *Dissertationes medicæ in universitate vindobonensi habitæ, ad morbos chronicos pertinentes, ex max. stollii, etc. conscriptæ; Viennæ* 1788 à 1792, quatre volumes in-8.°

Coll. de SCHLEGEL...... *Thesaurus pathologico-therapeuticus exhibens scripta rariora et selectiora auctorum*, etc.; *Lipsiæ* 1789, in-8.°

Coll. de GOTTINGUE........ *Collectionum dissertationum medicorum in academiâ Gottingensi habitarum; Gotting.*, 1790 à 1792, deux volumes in 4.°

TROISIÈME PARTIE.

EXPOSÉ MÉTHODIQUE

Des classes, *des* genres, *des* espèces *et des* formes *des maladies.*

CLASSE PREMIÈRE.

ELLE est composée des maladies dans lesquelles les phénomènes dominans paroissent consister dans un vice remarquable dans la quantité du principe de la chaleur propre aux corps des animaux.

CALORINÈSES.

Eth. *de* calor, *mot latin qui veut dire* chaleur; *et de* nosos, *terme grec qui exprime* maladie.

La chaleur n'est qu'une sensation; celle-ci est l'effet d'une cause; la cause ou le principe de la chaleur a reçu le nom expressif de calorique.

Le principe de la chaleur est l'ame du monde. Les philosophes ont proclamé cette vérité. Les MAGES ont regardé le feu comme un emblême de la toute-puissance qui meut et féconde la nature. Le calorique étoit le principe de vie des anciens ; ils l'appeloient *ame*, qu'ils plaçoient dans le sang. C'étoit le langage de MOYSE. Nous tenons d'HIPPOCRATE, que la nature qui régit notre corps n'est autre chose que la chaleur naturelle (*a*) ; que tout ce qui est capable de force et d'accroissement dépend de la chaleur (*b*) ; que le sentiment de la volupté lui est subordonné (*c*) ; que le développement de l'homme est son ouvrage (*d*) ; et quelle n'étoit pas encore l'idée sublime que le médecin de Cos avoit de la chaleur, puisque, en s'élevant aux dernières conceptions sur cet objet, il avoit été jusqu'à regarder ce principal agent de toutes choses, comme l'instrument de la pensée, des sensa-

(*a*) *Voyez* BARTHEZ, nouv. élém. de la science de l'homme, pag. 8.

(*b*) *De natura hominis.* FŒSIUS, Sec. III, pag. 9, art. 40.

(*c*) *De genitura, passim.*

(*d*) *De natura pueri.*

tions et de l'intelligence ; comme la pensée, les sensations, l'intelligence elles-mêmes (*a*) ?

Et les modernes eux-mêmes n'ont-ils pas attentivement considéré l'action importante du calorique, en observant et en généralisant les effets du chaud et du froid, dans la production des maladies ? Combien n'ont pas cru, avec BOERRHAAVE, que le feu élémentaire devoit être regardé comme le dieu de l'univers ? En lui (le feu), dit encore HIPPOCRATE, est l'ame, l'intelligence, la prudence......... Il gouverne tout, par-tout et toujours, n'étant jamais en repos (*b*).

Depuis les expériences et les travaux d'ADAIR CRAWFORD (*c*), de LAVOISIER et autres illustres chimistes modernes, l'existence du calorique, et ses propriétés physiques et chimi-

(*a*) *De carnibus.* FŒS., sect. III, pag. 29, art. 30.

(*b*) Du régime, liv. I, trad. franç., tom. III, p. 46.

(*c*) *Experiments and observations on animal heat*, etc. *Lond.* 1779. *Voyez*, relativement à cet ouvrage, ELLIOT, *philosophical observations on the senses of vision, and hearing*, etc., *Lond.* 1779. MORGAN, *an examination of d.r* CRAWFORDS *theori of heat and combustion*, etc., *Lond.* 1780.

ques ont été suffisamment constatées pour ne plus donner matière au doute ou à de vaines objections. SOCQUET (*a*) et JOSSE (*b*) ont donné des traités particuliers sur le calorique, en considérant son action sous des points de vue différens.

Le calorique est un fluide particulier, très-difficilement coërcible, extrêmement répandu, qu'on peut regarder comme la plus divisée, la plus rare, la plus légère et la plus élastique des substances naturelles, et auquel on peut rapporter, comme à ces substances, les lois d'affinités, de pression, etc.

SCHÉELE et CHAPTAL ont démontré la nature matérielle du calorique. Le premier, par les phénomènes de ce qu'il a appelé *chaleur rayonnante*; lesquels ont lieu dans les cas où la force expansive du calorique l'emporte sur celle de l'affinité jointe aux autres causes : alors ce principe, reprenant son état élastique, s'échappe, est susceptible d'être réfléchi par un miroir concave, et de se combiner entièrement par un corps qui l'arrête.

(*a*) Essai sur le calorique, etc. Paris an IX-1801.

(*b*) De la chaleur animale, etc. Paris an IX-1801.

En preuve de cette même opinion, on n'a, comme l'a fort bien dit le professeur de Montpellier, qu'à observer attentivement un corps qui se refroidit, on verra un léger mouvement d'ondulation dans l'air qui l'entoure, et l'on peut comparer cet effet au phénomène que nous présente le mélange de deux liqueurs de densité et de pesanteur inégales. Il est difficile de concevoir ce phénomène, sans admettre un fluide particulier qui passe d'abord du corps qui chauffe à celui qui est chauffé, se combine avec le dernier, y produit les effets dont nous venons de parler, et s'échappe ensuite pour s'unir à d'autres corps selon ses affinités et la loi de l'équilibre vers lequel tendent tous les fluides (*a*).

Les effets les plus frappans du calorique sont de pénétrer les molécules de tous les corps, de les dilater, de les fondre, de les volatiliser. La raréfaction, la diminution de la pesanteur spécifique des corps, la diminution de la force d'aggrégation sont ainsi au nombre de ses résultats. On sait, en effet,

(*a*) Chaptal, élém. de chim., tom. 1, 3.e édit., pag. 57.

que les diverses substances qui composent cet univers sont soumises, d'un côté, à une loi générale qui cherche à les rapprocher; de l'autre, à un agent puissant qui tend à les éloigner l'un de l'autre; que c'est de l'énergie respective de ces deux forces que dépend la consistance de tous les corps; que, lorsque l'affinité physique prévaut, ils sont à l'état solide; qu'ils sont à l'état gazeux lorsque le calorique domine; et que l'état liquide paroît être le point d'équilibre entre ces deux puissances (*a*).

Le calorique est donc le grand moyen que la nature emploie pour balancer le pouvoir et l'effet ordinaire de l'attraction. Mais, susceptible de se dégager ou de se combiner, il est sous trois (*b*) états remarquables. Dans

(*a*) CHAPTAL, élémens de chimie, tom. 1, pag. 56, 3.e édit.

(*b*) Plusieurs physiciens n'admettent le calorique que sous deux états. Il mérite cependant d'être considéré sous trois; comme l'a très-bien avancé le judicieux auteur de la dissertation intitulée : *Considérations chimiques et physiques sur le calorique*, défendue en l'an VIII à l'école de médecine de Montpellier, par P. A. PECH.

l'un, faisant partie élémentaire des corps ; dans l'autre, n'étant que disseminé entre les molécules de ces corps ; dans le troisième, tendant sans cesse à les pénétrer, le calorique est évidemment doué de deux forces : l'attractive, par laquelle il se combine plus ou moins avec les molécules de la matière, et il perd plus ou moins de son élasticité ; l'expansive ; qui, à l'instar de la force élastique, dilate les corps, romp leur aggrégation et va jusqu'à volatiliser leurs molécules.

La force expansive du calorique appartient aux qualités physiques de cette substance, ainsi que les divers phénomènes qui en dérivent. Mais la force attractive de ce corps, soumis, dans sa répartition, à des degrés propres d'affinité, est véritablement chimique ; et c'est à celle-ci, qu'est due sa tendance à la combinaison et sa fixité.

Chaque manière d'être du calorique présente des phénomènes differens. Dans l'état de combinaison, ce corps ne produit point son effet majeur et immédiat : la chaleur ; mais il établit une disposition à éprouver cette sensation, lorsque sa cause matérielle viendra à se dégager. On a appelé, après BLACK, *chaleur*

latente, l'état du calorique combiné. Lorsque cette substance est interposée, elle est dans un état libre, et ses résultats ordinaires ont lieu dans une proportion relative à la force d'aggrégation des corps, et à l'intensité d'action de ceux qui contrebalancent naturellement la puissance du calorique : tels sont l'état des corps en contact, la pression atmosphérique, le degré de conductibilité des corps ambians, etc.

Ainsi le calorique combiné reste enchaîné dans les corps par la force d'attraction, et constitue une partie de leur substance, même de leur solidité ; tandis que le calorique interposé se trouve entre les molécules des corps, sans être engagé dans aucune combinaison.

Dès que le calorique se répartit dans tous les corps, d'après des lois d'affinité dont les unes sont connues ; il est constant que ces corps l'absorbent en plus ou en moins grande quantité. Cette inégalité de distribution donne lieu à ce qu'on appelle température, capacité et spécificité pour le calorique. Seguin a parfaitement reconnu, séparé et défini ces diverses circonstances.

La température d'un corps n'exprime autre chose, sinon le plus ou le moins de compression comparative de son calorique interposé. Ou, sous un autre aspect, cette température n'est, au fond, que la mesure des dilatations qu'éprouvent les fluides qu'on emploie à la construction des thermomètres, lorsqu'après avoir obéi aux attractions plus ou moins fortes qui le maîtrisent, le calorique s'est enfin mis en équilibre.

Par capacité des corps pour contenir le calorique, on entend la quantité de cette substance qu'un corps peut admettre plus qu'un autre égal en masse et en volume, lorsqu'on veut élever au même degré leur température respective. Il n'est question, sous ce rapport, que du calorique interposé; et si les idées de M. Socquet (*a*) sont exactes, la capacité des corps pour le calorique tombe encore plus sous les sens, en la représentant comme la propriété de retenir des couches de molécules de calorique, plus ou moins serrées, plus ou moins épaisses, adhérentes et comprimées sur la surface interne de leurs pores, et que le frottement

(*a*) Essai sur le calorique, pag. 12 et 132.

frottement peut enlever, comme il enleveroit des couches d'air, d'eau, etc. D'après cela, le calorique que les corps retiennent par capacité est précisément celui qui est retenu par la force d'affinité d'adhésion sur les surfaces des corps : adhésion qui augmente en raison du carré des distances. Ainsi l'explication du dégagement du calorique par frottement, est aussi sensible qu'ingénieuse.

L'indication de la quantité totale du calorique que contient un corps, dont la température est déterminée comparativement à celle que contient un autre corps, égal soit en masse, soit en volume et réduit à la même température; constitue ce qu'on entend par calorique spécifique.

Ainsi la température, la capacité, le calorique spécifique : dénominations particulières affectées à des nombres abstraits qui peuvent servir à établir des rapports et conséquemment à fixer des mesures comparatives; s'estiment par l'état et les proportions relatives du calorique.

Combiné, il n'influe pas dans les distributions de chaleur qui ont lieu aux divers changemens

de température ; mais il y a une production plus ou moins grande de chaleur, dès que les combinaisons existantes sont rompues, qu'il s'en forme de nouvelles ; et le dégagement du calorique est relatif aux proportions dans lesquelles il entre dans ces nouvelles combinaisons.

Les phénomènes de la chaleur sont donc subordonnés à la fixation ou au dégagement du calorique. Ainsi quand un corps passe de l'état de gaz à l'état fluide, et de l'état fluide à celui de solide, il y a production de chaleur dans tous les cas où il n'y a pas compression, combinaison ou état chimique du calorique ; comme la chaleur diminue quand son principe se combine. Il est suffisamment connu que tout corps qui passe de l'état solide à celui de liquide absorbe une portion de calorique ; que le même phénomène arrive dans tous les cas où un corps passe de l'état solide ou liquide à l'état aériforme ; enfin que tout état gazeux dépend d'une combinaison de calorique, quelle que soit la base du gaz. Dans ces cas divers de fixation ou de combinaison plus ou moins intime du calorique, il y a toujours diminution de chaleur. Ainsi

l'évaporation des liqueurs, la formation de la sueur sont suivies de refroidissement; et l'existence du frigorique (*a*) est au moins un problême.

Et c'est dans le sens qui vient d'être présenté qu'il faut entendre ce qu'a dit Hecker (*b*); que l'affinité du sang et des autres parties du corps humain avec le calorique augmente à mesure que la densité et la cohésion interne des parties diminue; et que l'affinité de notre corps avec le calorique diminue à mesure que la densité et la cohésion des parties augmentent. On voit ici les effets de la force d'affinité d'adhésion, laquelle est dans une proportion qui s'augmente avec l'étendue des surfaces.

Tous les corps ont une portion fixe et une portion variable de calorique. Celle-ci est toujours prête à se communiquer aux corps ambians, à passer facilement dans les autres

(*a*) Recherch. sur l'exist. du frigorique, par J. P. Bres, Paris, an VIII.

(*b*) *Dissertat. inaug. med. de constitutione epidemicâ ex humano corporis humani calore, tam specifico quam sensibili*, etc. *Erford.* 1791.

combinaisons ; et, constituant ce que l'on connoît par calorique interposé, il donne la quantité comparative de chaleur qu'un corps peut donner aux autres corps, ou en recevoir en passant d'une température déterminée à une autre ; c'est-à-dire, la chaleur spécifique que LAVOISIER et LAPLACE ont appris à rendre sensible par le calorimètre ou l'appareil à la glace.

La portion fixe du calorique ne peut être que très-difficilement cédée ; elle ne sort même des corps que par de nouvelles combinaisons chimiques ; c'est là le calorique combiné que rien ne peut rendre sensible, puisqu'il adhère aux molécules premières des corps composés ; et que ces molécules ne peuvent le perdre que lorsque le composé subit une décomposition intime.

Moins les corps contiennent de calorique, et moins ils sont disposés à le céder ; car les dernières molécules des corps, selon les expressions très-justes de BERTHOLET, sont toujours celles qui sont le plus difficilement séparées des corps auxquels elles adhèrent.

Ainsi l'excès de saturation du calorique est

la condition la plus propice pour la facilité de sa transmission. La circonstance contraire donne une conséquence opposée.

Quelque transmissible que soit le calorique, ses émissions d'un corps sont proportionnées à la conductibilité des corps ambians. On appelle propriété conductrice ou conductibilité, la propriété qu'ont les corps de recevoir plus ou moins rapidement la chaleur, et de céder plus ou moins facilement celle que les corps voisins tendent à leur enlever; ou plus clairement, cette propriété qu'ont certains corps d'offrir au calorique un passage libre. Ainsi, la quantité de calorique contenue dans tous les corps, non-seulement n'est pas la même par rapport à la diversité des affinités réciproques du calorique et des corps qu'il pénètre; mais encore tous les corps ne sont pas également conducteurs du calorique. On sait, par exemple, que la graisse (*a*), que les cheveux (*b*), que le carbone (*c*) et gé-

(*a*) *Voyez* FOURCROY, syst. des conn. chimiq., tom. IX, pag. 195.

(*b*) *Voyez* LANOIX, mém. de la société médic. d'émulat., tom. I, pag. 10.

(*c*) *Voyez* FOURCROY, syst. des connois. chim., tom. I, pag. 178.

néralement les fluides sont les substances les moins propres à le transmettre ; tandis qu'on a observé, sans en connoître la cause, que, en général, les corps les plus colorés en sont les meilleurs conducteurs. RUMFORD (*a*) et SOCQUET (*b*) se sont principalement exercés à nous donner quelques éclaircissemens sur cette matière.

De cette conductibilité ou inconductibilité des corps ambians, relativement au calorique, il résulte un milieu qui isole ou qui évapore fortement cette substance ; et la chaleur doit en augmenter ou diminuer dans une proportion rigoureuse. Aussi SOCQUET s'est ingénieusement servi de cet aperçu pour expliquer chimiquement les résultats des observations de

(*a*) Ébauche d'une table sur la propriété conductrice de la chaleur de plusieurs substances, *journ. de phys.*, tom. XLIII, p. 304. — Essai sur la propagation de la chaleur dans les fluides, *biblioth. britan. sc. et arts*, tom. V, pag. 93 ; et *journ. de phys.*, tom. XLVII, pag. 228 et 253.

(*b*) Mémoire sur la faculté que les liquides ont de conduire le calorique, *jour. de physic.*, tom. XLIX, pag. 441. Essai sur le calorique, Paris an IX - 1801. Troisième essai, pag. 154.

Fordyce, faites dans des fours à chaux à de très-hautes températures, à 240 degrés du thermomètre centigrade ; desquelles on a faussement conclu un pouvoir destructeur du calorique du corps humain. Cet auteur a très-bien vu que, dans de tels milieux excessivement chauds, au moyen d'une transpiration abondante (*a*), le corps est bientôt nécessairement environné d'une atmosphère peu conductrice du calorique, et que cette atmosphère vaporeuse empêche le calorique de la température ambiante d'arriver aussi abondamment jusqu'à la peau : outre l'absorption du calorique devenu insensible par sa combinaison avec les molécules de la perspiration. Ainsi

---

(*a*) Adair Crawford n'a point admis cette cause dans son mémoire sur la faculté frigorifique des animaux (*Philosophical transactions of the royal society of London*, vol. LXXI, pag. 479, art. XXXI.). Il l'a au contraire rejetée ; fondant son explication sur la diminution de l'attraction pour la chaleur quand le phlogistique est diminué, à la faveur de la transpiration et de la respiration. Mais l'opinion du célèbre Crawford a dû nécessairement être modifiée par les découvertes ultérieures de la chimie ; et par les connoissances acquises sur la propriété conductrice des corps à l'égard du calorique.

l'inconvénient des températures très-chaudes est toujours considérablement affoibli avec deux conditions : la première, de fournir assez de liquide pour former une atmosphère inconductrice vaporeuse ; la seconde, que le milieu chaud, dans lequel on se trouve, ne soit pas déjà complétement saturé de vapeurs, car alors le liquide ne se vaporise plus, et plus alors d'absorption de calorique, plus de formation d'atmosphère inconductrice (*a*).

Le calorique, en s'absorbant, se fixant et se combinant ; ou en se dégageant, s'isolant et se volatilisant, est la cause immédiate de la chaleur de son augmentation ou de sa diminution ; ou, en d'autres termes, de la production du chaud et du froid. La chaleur animale en dépend véritablement, et la théorie de cette belle fonction des corps vivans qui paroissent, d'après leurs besoins, créer ou anéantir la chaleur, lui est entièrement subordonnée.

Les animaux à sang chaud, tels que les mammaires parmi lesquels l'homme se trouve

(*a*) Journ. de phys. cité, pag. 451. Essai sur le caloriq., pag. 175.

placé, ont un sang dont la chaleur surpasse la température de l'atmosphère. Mais tout concourt à élever en eux cette chaleur à ce haut degré qui leur est propre : décomposition du gaz oxigène dans l'acte soutenu de la respiration et dans les opérations vivifiantes de la circulation et de la digestion; fixation de l'oxigène dans les humeurs animales, et solidification relative; transformation continuelle, au moyen du procédé circulatoire, du sang artériel en sang veineux; action et réaction des fluides sur les solides, et de ceux-ci sur ceux-là : d'où provient un frottement soutenu, reconnu pour être une cause puissante du dégagement du principe de la chaleur; et, dans le résultat final, fermentation réelle, habituelle et successive dans tout le système de circulation et d'assimilation, enfin changement de capacité pour le calorique de tous les produits qui se forment à chaque instant par l'action renaissante des fonctions (*a*). Tels sont les procédés calorifiques que contrebalancent la production des gaz, les excrétions et l'évaporation soutenue de la matière perspirable.

(*a*) *Voyez* SOCQUET, essai sur le calorique, pag. 149, 220.

Dans la première partie de ces fondemens de la science méthodique des maladies, on a indiqué ces principaux phénomènes des grandes fonctions des corps vivans. On a vu, et beaucoup d'ouvrages modernes contiennent de beaux détails sur ce point, que l'air atmosphérique, formé d'oxigène et d'azote, fluidifiés l'un et l'autre par le calorique, et constituant alors un surcomposé homogène, fournit, dans les successions de sa décomposition, la matière de la chaleur; que tout le calorique des corps vivans ne vient pas de cette décomposition; que la digestion en produit; que le mouvement continuel, qui fait en partie l'essence de la vie, en dégage; et que de ces diverses sources réunies provient cette quantité de calorique qui détermine et entretient cette même chaleur que tant d'autres causes inverses tendent si constamment à affoiblir ou à détruire.

On a été frappé, dans la considération de la chaleur animale ou de la calorification, de deux phénomènes principaux. On a vu que le corps des animaux est plus chaud que le milieu dans lequel ils respirent. On a trouvé que la chaleur animale, qui est à peu près celle que demande l'éther pour passer de l'état

liquide à l'état aériforme (*a*), se soutient au même degré, quelle que soit la température du milieu dans lequel le corps est exposé. Quoiqu'il n'y ait pas une exactitude rigoureuse dans ces deux propositions, elles sont généralement vraies.

Toutes les fois qu'une substance a plus d'affinité avec une autre ou avec un composé, qu'avec les corps ambians ou en contact; elle s'y accumule, en vertu même de cette affinité : et cette circonstance est renforcée par le degré de conductibilité des corps environnans. Le corps des animaux à sang chaud se fait distinguer par une chaleur plus grande que celle de l'air atmosphérique; les oxides animaux ont donc plus d'affinité avec le ca-

(*a*) L'éther doit donc se vaporiser dans les premières voies; et c'est probablement à sa vaporisation qu'on doit les grands effets auxquels ce remède donne naissance. Libes, traité élément. de phys., tom. II, pag. 98. Et lorsqu'on voit l'esprit de vin, l'éther, l'ammoniaque agir efficacement contre certaines affections, comme les brûlures, les coliques et autres; ne peut-on pas raisonnablement penser que son effet consiste à s'emparer du calorique excédant qui ne pouvant s'échapper, occasionnoit ces dérangemens. Considér. sur le calorique, Montp., an VIII, pag. 61.

lorique que les substances ou les milieux qui sont en contact avec eux; et la chaleur, qui en provient, étant proportionnée à la quantité du calorique spécifique, le corps des animaux doit être et est véritablement plus chaud que l'air qui l'environne. Ces phénomènes sont tellement physiques et chimiques, qu'un écrivain judicieux (*a*) a remarqué que le calorique peut aussi bien agir sur nos humeurs, comme l'oxigène se combine à notre sang, d'une manière décidément bien indépendante de la vitalité.

Quant à la presqu'uniformité de la chaleur, elle est expliquée par des phénomènes d'un autre ordre, résultant des limites que mettent nécessairement à la calorification, la production continuelle des gaz, des excrétions, et les changemens d'état du calorique.

D'après cette manière générale de considérer ce principe; on voit déjà quel est le rôle qu'il joue dans les divers phénomènes de la nature et dans les différens actes qui ont lieu dans l'économie des êtres vivans. Ce rôle a

---

(*a*) M. Maurice, réfutat. de la nouvelle doctrine des solidistes, pag. 44.

paru si important à HUMBOLD (*a*), qu'il en a été porté à demander si la vie des animaux ne dépend point des mouvemens intestins occasionnés dans leurs fluides par une distribution inégale de la chaleur ; et si le stimulus de la vie n'est point, dans tous les cas, le simple effet mécanique de la communication de cette chaleur.

Le calorique, en effet, en déterminant le degré de température du corps des animaux vivans, et en y apportant des différences infinies, est la cause de tous les changemens dans la forme des principes qui constituent leurs parties. Dans la proportion requise pour l'exercice des fonctions, le calorique influe notablement sur l'excitabilité, sur la sensibilité. Il en est le vrai régulateur ; et j'ai tout lieu de croire que c'est dans lui que réside ce que des physiologistes modernes ont appelé *sensibilité latente*. Les solides et les fluides lui doivent leur mode. En variant, d'après les circonstances, il modifie et fait changer les affinités ; et, avec elles, les composés se dé-

(*a*) *Biblioth. britan.*, tom. VIII, sc. et arts, pag. 118.

truisent. Il s'en forme de nouveaux : ainsi la vie n'est qu'une succession de mouvemens, amenant sans cesse des destructions, des recompositions, dont le calorique est essentiellement et l'ame et le principe.

Un excès ou un défaut relatif de calorique doit donc être la source de plusieurs maladies marquées par une chaleur trop forte ou trop foible; et par un ordre de phénomènes, provenant nécessairement de cette quantité augmentée ou diminuée.

Les lésions déterminées dans le systême par une quantité excédante de calorique, dépendent de ce principe, lorsque les actes qui se répètent successivement, tendent constamment à l'absorber des corps ambians ou à le dégager des différentes parties des animaux, d'une manière active et surabondante. Dans ces circonstances, si évidemment favorables à la production de la fibrine et à la concrescibilité des sucs albumineux, il y a une chaleur plus ou moins soutenue, raréfaction, dilatation (*a*) et mouvement intestin des liquides,

(*a*) La dilatation et la raréfaction sont deux effets du calorique, et ne sont cependant pas la même chose.

augmenté. Bientôt les fluides tendent à briser leurs entraves ; peu à peu les parties les plus liquides s'évaporent, les solides se dessèchent, les vaisseaux s'oblitèrent, le corps tend progressivement vers le marasme, par la consomption de ce que les anciens appeloient humide radical ; et le malade meurt après avoir parcouru toutes les phases du dépérissement. Dans quelques cas, rares à la vérité, le corps se consume par une déflagration spontanée. Mais ce phénomène appartient plus particulièrement à la combustion avec flamme du gaz hidrogène.

Que ces différens effets pathologiques soient pesés avec soin ; que l'on considère attentivement ce qui se passe dans les tempéramens sanguins (*a*) ; dans les corps de ceux qui passent

---

Voy. les considér. chimiq. et phys. sur le calorique, par M. PECH, Montp., an VIII, pag. 40.

(*a*) Depuis la haute antiquité, on a reconnu quatre sortes de tempéramens, le sanguin, le phlegmatique, le bilieux et le mélancolique.

PLENCK demande si ce n'est pas le principe cruorique qui domine dans le tempérament sanguin ; le principe albumineux dans le phlegmatique ; le principe bilescent dans le colérique ou bilieux ; enfin le prin-

sous la ligne équinoxiale; dans les personnes qui sont consumées par ce feu dévorant qui

---

cipe carbonique dans le mélancolique. *Hygrologie*, pag. 23.

CABANIS (*Mém. de l'institut national*, *sciences morales et politiques*, tom. II, p. 226.) a cherché le caractère du tempérament sanguin, dans la réunion de ces trois circonstances : la capacité plus grande de la poitrine, la souplesse consécutive des solides, l'exacte proportion des humeurs.

Des poumons plus volumineux produisent, toutes choses égales d'ailleurs, une sanguification plus active et plus complète, fournissent une plus grande quantité de chaleur et impriment par conséquent un mouvement plus rapide au sang. Car la fonction propre des poumons est de respirer l'air atmosphérique, et, en le décomposant, de déterminer dans le sang des changemens remarquables. Ils transforment le chyle en sang, et contribuent en grande partie à la production de la chaleur animale. Un autre état organique qui accompagne communément celui qu'on vient de décrire et qui en dérive naturellement, c'est celui qui est caractérisé par la souplesse des muscles, par la docilité des fibres qui sont en même temps imprégnées d'une vitalité considérable, et par-tout égale et constante. De là, une aisance remarquable dans les fonctions qui produit un grand sentiment de bien être, et, pour passer à l'état moral qui est le résultat immédiat de cette organisation; de là, l'éclat et la grâce dans les idées, la douceur et la bienveillance dans les

constitue la fièvre hectique : et qu'on dise si ces effets diffèrent très-essentiellement de ceux qui sont propres au calorique agissant sur des corps privés de vie. La circonstance de la vie, quelque grande qu'elle soit, n'est sans doute qu'une modification. Aussi HUFELAND a-t-il avancé que la vie à la plus grande analogie avec la flamme, à cette différence près que la flamme n'est qu'une opération chimique, au lieu que la vie est une opération chimico-animale, une flamme chimico-animale (*a*).

Lorsque, au contraire, le calorique n'est pas assez abondant dans l'économie des animaux, non-seulement il y a refroidissement, décoloration et foiblesse avec plus ou moins de stupeur et d'inaction ; mais encore il se trouve un épaississement plus ou moins fort de sucs

---

affections, mais aussi une sorte de mobilité et d'inconstance ; enfin peu de force et de profondeur d'esprit.

Le tempérament sanguin se fait donc principalement distinguer par une abondance de sang, bien pénétré par-tout d'une quantité un peu augmentée de calorique.

(*a*) L'art de prolonger la vie, pag. 106.

gélatineux et albumineux. Le mouvement des liqueurs se ralentit ; les engorgemens se forment ou se multiplient, et la vie s'éteint avec la chaleur qui la donne ou qui l'entretient.

Les maladies qui paroissent dépendre des vices sensibles dans la quantité ou dans les combinaisons du calorique, ont été appelées *calorinèses*, ainsi qu'on l'a déjà dit. Mais il y a tant de différence entre les affections morbifiques qui semblent être déterminées par une quantité excédente du calorique ; et celles qui n'ont lieu, en apparence, que par le défaut relatif de ce principe de la chaleur, qu'il convient de mettre entre elles une exacte séparation.

La dénomination de *surcalorinèses*, pour désigner les maladies avec excès de chaleur animale ; et celle des *descalorinèses* pour annoncer des affections morbifiques avec défaut de cette chaleur, l'exprime d'une manière précise.

Sous-classe première.

SURCALORINÈSES.

Cette *sous-classe* n'est formée que par les

maladies dans lesquelles les désordres des corps vivans doivent être imputés à une augmentation de quantité du principe qui produit la chaleur animale.

Si cette considération étoit portée trop loin ; s'il n'entroit dans mes vues de me borner seulement aux affections morbifiques dans lesquelles l'action du calorique est remarquable et dominante ; cette *sous-classe* auroit une très-grande extension, tandis que je la borne aux effets les plus sensibles de cette substance sur le système général des humeurs et sur la masse entière des solides.

De là proviennent cinq *genres*, qui sont

I. La *Polyæmie.*

II. L'*Hématedèse.*

III. L'*Hémorragie.*

IV. L'*Hecticie.*

V. La *Combustion.*

Gen. I. POLYÆMIE.

Eth. de *poly*, beaucoup ; et *aima*, sang.

Syn. Pléthore (*a*) (de *pletho*, je remplis) ; NENTER, *cap.* I. JUNCKER, *tab.* II. LINNÉ, cl. X, difformités ; ord. III, décolores ; gen. 225. SAGAR, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; gen. VI.

Multitude ou plénitude ; EUSTACHI, *De multit. seu de pleth.*

Bibl. HOFFMAN, *de plethorâ, insufficiente morborum causâ, Halæ* 1713.

FISCHER, *de plethorâ, multorum morborum causâ* ; Erfurt 1723.

EUSTACHI, *de multitudine, seu de plethorâ* ; Leyd. 1746--1765, Strasb. 1783.

G. L. HUBER, *diss. de plethorâ male curandâ per inediam* ; *Wirceb.* 1750.

A. VATER, *de causis et effectis plethoræ* ; *Viteb.* 1751.

C. I. E. REINHARD, *carmen de plethorâ seu plenitude, morborum matre, non morbo* ; *Soraviæ* 1753.

C. F. KALTSCHMID, *de causis et effectibus plethoræ* ; *Jænæ* 1756.

(*a*) *Voyez*, par analogie, la dissertation du doct. PLAZ : *De plantarum plethorâ, Lips.* 1754.

G. F. SIGWART, *polyæmiæ nosologia*; *Tubing.* 1756.

C. F. KALSTCHMID, *de plethorâ verâ sensu medico sumptâ*; *Jena* 1757.

C. F. KALTSCHMID, *de plethorâ in sensu medico semper spuriâ*; *Jænæ* 1757.

LUDWIG, *de plethoræ differentiis*; Lips. 1766.

LUDWIG, *de venæ-sectione differentiis plethoræ accommodatâ*; Lips. 1767.

GRUNER, *diss. sistens plethoræ naturam, causas, effectus et curationem*; *Jæna* 1779.

GATTENHOF, *de plethorâ*; Heidelberg 1779.

COGLHAN, *de plethorâ*; Édimb. 1780.

FENWICK, *de plethorâ*; Édimb. 1782.

Car. Distension des vaisseaux sanguins, chaleur augmentée, excrétions moindres, coloris vif et animé de la peau, principalement de celle du visage.

Rap. A. Pléthore vraie; SAG., esp. 4.

B. Pléthore abdominale; KOCH, *de infarctibus vasorum in infimo ventre*, etc.; *Argentor.* 1752. — SIGWART, *diss. inaug. sistens nov. observat. de infarctibus venar. abdominalium*, etc. *Tubing.* 1754. — J. KÆMPF, *neuen*

methode die hartnaeckigsten krankheiten, etc.; Lips. 1784; gen. 1, esp. 1. — MATTHEI, *de plethoræ abdominalis causis et sequelis*, Gotting. 1790.

C. Phenigme pléthorique; SAUV. cl. X, gen. XXXIV, esp. 5.

Esp. I. *Polyæmie congestive.*

Car. Pouls plein et résistant sous le doigt qui le presse uniformement; respiration courte avec disposition à la dyspnée; pesanteur inaccoutumée, lassitude habituelle, engourdissement des membres, penchant au sommeil et intumescence proportionnée et égale de tout le corps.

S-esp. I. Artérielle.

Car. Chez les jeunes-gens ou chez les hommes d'un tempérament fort, sur-tout chez ceux qui éprouvent une suppression de quelque évacuation sanguine plus ou moins habituelle: il y a chaleur, rougeur permanente; l'œil est brillant; l'artère bat avec force; tout le système artériel est plein et distendu.

Rap. A. Pléthore suppressoire; SAG., *loc. cit.*, esp. 1.

C. Pléthore amputatoire ; Sag., *loc. cit.*, esp. 3.

S-esp. II. Veineuse.

Bibl. A. E. Buchner, *diss. de plethorâ senum, ejusque rationali therapeuticâ tractatione*, etc. ; *Halæ* 1750.

H. F. Delius, *de venâ cavâ plenâ malorum* ; *Erlang.* 1751.

G. E. Stahl, *de venâ portæ, portâ malorum* ; *Halæ* 1751.

Ludwig, *de stasi sanguinis in venis, inflammationem mentiente* ; *adversar. medic.*, tom. 1, pag. 178, art. 7.

J. J. de Berthold, *diss. anat. physiol. med. exhibens primas lineas nosologicas morborum venæ-portæ* ; *Vindobon.* 1777.

Car. Chez les vieillards verds ou vigoureux, chez les hommes qui sont dans l'âge de retour, notamment chez ceux qui, à cette époque, se livrent à la bonne chère et à l'inaction, le pouls est lent et plein ; il y a pesanteur, disposition vertigineuse ; tout le système veineux est particulièrement surchargé.

Rap. A. Pléthore épulaire ; Sag., *loc. cit.*, esp. 6.

S-esp. III. Cacochymique.

Bibl. BERNER, *de plethorâ cum cacochymiâ complicatâ; Halæ* 1710.

Car. Chez les personnes qui font un certain abus des évacuations sanguines artificielles, ou qui en éprouvent trop fréquemment de naturelles : le tissu des chairs se relâche ; la force du corps diminue, la couleur de la peau est au-dessous de la naturelle.

Sous-espèce dégénérée.

Rap. A. Pléthore évacuatoire ; SAG., *loc. cit.*, esp. 2.

Formes.

Sor. 1. Varice aggrégée ; SAG., cl. I, gen. XXXVI, esp. 6.

2. Hémorragie pléthorique ; SAUV., cl. IX, gen. I, esp. 2.

3. Hémoptysie pléthorique ; CULLEN, cl. I, gen. XXXVII, esp. 1. — Hémoptysie accidentelle ; SAUV., cl. IX, gen. II, esp. 1.

4. Hématémèse pléthorique ; SAUV., cl. IX, gen. IV, esp. 1.

5. Ménorragie pléthorique ; TOURT., cl. II, gen. VII, esp. 1.

6. Hématurie pléthorique ; SAG., cl. V, gen. V, esp. I. — Hématurie spontanée ; SAUV., cl. IX, gen. V, esp. I.

Voyez, sur les hémorragies par pléthore, LINNÉ : *hemorragiæ ex plethorâ*, *amœnit. academ.*, *tom.* IX, *pag.* 195, diss. CXCI.

7. Ædème chaud ; W. BAUMER, *acta philos. medic. soc. acad. scienc. princip. hassiacæ* ; vol. I, *Francof. et Lips.* 1771, pag. 173, art. 26.

8. Anasarque pléthorique, TOURT., cl. V, gen. III, esp. I.

9. Lumbagie pléthorique ; SAUV., cl. VII, gen. XXX, esp. 3.

10. Sciatique pléthorique ; SAUV., cl. VII, gen. XXXI, esp. 2.

11. Syncope pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. XXIII, esp. 5.

12. Asphyxie pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. XXIV, esp. 15.

13. Anorexie pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. XI, esp. 3.

14. Vomissement pléthorique ; LORENTZ, obs. sur des vomissemens rebelles, etc. ; recueil périod. de la soc. de méd. de Par., tom. XI, pag. 386.

15. Oubli pléthorique ; SAUV., cl. VIII, gen. XXI, esp. 4.

16. Tremblement pléthorique ; SAUV. cl. IV, gen. XIV ; esp. 13.

17. Vertige pléthorique ; SAUV., cl. VIII, gen. I, esp. I. — HERZ, *versuch vber den schwindel* ; Berl. 1791, esp. 2.

18. Tintouin (Syrigme) pléthorique ; SAUV., cl. VIII, gen. IV, esp. 3. — Tintouin cephalalgique ; SAUV., *ib.*, esp. 6.

19. Cochemar pléthorique ; SAUV., cl. V, gen. I, esp. I.

20. Hypochondriacisme sanguin ; TOURT., cl. IV, gen. IV, esp. 2, var. 2 ; et MARCARD, *beschreibung von pyrmont*, etc. ; Leips. 1785.

21. Hystérie pléthorique ; SAG., cl. VII, gen. XX., esp. 3. — Hystérie chlorotique ; SAUV., cl. IV, gen. XX, esp. 2, var. A.

22. Délire (Paraphrosyne) puerpérique ; SAUV., cl. VIII, gen. XVII, esp. 8, var. B.

23. Carus pléthorique ; petite apoplexie sanguine de RIVIERE ; — Carus spontané ; SAUV., cl. VI, gen. XXX, esp. I.

24. Apoplexie pléthorique. — Carus ou coma de KIRKLAND (*A commentary on apoplectic*, etc. ; *Lond.* 1791.) — Apoplexie sanguine ; SAUV., cl. VI, gen. XXXI, esp. I. — Coup de sang ; TOURT., cl. IV, gen. IX, esp. I. *Voy.* PORTAL, observ. sur l'apoplexie, acad. des

scienc., an. 1781, pag. 623; J. JOHNSTONE, *de apoplexia sanguinea*; *Edinb.* 1781.; WALTER, *de morb. perit. et apoplex.*; *Berol* 1785; MORGAGNI, *de sedib. et caus. morb.*, *lib.* 1, *epist.* 3.

25. Eclampsie pléthorique; SAUV., cl. IV, gen. XVIII, esp. 7.

26. Épilepsie pléthorique; SAUV., cl. IV, gen. XIX, esp. 1

27. Convulsion pléthorique; TOURT., cl. IV, gen. I, esp. 13.

28. Toux pléthorique; SAG., cl. VIII, gen. V, esp. 23.

29. Asthme pléthorique; SAUV., cl. V, gen. VIII, esp. 15. — Asthme sanguin d'HOFFMAN.

30. Dyspnée pléthorique; TOURT., cl. IV, gen. V, esp. 12.

31. Phthisie pulmonaire pléthorique; PORTAL, observ. sur la nature..... de la phth. pulm. Paris 1792, pag. 99, art. 11.

32. Céphalalgie pléthorique; SAUV., cl. VII, gen. XI, esp. 1.

33. Migraine pléthorique; SAG., cl. IV, gen. XIII, esp. 5.

34. Odontalgie pléthorique; SAG., cl. IV, gen. XVI, esp. 4.

35. Pleurodynie pléthorique; SAUV., cl. V, gen. XI, esp. 1.

36. Colique pléthorique ; SAUV., cl. VII, gen. XXII, esp. 8.

37. Néphralgie pléthorique ; TOURT., cl. IV, gen. XVI, esp. 5. — Néphralgie hémorroïdale ; SAUV., cl. VII, gen. XXV, esp. 6.

38. Paralysie pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. XVIII, esp. 1.

39. Hémiplégie apoplectique ; SAUV., cl. VI, gen. XIX, esp. 7.

40. Paraplexie sanguine ; SAUV., cl. VI, gen. XX, esp. 2.

41. Anesthésie pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. X, esp. 2.

42. Amaurose pléthorique ; SAUV., cl. VI, gen. IV, esp. 4. — Amaurose par congestion sanguine ; PLENCK, *de morb. ocul.*, p. 173, esp. 1.

43. Cophose pléthorique ; SAG., cl. IX., gen. VIII, esp. 8.

44. Ischurie néphro-pléthorique ; SAUV., cl. X., gen. XIX, esp. 3.

45. Dyshémorrhée pléthorique ; SAG., cl. VI, gen. XI, esp. 3.

46. Dysménorrhée pléthorique ; SAG., cl. VI, gen. IX, esp. 6.

47. Avortement pléthorique ; CHAMBON, malad. de la grossesse, tom. II, pag. 282.

48. Éphémère pléthorique ; SAUV., cl. II,

gen. I, esp. I. — Judicatoire pléthorique; SAG., cl. XII, gen. I, esp. I.

49. Synoque pléthorique; SAUV., cl. II, gen. II, esp. I. — Humoraire pléthorique; SAG., cl. XII, gen. II, esp. I.

50. Ophtalmie pléthorique; SAG., cl. IV, gen. XIV, esp. II. — PLENCK, *de morb. ocular.*, pag. 77, esp. II.

51. Dyssenterie bénigne spontanée; SAUV., cl. IX, gen. X, esp. I.

A. Dyssenterie rouge ou sanguine; HUNNIUS, biblioth. german., tom. II, pag. 47.

52. Jaunisse pléthorique; SAUV., cl. X, gen. XXXII, esp. 5.

Esp. II. *Polyæmie rarefactive.*

Si l'on vouloit exprimer la *polyæmie rarefactive* avec une seule dénomination, on pourroit adopter celle d'HÉMARÉOSE, d'*aima*, sang; et *araiosis*, rarefié.

Car. Rougeur plus vive, chaleur plus forte, élévation du pouls plus grande que dans la polyæmie (*Esp.* I.); mais l'artère ne résiste point à la pression du doigt; elle cède jusqu'à un certain point: indiquant par là moins une abondance du sang que sa raréfaction.

Rap. Fausse pléthore ; SAG., *loc. cit.*, esp. 5.

Formes.

Sor. 1. Ecchymose hémorragique ; maladie tâchetée hémorragique : *morbus maculosus hæmorrhagicus ;* R. A. BEHRENS, *de morbo maculoso hæmorrhagico*, etc. *Brunsvigæ* 1735 ; et WERLHOFII *opera*, pag. 615, 748. — J. W. F. BOENNECKEN, *frankische sammlungen von anmerkungen*, etc. ; Nuremb. 1757, vol. II, pag. 35, art. 5. — ROGERT, *de morbo maculoso hæmorragico* : *acta reg. soc. med. haun*, vol. 1, pag. 184.

2. Crachement de sang pléthorique ; DOUBLET, *journ. de médec.*, tom. LXVI, pag. 26.

A. Hémoptysie diapédésique ; SAUV., cl. IX, g. II, esp. 3.

3. Hémorragie des yeux, des oreilles et du sein gauche par diapédèse ; BALME, *journ. de médec.*, tom. LXVI, pag. 265.

4. Larmoyement sanglant ; SAUV., cl. IX, ord. III, gen. XXI, esp. 10.

Opthalmorragie ; VOGEL, cl. II, flux ; gen. LXXXVIII. PLOUCQUET, cl. II, péritropenuses ; ord. III, gen. I, sect. T.

5. Hémorragie de la bouche et du palais.

FISCHER, *de hæmorrhagiis ex palato profluentibus*; Erfort 1722.

ORLOW, *hæmorragiâ oris*; *Regiom.* 1781.

6. Sueur de sang;

Hématopedèse; VOGEL, cl. 11, flux; ord. 1, gen. XCV.

Hémorragie scorbutique par la surface du corps, *Voy. acta natur. curios.*, vol. VI, obs. 41.

Gen. II. *HÉMATÉDÈSE.*

Eth. d'*aimatos*, génitif d'*aima*, sang; et *oïdesis*, tumeur.

Tumeur sanguine, tumeur formée par du sang.

Car. Tuméfaction circonscrite ou diffuse, quelquefois sans couleur, pour l'ordinaire d'un rouge livide.

Esp. I. *Ecchymose.*

Eth. d'*ex*, hors; et *chymos*, suc, humeur.

Syn. Ecchymose; SAUVAGES, cl. 1, vices; ord. 1, tâches; gen. VI. VOGEL, cl. X, vices; ord. V, tâches; gen. 451. SAGAR, cl. 1, vices;

ord. I, tâches; gen. V. CULLEN, cl. IV, locales; ord. VI, tumeurs; gen. CXXX.

Sugillation; LINNÉ, cl. XI, vices; ord. I, humoraux; gen. 231.

Car. Tumeur diffuse, peu éminente et d'un rouge livide.

S-esp. I. Ecchymose spontanée.

Tumeur sur la production de laquelle n'influe pas sensiblement une violence extérieure.

S-esp. II. Ecchymose forcée.

Tumeur souvent formée avec douleur, à laquelle une violence extérieure donne naissance.

Rap. A. Ecchymose par un coup; SAUV.; *loc. cit.*, esp. I.

Ecchymose sugillation; SAG., *loc. cit.*, esp. I.

Var. A. *Ecchymose palpébrale*; SAUV., *loc. cit.*, esp. 7. — PLENCK: *de morb. ocul.*, pag. 21.

B. *Cornéique*; épanchement de sang sous la sclérotique ou sous la cornée.

Ecchymose hyposphagme; SAG., *loc. cit.*, esp.

esp. 6. Ecchymose de la conjonctive; PLENCK; *de morb. ocul.*, pag. 85.

C. *Oculaire*; effusion de sang dans les chambres de l'œil. Hypoæme; PLENCK, *de morb. ocul.*, pag. 135.

Caligue hypoæme; SAUV.; cl. VI, gen. 11, esp. 15.

D. *Ungulaire*; épanchement de sang sous l'ongle. Hyponichon; SAUV., *loc. cit.*, esp. 8.

Esp. II. *Hématome.*

Eth. d'*aimatos*, génitif d'*aima*, sang.

Bibl. MAUCHART, *de resolutione massæ sanguineæ præternaturaliter auctâ et immunitâ; Tubing.* 1740.

FRANCK, *Discuss. academic. obs. de hæmatomate*, etc., *delect. opusc. medic.* tom. III, pag. 239.

Car. Tumeur ramassée, pour l'ordinaire ne changeant pas ou presque pas la couleur de la peau, formée par du sang pur accumulé par congestion.

S-esp. I. Spontanée.

Var. A. *Faciale.*

Observation de FRANCK sur une fille de neuf ans, d'une jolie figure, et sur le menton de laquelle il parut d'abord une petite tumeur blanche et indolente, qui s'accrut au point de procurer la plus grande difformité, et qui, étant ouverte, donna une très-grande quantité de sang qui n'avoit subi aucune altération. *Loc. cit.*, pag. 239.

B. *Péricardique*; obs. de BAGARD; traité de l'hydrop., par MARQUET et BUCHOZ; Paris 1770, pag. 153.

C. *Abdominale.*

Ascite musculo-péritonique (*sanguineo-intercus*); SAUV., cl. X, gen. XIV, esp. 25.

D. *Utérine.*

Ascite sanguineo-utérine; SAUV., cl. X, gen. XIV, esp. 24.

E. *Scrotale.*

Hématocèle, d'*aima*, sang; et *kelè*, hernie.

Tumeur du scrotum, de couleur brune ou noirâtre lorsqu'on la regarde en plaçant une bougie allumée derrière les bourses.

Var. A. *Hématocèle monstrueux*; C. W. SACHIUS, *nova acta physico-medica acad. Cæs*, etc. tom. I, pag. 382, obs. 95.

S-esp. II. Forcée.

Observation de VOGEL au sujet d'un enfant qui, ayant été soulevé de terre par les cheveux, eut bientôt une tumeur large qui occupa tout le dessus de la tête, et avoit pour cause une quantité de sang épanché au-dessous des tégumens. *Der arzney und wundarzneykunst*; etc. *Lubeck* 1780, pag. 45.

S-esp. III. Anévrismatisforme; ELSE, *medical observat. inquiries*; t. III, p. 169, art. 19.

Esp. III. *Hémorroïde.*

Eth. d'*aima*, sang; et *rheo*, je coule.

Syn. Marisque, *marisca*; tumeurs hémorroïdales, improprement hémorroïdes; SAUVAGES, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XXXIV. SAGAR, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XXXV.

Bibl. ALBERTI, *de hæmorrhoidibus*; *Halæ* 1722.

HAMBERGER, *de hæmorrhoidibus doctrina generalis*; *Jenæ* 1745.

CHOMEL, *diss. ergo tumidis hæmorrhoidibus, hirudines*; *Paris.* 1750; coll. de HALLER, tom. IV, pag. 116.

DE HAEN, *de hæmorrhoidibus*; *Vien.* 1759.

CH. F. KALTSCHMID, *de hæmorrhoibibus cæcis*; *Jenæ* 1760.

J. LETCH, *de hæmorrhoidibus*; *Lugd.-Bat.* 1761.

J. VERSCHUIR, *diss. de hæmorrhoidibus*; 1764.

G. AUG. LANGGUTH, *de hæmorrhoidibus morbo cœco*; *Vittenb.* 1766.

F. DE SLABY, *de hæmorrhoidibus*; *Viennæ* 1767.

BOEHMER, *dissert. hæmorrhoides externæ*; *Halæ* 1770.

F. CLAXTON, *de hæmorrhoide*; *Edinburg.* 1777; et coll. de WEBSTER, tom. 1, pag. 61.

VON DEN SODERBERG, *abhandlung von den humorrhoiden*; *Altemb.* 1778.

RAMSPERGER, *dissert. de hæmorrhoidibus*; *Frib.* 1778.

H. BLAKE, *de hæmorrhoide*; *Edinburg.* 1780.

J. G. STUNZER, *uber die goldene ader fur unerfahrne inder arzney wissenschaf*; Vienne 1783.

JENECKE, *de hæmorrhoidibus*; *Gotting.* 1791; coll. de Gottingue, tom. 11.

HILDEBRAND, sur les hémorroïdes, 1795; biblioth. german., tom. 1, pag. 158.

RECAMIER, essai sur les hémorroïdes; Paris an VIII.

Car. Tumeurs plus ou moins petites, douloureuses, rougeâtres, même livides et placées en grouppe, pour l'ordinaire, à l'extrémité du rectum, soit au dehors, soit au dedans.

S-esp. I. Hémorroïde molle ou vésiculaire.

Vésicule molle, transparente, d'un rouge noirâtre, pleine de sang et indolente, hors le temps où l'hémorroïdaire va à la selle.

S-esp. II. Hémorroïde dure ou tumorique, vulgairement hémorroïde aveugle.

Tumeur dure, phlegmonodée avec douleur plus ou moins aiguë, par fois lancinante.

Var. A. *Murale*; tumeur hémorroïdale ressemblante au fruit du mûrier.

B. *Uvale*; tumeur hémorroïdale analogue au grain de raisin.

C. *Véruqueuse*; tumeur desséchée et formant un durillon.

D. En forme de crête; J. L. DIETRICHS, *de hæmorrhoidibus crystatis*; *Altorf* 1764.

Formes.

Sor. I. Phthisie hémorroïdale ; SIGWART, *phthisis hemorrhoidalis, illustri exemplo illustrata ; Tubing.* 1756 ; coll. de BALDING, tom. V, pag. 1.

2. Tenesme hémorrhoïdal ; SAUV., cl. IX, gen. XIX, esp. 5.

3. Dysurie hémorroïdale ; SAUV., cl. IX, gen. XXVII, esp. 6.

4. Ischurie cystoproctique ; SAUV., cl. X, gen. XIX, esp. 26.

Esp. IV. *Varice.*

Eth. de *Kirsos*, dilatation d'une veine.

Syn. Varice ; SAUVAGES, cl. I, vices ; ord. V, kistes ; gen. XXXIII. LINNÉ, cl. XI, vices ; ord. V, tumeurs ; gen. 283. VOGEL, cl. X, vices ; ord. II, tumeurs ; gen. 407. SAGAR, cl. I, vices ; ord. V, kistes ; gen. XXXVI. CULLEN, cl. IV, locales ; ord. VI, tumeurs ; gen. 129.

Car. Tumeur molle, sans pulsation, cédant facilement à l'impression du doigt, mais se relevant aussitôt que l'on cesse de comprimer.

§. I. *Varices externes.*

S-esp. I. Varice solitaire formant une tu-

meur sphéroïde, acquérant la grosseur d'une noix, et souvent douloureuse. SAG. *loc. cit.*, esp. 1.

Var. A. Varice varicocélique.

Syn. A. Varicocèle ou dilatation variqueuse des veines du scrotum.

B. Cirsocèle ou dilatation variqueuse des veines spermatiques.

Fausse hernie; SAG., *loc. cit.*, esp. 5.

Bibl. A. C. WAIZ, *de cirsocele*; *Gotting.* 1779.

A. MURRAY, *diss. de cirsocele*; *Upsaliæ* 1784; et coll. de SCHLEGEL, vol. 1, pag. 496.

Car. Tumeur souvent oblongue et élastique, compressible des vaisseaux déférens.

B. *Varicomphale*; tumeur variqueuse et inégale de l'ombilic, de couleur brune ou livide.

S-esp. II. Varice aggrégée, que constituent plusieurs venules, communément des cuisses, devenues variqueuses. SAG., *loc. cit.*, esp. 6.

Var. A. Tumeurs variqueuses aux grandes lèvres. SIEBOLD, *biblioth. germ.*, tom. VI, pag. 190.

S-esp. III Varice noueuse, qu'on voit communément aux jambes des portefaix et des matrones, etc. SAG., *loc. cit.* esp. 2.

Var. A. Varice oculaire que constituent les veines variqueuses sur la sclérotique après l'ophtalmie avec ou sans leucome. SAG., *loc. cit.*, esp. 3. Varicosité de la conjonctive. PLENCK, *de morb. ocul.*, pag. 85. Cirsophtalmie des grecs.

S-esp. IV. Varice anévrismatique ou pulsante. PLENCK, *novum systema tumorum*, etc.; *Viennæ* 1767, pag. 143; et *Sammlung von beobachtungen*, etc. *Wien.* 1770, pag. 7. LAMORIER, hist. de la société roy. des sciences de Montp., tom. I, pag. 245. GLEGHORN, *medical observations and inquiries*, etc. vol. III, pag. 110, art. 13.

S-esp. V. Varice ulcérique, ou dégénérant tôt ou tard en larges ulcères. Journ. de méd. tom. LXXIII, pag. 9, not. *a.*

§. 2. *Varices internes.*

Bibl. POHL, *de varice interno morborum quorumdam causâ; Lips.* 1780.

Var. A. Hémorragie variqueuse. POHL, *loco citato.*

B. Menorragie variqueuse, *ib.*

C. Vertige variqueux, *ib.*

D. Apoplexie variqueuse, *ib.*

E. Asthme variqueux, *ib.*

F. Phthisie variqueuse, *ib.*

G. Céphalalgie variqueuse, *ib.*

H. Paralysie variqueuse, *ib.*

I. Polype variqueux, *ib.*

K. Cancer variqueux des paupières, *ib.*

Ces maladies, dans quelques cas, peuvent exister avec un appareil variqueux; mais la difficulté ou l'impossibilité de les découvrir, rend extrêmement problématique l'opinion qui les rapporte à une semblable cause.

Esp. V. *Anévrisme.*

Eth. d'*aneuruno*, je relâche, je dilate excessivement.

Syn. Anévrisme. SAUVAGES, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XXII. LINNÉ, cl. XI, vices; ord. V, tumeurs; gen. 282. VOGEL, cl. X, vices; ord. II, tumeurs; gen. 408. SAGAR, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XXXV. CULLEN, cl. IV, locales; ord. VI, tumeurs; gen. 128.

Bibl. J. T. GIBOLLET, *de anevrismate*; *Argentor.* 1757.

LAUTH, *scriptorum latinorum de anevrismatibus collectio*; *Argent.* 1784.

WALTER, observ. sur l'anévrisme; acad. de Berlin, an. 1785.

PENCHIENATI, recherches sur les anévrismes des artères crurale et poplitée; recherches sur les anévrismes des artères de l'épaule et du bras; Turin 1786.

CAILLIOT, essai sur l'anévrisme; Paris, an VII.

§. 1. *Anévrismes inhémorragiques.*

Tumeurs dans lesquelles le sang est contenu entre les parois dilatés ou forjetés de l'artère.

S-esp. I. Anévrisme intact.

Tumeur formée par la simple dilatation des tuniques artérielles. *Voy.* DESCHAMPS, nouvelle nomenclature des anévrismes; recueil périod. de la société de méd. de Paris, tom. x, pag. 46.

Var. A. Anévrisme externe ou apparent, formant une tumeur sensible à l'œil et au tact,

cylindrique ou sphéroïde, de la même couleur que la peau, avec un battement qui répond à celui de l'artère, cédant à la pression et se rétablissant assez dans son premier état.

Anévrisme vrai; SAUV., *loc. cit.*, esp. 2.

Anévrisme entier; FOUCQUET, *prælect. de anevrism. et gaz. salut.*, ann. 1778, n.° VI.

B. Anévrisme interne ou invisible.

Après le sentiment d'une sorte de déchirement qui a eu lieu par l'effet d'une commotion, d'un effort quelconque ou même spontanément, on a celui d'une forte pulsation isochrone avec le battement des artères; le pouls est inégal et intermittent, et il y a palpitation, dyspnée, cachexie, tristesse.

Anévrisme cylindroïde; SAUV., *loc. cit.*, esp. 3. — Interne; SAG., *loc. cit.*, esp. 3.

S-esp. II. Anévrisme herniaire.

Tumeur formée par le dejettement des tuniques intérieures entières, au travers des tuniques extérieures ouvertes par une cause quelconque.

Anévrime mixte; DANIEL, Fr. B de SAUV. *nosol. method.*, etc. tom. 1, pag. 202, cl. 1, ord. V, gen. XXXII, esp. 4. — SABATIER, médec. opérat., tom. III, pag. 215.

§. 2. *Anévrismes hémorragiques.*

Tumeurs dans lesquelles le sang s'épanche au travers des parois de l'artère, rompues et ouvertes.

S-esp. III. Anévrisme transudatoire.

Tumeur sur le trajet d'une artère de moyen calibre, et dont rien n'annonce l'apparition : d'abord peu volumineuse, circonscrite, molle, indolente, sans chaleur, sans changement de couleur à la peau, n'offrant aucun mouvement pulsatif, croissant lentement, devenant plus dure et rénittente par la tension des parties qu'elle soulève, et douloureuse par la compression des nerfs qui accompagnent les artères qui en sont le siége; si on fait l'ouverture de la tumeur, des caillots de sang noirâtre en sortent en abondance.

Nouvelle espèce d'anévrisme; Richerand, bulletin des sciences, ann. 7, n.° 30, pag. 48. — Tumeur sanguine anomale; Boyer, journal de médec., publié par Corvisard, etc. tom. 1, pag. 41. — Anévrisme faux par transudation; recueil périod. de la société de médec. de Paris, tom. IX, pag. 79. — Hémorragie occulte par transudation; Deschamps,

rec. périod. de la soc. de méd. de Par., tom. x, pag. 54.

S-esp. IV. Anévrisme crevassé.

Tumeur formée à la suite de la crevasse d'une partie du tube artériel.

Anévrisme faux; SAUV., *loc. cit.*, esp. I. — Anévrisme déchiré; FOUQUET, *loc. cit.* — Hémorragie enkistée ou anévrismatique; DESCHAMPS, *loc. cit.*, pag. 51.

Var. A. *Prompt.* A la suite d'une plaie ou d'un effort, au moment duquel on a éprouvé un craquement douloureux, avec un sentiment de chaleur inaccoutumé; il se forme en peu de temps une tuméfaction ayant toutes les apparences d'un empâtement, laissant paroître sous les tégumens, la couleur du sang qui la forme, et s'étendant le long du trajet que parcourt le vaisseau blessé.

Anévrisme diffus ou primitif; SABATIER, *loc. cit.*

B. *Tardif.* Tumeur d'abord peu remarquable, indolente, incolore, pulsative et susceptible de disparoître par la pression, de cesser de battre étant comprimée au-dessus, de s'accroître et de battre plus fort lorsqu'elle est

comprimée au-dessous ; bientôt croissant avec plus de lenteur, prenant une forme irrégulière et devenant inégalement bosselée, d'un rouge livide, un peu douloureuse, moins fluctuante, sans battemens bien sensibles et ne diminuant plus par la compression ; enfin devenue plus grosse, plus douloureuse, plus informe, plus altérée à sa surface, s'alliant avec un œdème plus ou moins considérable, et entraînant le marasme, la fièvre, la crevasse extérieure et la mort.

Anévrisme circonscrit ou secondaire ; SABATIER, *loc. cit.*

S-esp. V. Anévrisme artério-veineux.

A la suite d'une ouverture simultanée de deux vaisseaux, l'un artériel et l'autre veineux, et du passage du sang que contient l'artère dans la veine ; il se forme une tumeur variqueuse d'un volume plus ou moins sensible, et toujours plus apparent vis-à-vis de l'artère ouverte.

Anévrisme variqueux ; HUNTER, *medical observations and inquiries*, etc., vol. I, pag. 323, art. 26, et vol. II, pag. 390, art. 36.

Anévrisme veineux, BRAMBILLA, actes de l'acad. joseph. de chir., etc., tom. 1, pag. 106.

Anévrisme mixte des italiens.

Suffusion artério-veineuse et tumeur artério-veineuse ; DESCHAMPS, *loc. cit.*, pag. 53, 54.

Formes.

Sor. I. Hémoptysie anévrismatique ; RICHERAND, observations sur l'ouverture des anévrismes de l'aorte dans la trachée-artère et dans les bronches ; mém. de la soc. méd. d'émulat., tom. IV, pag. 345.

2 Hématémèse anévrismatique ; SAUV., cl. IX, gen. IV, esp. 2.

3. Lumbagie anévrismatique ; SAUV., cl. VII, gen. XXX, esp. 11.

4. Syncope cardiogmique ; SAUV., cl. VI, gen. XXII, esp. 7.

5. Démonomanie cardiogmique ; SAUV., cl. VIII, gen. XIX, esp. 9.

6. Apoplexie anévrismatique ; PETIT, *hist. de l'acad. roy. des scienc.*, *ann.* 1765, *pag.* 480. La tumeur occupe la carotide ; elle s'affaisse ; la cavité du vaisseau qui la constitue se remplit ; la mort apoplectique en est une conséquence.

7. Palpitation cardiogmique ; SAUV., cl. IV, gen. XV, esp. I.

Palpitation aortique ; SAUV. *ib.*, esp. 8.

8. Toux anévrismatique ; SAG., cl. VIII, gen. V, esp. 16.

9. Dyspnée anévrismatique ; SAUV. cl. V, gen. VII, esp. 19.

10. Orthopnée anévrismatique ; SAUV., cl. V, gen. IX, esp. 8.

11. Pleurodynie anévrismatique ; SAUV., cl. V, gen. XI, esp. 10.

12. Colique pulsatique ; SAUV., cl. VII, gen. XXII, esp. 14.

13. Hémiplégie anévrismatique ; J. J. WELTIN, *diss. de anevrismate vero pectoris externo hæmiplegiæ sobole* ; *Basil.* 1750.

14. Aphonie anévrismatique ; SAUV., cl. VI, gen. XV, esp. 5.

15. Anévrisme ischiocelique ; anévrisme volumineux de la partie supérieure de l'artère crurale, en imposant pour un ischiocèle ; MAYER, dans les mélanges de chirurgie de SCHMUCKER, Berlin 1782 (*en allem.*).

Gen. III. *HÉMORRAGIE* (*a*).

Eth. d'*aima*, sang ; et *rheo*, je coule.

(*a*) Le terme *hémorragie* a une éthymologie exacte, tant qu'il est appliqué au genre ; mais en descendant

Syn.

Syn. Hæmorrhagia, fluxus sanguinis, sanguinis profluvium

Hémorragie ; JUNCKER, *tab.* V. SAUVAGES, cl. IX, flux ; ord. I, sanguins. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires. VOGEL, cl. II, écoulemens ; ord. I, hémorragies. SAGAR, cl. V, flux ; ord. I, de sang. CULLEN, cl. I, pyrexies ; ord. IV, hémorragies. VITET, cl. VII, maladies évacuatoires ; ord. VIII, évacuations de matières sanguinolentes. PINEL, cl. III, hémorragies actives. MACBRIDE, cl. I, universelles ; ord. III, flux ; gen. II. TOURTELLE, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies.

---

aux espèces, l'éthymologie est vide de sens ou inexacte, parce que metrorragie, par exemple, désigne bien je coule de la matrice, mais n'exprime pas l'humeur qui sort. On trouve dans HIPPOCRATE le mot *rhexis* qui signifie rupture, pris souvent pour une ouverture de veine d'où s'ensuit une hémorragie. Si ce terme étoit adopté pour exprimer un écoulement ou la sortie active du sang d'un vaisseau, la nomenclature des hémorragies auroit une dénomination commune et très-expressive. Le genre s'appelleroit *rhexie*, et les espèces porteroient le nom de *rinorhexie*, *pneumorhexie*, *gastrorhexie*, *enterhexie* ou *enterorhexie*, *proctorhexie*, *hysterhexie* ou *métrorhexie*, *cystirhexie*, *phallorexie*, *omphalorhexie*, pour exprimer une hémorragie qui a lieu par les vaisseaux du nez, du poumon, de l'estomac, des intestins, de l'anus, de la matrice, de la vessie, de la verge, de l'ombilic.

Bibl. JUCH, *de hæmorrhagiis*; *Erford* 1729.

A. E. BUCHNER, *diss. de cautelis circa theoriam et curationem hæmorrhagiarum observandis*; *Halæ* 1751.

M. ALBERTI, *diss. de hæmorrhagiarum complicatione*; *Halæ* 1752.

FR. MEYER, *de hæmorrhagiâ*; *Lugd-Batav.* 1752.

L. STENHUYS, *de hæmorrhagiis in genere*; *Groning.* 1753.

WAGENINGEN, *de hæmorrhagiis spontaneis in genere*; *Lugd. Batav.* 1754.

A. E. BUCHNER, *de notis hæmorrhagias præsagientibus*; *Halæ-Magdeb.* 1755.

S. C. F. CALVET, *de hæmorrhagiis internis*; *Avenione* 1761.

F. SCHOENMEZEL, *de hæmorrhagiis*; *Heidelberg* 1762.

F. C. STRUVE, *de hœmorrhagiis*; *Kiliæ* 1766.

P. G. SCHROEDER, *de hæmorrhagiis febrilibus*; *Gotting.* 1769.

DOUGALL, *de hæmorrhagiis*; *Edinb.* 1778.

KLEVESHAL, *de fluxionibus sanguineis*; *Giessen* 1780.

KRAUSE, *de hæmorrhagiarum pathologiâ. Vid. opusc. med.*

GRUNER, *hæmorrhagiarum therapeia; de-lect. dissertat. med. Jenens.* tom. II, pag. 95.

LANGE, *diss. de hæmorrhagiis*; tom. III, pag. 224.

CLAPHAM, *de hæmorrhagiis*; *Edinb.* Voy. WEBSTER, *med. prax. syst.*; tom. I, pag. 20.

STOLL, *de hæmorrhagiis, diss. med. ad morbos chronicos*, etc.; tom. I, pag. 345, diss. VIII.

GIESCKE, *animadversiones in hæmorrhagiarum cujuscumque generis specierum systema, a viris* BOISSIERE DE SAUVAGES, SAGARO et CULLENIO *promulgatum*; *Gotting.* 1781.

RAUCH, *de hæmorrhagiis uteri præmissa hæmorrhagiarum tractatione in genere*; *Jena* 1790.

Car. Maladie active avec écoulement de sang par une issue naturelle; qu'annoncent, dans les parties extérieures, la rougeur, le gonflement, la chaleur, la démangeaison, même la douleur qui s'étend jusqu'aux parties voisines. L'hémorragie commence, la fièvre ou un état fiévreux la précède immédiatement ou la suit; on la reconnoît par les frissons, le froid, le chaud, le gonflement, la tension, le mésaise, etc., que le malade éprouve.

Rap. Effets naturels des hémorragies.

A. Anasarque causée par un flux ; SAUV., cl. X, gen. VII, esp. 2.

B. Ascite causée par les flux ; SAUV., cl. X, gen. 14, esp. 7.

C. Asthenie hémorragique ; LUDWIG, *de nimiis hæmorrhagiis, causa debilitatis in morbis ; Lips.* 1763.

D. Convulsions hémorragiques ; PH. G. SCHROEDER, *de convulsionibus ex hæmorrhagiâ nimiâ oriundis ; Marburg* 1752.

E. Atrophie par un flux de sang ; SAUV., cl. X, gen. III, esp. 2.

Esp. I. *Rinorragie.*

Eth. de *rinos*, nez ; et *rheo*, je coule.

Syn. Épistaxis ou épistaxés ; VOGEL, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. 182. CULLEN, cl. I, pyrexies ; ord. IV, hémorragies ; gen. XXXVI. MACBRIDE, cl. I, universelles ; ord. III, flux ; gen. II, hémorragie ; esp. I. PINEL, cl. III, hémorragies actives ; ord. I, communes aux deux sexes ; gen. XXXVIII. TOURTELLE, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. I.

Hémorragie ; SAUVAGES, cl. IX, flux ; ord. I, sanguins ; gen. I. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires ; ord. I, de la tête ; gen. 173. SAGAR, cl. V, flux ; ord. I, sanguins ; gen. I.

Hémorragie du nez ; JUNCKER, tab. VI.

Évacuation de sang par le nez ; VITET, cl. VII, maladies évacuatoires ; ord. VIII, évacuations sanguinolentes ; gen. II.

Rhinorragie ; PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses ; ord. III, ecchyses ; gen. I, hémorragie ; sec. A.

Bibl. WEDEL, *de hæmorrhagiâ narium ; Jenæ* 1718.

PLUSKEY, *de hæmorrhagiâ narium ; Viennæ* 1777.

Diss. de epistaxi ; coll. de WEBSTER, tom. I, pag. 49.

Car. Le froid des extrémités, la douleur ou pesanteur de tête, la rougeur du visage précèdent ou accompagnent la sortie du sang par les narines.

S-esp. I. Rinorragie juvenile.

Car. Avec le resserrement du ventre, la paleur de l'urine, le froid des pieds et même un frisson, précurseur de la sortie du sang : le

pouls est plus ou moins élevé et fort ; il y a chaleur, pesanteur, céphalalgie, rougeur des yeux, couleur vermeille du visage, pulsation insolite des tempes, sentiment de plénitude vers le nez et démangeaison des narines.

Rap. A. Epistaxe des jeunes-gens avec les signes de la pléthore artérielle ; CULLEN, *loc. cit.*, esp. 1, var. 1.

S-esp. II. Rinorragie sénile.

Bibl. J. PROBST, *Diss. de hæmorrhagiis narium in senibus ; Halæ* 1752.

Car. Elle attaque les hommes qui sont dans l'âge de retour ; les vaisseaux veineux sont bien distendus, et l'on se plaint de vertiges, d'éblouissement, de stupeurs.

Rap. A. Épistaxe des vieillards avec des signes de pléthore veineuse ; CULLEN, *loc. cit.*, esp. 1, var. 2.

S-esp. III. Rinorragie menstruelle ;

Bibl. AD. RIETZKY, *de hæmorrhagiis narium ac gingivarum salubritate loco fluxus menstrui*, etc. ; *Halæ* 1772.

Formes.

Sor. 1. Vomissement hémorragique (Obser-

vation dans laquelle la rinorragie paroissoit être l'effet du vomissement.) ; SAUV., cl. IX, gen. XIII, esp. 28.

2. Dyssenterie cataméniale ; SAUV., cl. IX, gen. X, esp. 2. — Dyssenterie périodique ; SAG., cl. V, gen. X, esp. 2. (Flux de sang dyssentérique, revenant régulièrement en remplacement d'une rinorragie même accidentelle.)

Esp. II. *Otorragie.*

Eth. d'*otos*, oreille ; et *rheo*, je coule.

Bibl. S. T. QUELMALZ, *progr. de hæmorrhagiâ auris sinistræ ; Lips.* 1750.

Car. Le sang se fait jour par le conduit auditif ; après quelques symptômes qui ont manifesté la surcharge des vaisseaux du cerveau.

Esp. III. *Ulorragie.*

Eth. d'*oulon*, gencive ; et *rheo*, je coule.

Car. Le sang sort de quelque point des gencives ; sur-tout d'une alvéole dont on a arraché une dent.

Rap. A. Hémorragie abondante survenue huit jours après l'extraction d'une dent ; WID-

MAN, *nov. act. acad. natur. curios.*, tom. II, pag. 83, art. 23. — BELLOQ, mém. sur quelques hémorragies particulières; mém. de l'acad. roy. de chirur.; tom. III, pag. 600.

Esp. IV. *Pneumorragie.*

Eth. de *pneumo*, poumon; et *rheo*, je coule.

Syn. Hémoptysie, *hæmoptysis* (de *ptuein*, cracher; et *aima*, sang;) JUNCKER, *tab.* VIII. SAUVAGES, cl. IX, flux; ord. I, de sang; gen. II. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires; ord. II, thorachiques; gen. 179. SAGAR, cl. V, flux; ord. I, de sang; gen. II. CULLEN, cl. I, pyrexies; ord. IV, hémorragies; gen. XXXVII. VITET, cl. VII, maladies évacuatoires; ord. VIII; évacuations de matières sanguinolentes; gen. IV. PINEL, cl. III, hémorragies actives; ord. I, communes aux deux sexes; gen. XXXIX. MACBRIDE, cl. I, universelles; ord. III, flux; gen. II, hémorragie; esp. 2. TOURTELLE, cl. II, flux; ord. I, hémorragies; gen. II.

Pneumonorragie; PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses; ord. III; ecchyses; gen. I, hémorragie; sect. D.

Crachement de sang des praticiens.

Bibl. Wedel, *de sputo cruento ; Jenæ* 1709.

Ludolf, *de hæmoptysi*, Erfurt 1727.

A. Vater, *de hæmoptysi ; Vittemberg* 1732.

J. G. Krucers, *de hæmoptysi hœreditariâ ; Helmstadt* 1752.

C. F. Kaltschmid, *de hæmoptysi ; Jena* 1757.

Fr. de Sauvages, *diss. med. quæ hæmoptysis theoriam exponens ; Monsp.* 1757.

F. L. A. Rauch, *de hæmoptysi ; Argentor.* 1761.

C. Robertsone, *de expuitione sanguinis è pulmonibus editi ; Traj. ad Rhen.* 1761.

A. E. Buchner, *de hæmoptysi ut hæmorrhagiâ plerumque periculosâ ; Halæ* 1762.

J. Berkeley, *de hæmoptoe ; Edinburg.* 1762.

J. Bernhard, *de hæmoptoe ; Vindobonæ* 1763.

A. L. Buchner, *de hœmoptysi suâ sponte mortalibus eveniente ; Halæ* 1765.

Linné, *hæmoptysis ; Upsaliæ* 1767 : et *amænit. acad.*, tom. IX, pag. 118, diss. 178.

Caw, *de hœmoptoe*; coll. de Webster, tom. I, pag. 51.

Schroeder, *de hœmoptysi in genere*, etc. opusc. med., tom. II, pag. 306.

Sigwart, *de sanguinis è pulmonibus rejectione*; *Tubing.* 1781.

Kroek, *analecta practica de hœmoptysi*, *Gotting.* 1782.

Car. Avec le froid des pieds, un chatouillement incommode dans la gorge, de la toux ou des efforts pour tousser, la rougeur tranchée des joues, un sentiment de mal-aise, de douleur et de chaleur dans la poitrine : le sang sort par la bouche, vient des poumons, est vermeil et écumeux.

Rap. A. Toux hémoptyque; (symptôme inévitable de toute hémoptysie,) Sauv., cl. v, gen. v, esp. 15.

S-esp. I. Pneumorragie modérée.

La quantité de sang n'est pas très-considérable.

Var. A. *Accidentelle.* N'étant l'effet ni d'un vice héréditaire, ni d'une accrimonie des humeurs, ni d'aucune violence externe; et pro-

venant accidentellement de toutes les causes qui agissent fortement sur la respiration et sur ses effets ; SAUV. , *loc. cit.* , esp. 1.

B. *Essentielle.* Hémoptysie nerveuse légère, familière aux constitutions délicates dont la sensibilité et l'irritabilité sont extrêmes ; arrivant par l'impression d'une cause morale quelconque assez légère pour être manifestement disproportionnée avec son effet ; et montrant de très-grands rapports avec l'hémoptysie périodique qui est une forme de phtisie pulmonaire ; BRIEUDE , encyclop. méthodiq ; mot hémoptysie , esp. *6* , var. 1.

C. *Nocturne périodique* ; DARWIN , *philosoph. transact.* , vol. LI , part. II , ann. 1760, pag. 527 ; art. 51.

S-esp. II. Pneumorragie considérable.

Bibl. J. DONOVAN , *de hœmorrhagiâ pulmonum* ; *Edinb.* 1784.

Car. La quantité de sang est énorme et véritablement hémorragique.

Var. A. Hémoptysie traumatique , causée par une plaie externe , par une plaie interne , par

une forte contusion, par une violente commotion; SAUV., *loc. cit.*, esp. 12.

B. Hémoptysie nerveuse abondante, occasionnée souvent par quelques grands mouvemens de l'ame; BRIEUDE, encyclop. méthod., mot hémoptysie, esp. 6, var. 2.

S-esp. III. Hémoptysie hypocondrique.

Bibl. SCHROEDER, *diss. de hœmoptysi in genere et speciatim ejus nexu cum variâ adversâ ex hypochondriis valetudine*; *opusc. med.* tom. II, sect. II, pag. 327.

Esp. IV. *Gastrorragie.*

Eth. de *gaster*, estomac; et *rheo*, je coule.

Syn. Hématemèse; SAUVAGES; cl. IX, flux; ord. I, de sang; gen. IV. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires; ord. III, abdominales; gen. 185. VOGEL, cl. II, flux; ord. I, hémorragies; gen. 89. SAGAR, cl. V, flux; ord. I, de sang; gen. IV. MACBRIDE, cl. I, universelles; ord. III, flux; gen. II, hémorragie; esp. 3. PINEL, cl. III, hémorragies actives; ord. I, communes aux deux sexes; gen. 40. PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses; ord. III, ecchyses; gen. I, sect. E.

Hématémésie ; TOURTELLE, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. V.

Vomissement de sang ; JUNCKER, *tab.* IX. VITET, cl. VII, maladies évacuatoires ; ord. VIII, évacuations de matières sanguinolentes ; gen. V.

Bibl. WEDEL, *dissert. ægrum vomitu cruento laborantem sistens ; Jenæ* 1713.

ALBERTI, *de vomitu cruento ; Halæ* 1718.

BAVERMULLER, *dissert. de hæmatemesi ; Herbip.* 1725.

BLUMENTHAL, *dissert. de ægro spontaneâ ventriculi hæmorrhagiâ gravissimâ affecto ; Haun.* 1733.

Car. Le visage est pâle ; on éprouve des angoisses dans la région épigastrique, et après des nausées ou des efforts pour vomir, le sang sort par la bouche, vient de l'estomac, est grumelé, peu rutilant et se trouve souvent mêlé avec des matières gastriques.

S-esp. I. Gastrorragie spontanée.

Hématémèse colérique (survenant chez les sujets pléthoriques à l'occasion de quelque grand mouvement de l'ame,) ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 9.

S-esp. II. Gastrorragie forcée.

Hématémèse traumatique ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 3.

Esp. CVI *Enterragie.*

Eth. de *enteros*, intestin ; et *rheo*, je coule.

Syn. Enterroragie, *catarrhexis* ; VOGEL, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. 91.

Bibl. G. F. SIGWART, *de hæmorrhagiâ intestino-hepaticâ, hæmorrhagiarum hypochondriacarum species vulgo neglecta* ; *Tub.* 1758.

Car. Le sang sort par l'anus sans indices de proctorragie (flux hémorroïdal) seul ou à l'occasion d'une déjection, et il se fige au fond du vase. Les symptômes précurseurs ou concomitans des hémorragies actives, et surtout le sentiment du gonflement abdominal se font remarquer.

Est-ce l'hémorroïde fluente ou interne sans tumeur extérieure ni chûte de l'anus de CULLEN, cl. I, pyrexies ; ord. IV, hémorragies ; gen. XXXVIII, esp. 3 ?

L'enterragie est une maladie très-commune à Nismes ; elle attaque les gens aisés comme les individus du peuple ; mais l'on croit avoir

bien observé qu'elle est plus familière à ceux qui travaillent la soie écrue. C'est aux médecins qui pratiquent dans les villes manufacturières, à vérifier si ceux qui passent leur vie au milieu des émanations de la soie, sont plus sujets à l'enterragie.

Esp. VII *Proctorragie.*

Eth. de *procthos*, anus; et *rheo*, je coule.

Syn. *Hæmorrhois*, (d'*aima*, sang; et *rheo*, je coule); SAUVAGES, cl. IX, flux; ord. II, de ventre; gen. IX. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires; ord. III, abdominales; gen. 193. SAGAR, cl. V, flux; ord. II, de ventre sanglant; gen. IX. CULLEN, cl. I, pyrexies; ord. IV, hémorragies; gen. XXXVIII. MACBRIDE, cl. I, universelles; ord. III, flux; gen. 2, hémorragies; esp. 5.

Hémorroïdes internes; JUNCKER, *tab.* XI.

Flux hémorroïdal; VITET, cl. VII, maladies évacuatoires; ord. VIII, évacuations de matières sanguinolentes; gen. 8. TOURTELLE, cl. II, flux; ord. I, hémorragies; gen. VI.

Flux hémorroïdal excessif; PINEL, cl. III, hémorragies actives; ord. I, communes aux deux sexes; gen. XLII.

Hématorrhée, hématocheze; PLOUCQUET,

cl. II, péritropénuses; ord. III; ecchyses; gen. I, hémorragie; sect. O.

Bibl. BERGER, *de hæmorrhoidibus ultra modum profusis; Vitemb.* 1700.

ALBERTI, *tractatus de hæmorrhoidibus; Halæ* 1723.

D. W. TRILLER, *de hæmorrhoidum fluxu nunc salutari nunc noxio; Vitembergæ* 1764.

D. COOK, *de tumore et fluxu hæmorrhoidali; Edinb.* 1767.

J. SIDREN, *diss. sistens casum hæmorrhoidalem; Upsaliæ* 1768.

J. TURNER, *de fluxu hæmorrhoidali; Edinb.* 1772.

NEBEL, *nonnulla de hæmorrhoidibus; Heidelb.* 1775.

RICHTER, *censura nimiæ laudis hæmorrhoidorum; opusc. med.*, tom. III, pag. 104.

STOLL, *diss. de hæmorrhoidibus, diss. med. ad morbos chronicos*, tom. II, pag. 407.

OBERKAMP, *dissert. ætiologica hæmorrhoidum; Heidelb.* 1789. — *Programa quæ causa hæmorrhoidum nostro ævo; Heidelb.* 1789.

Car. Il y a d'abord pesanteur ou douleur de tête, vertiges, douleurs gravatives du dos et des lombes, sentiment de pression depuis l'anus

l'anus jusqu'au périnée : le sang coule avec plus ou moins de force, et quelquefois par suintement, soit des bords de l'anus simplement tuméfiés, soit des tubercules livides et douloureux amoncélés autour du fondement.

Rap. Proctalgie hémorroïdale; MACBRIDE, cl. I, ord. IV, gen. 12, esp. 3.

Leucorrhois ou excrétion tenesmoïde périodique par l'anus d'une pituite pure et ensanglantée ; VOGEL, cl. II, flux; ord. II, apocénoses; gen. 92.

S-esp. I. Proctorragie modérée.

Le sang coule en quantité moyenne.

Rap. Hémorroïdes régulières ; JUNCKER, *tab.* XI.

Hémorroïs modéré ; SAUV., *loc. cit.*, esp. I.

Hémorroïs sanglant ; CULLEN, *loc. cit.*, esp. I, var. A.

Hémorroïs régulier, revenant périodiquement tous les mois pendant quinze ans ; BADER, observ. 33.

S-esp. II. Proctorragie excessive.

Il s'évacue une quantité considérable de sang.

Rap. Hémorroïdes abondantes ; JUNCKER, *loc. cit.*

Hémorroïdes excédentes ; ALBERTI, *loc. cit.*

Hémorroïs immodéré ; SAUV., *loc. cit.* esp. 2.

S-esp. III. Proctorragie diarrhéique ; NICOLAI, *diss. de fluxu hœmorrhoidali nimio cum nimiâ diarrheâ conjuncto* ; *Jena* 1776.

Formes.

Sor. 1. Hémoptysie périodique, remplaçant une proctorragie ; SAUV. cl. IX, gen. 11, esp. 5.

A. Observation d'ALBRECHT, *nova acta atur. curiosor.*, tom. 1, art. 1, pag. 1, sur une hémoptysie hypocondriaco-hémorroïdale périodique qui dura quarante ans, sans aucune atteinte phthisique, et qui finit par le marasme sénile.

2. Hématémèse hémorroïdale (dans laquelle le vomissement de sang tient lieu d'un flux hémorroïdal) ; SAUV., cl. IX, gen. IV, esp. 5.

3. Satyriase et nymphomanie proctorragiques ; BRENDEL, *diss. de hœmorrhoidibus in-*

terceptis morbos aphrodisiacos simulantibus; op., tom. II, pag. 73.

4. Céphalalgie hémorroïdale (gravative, avec vertiges, certaine confusion dans les idées, pesanteur dans le front, engourdissement et constipation; paroissant quelque temps avant que les vaisseaux hémorroïdaux se gonflent); SAUV., cl. VII, gen. XI, esp. 3.

5. Colique hémorroïdale; SAUV. cl. VII, gen. XXII, esp. 8.

6. Marasme hémorroïdal; obs. d'un flux hémorroïdal excessif dans une fille de trois ans; BERDOT, *acta helvetica*, vol. V, pag. 191, art 13.

7. Fièvre hémorroïdale; STORCH, *ann. med.* tom. I, édit. d'AUBERT, pag. 143. — DE HAEN, *rat. medend.*, édit. de Par., tom. III, pag. 385.

8. Tierce arthritique (occasionnée par la suppression d'un flux hémorroïdal); SAUV., cl. II, gen. X, esp. 5.

9. Ictère hémorroïdal; HOUSSET, *journ. de médec.*, tom. XXIII, pag. 312.

Esp. VI. *Métrorragie.*

Eth. de *metra*, matrice; et *rheo*, je coule, je flue.

Syn. Flux désordonné et excessif des menstrues, et hémorragie utérine ; JUNCKER, *tab.* XIV.

Hémorragies utérines ; PINEL, cl. III, hémorragies actives, ord. II.

Ménorragie, (de *men*, mois ; et *rheo*, je coule ;) SAUVAGES, cl. IX, flux, ord. I, de sang ; gen. VI. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires ; ord. IV, des parties génitales ; gen. 203. VOGEL, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. 96. CULLEN, cl. I, pyrexies ; ord. IV, hémorragies ; gen. XXXIX. TOURTELLE, cl. II, flux ; ord. I, hémorragies ; gen. VII.

Métrorragie ; SAGAR, cl. V, flux ; ord. I, de sang ; gen. VI. PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses ; ord. III, ecchyses ; gen. I, hémorragie ; sect. L.

Flux menstruel trop abondant ; VITET, cl. VII, maladies évacuatoires ; ord. VIII, évacuations de matières sanguinolentes ; gen. X. — Pertes de sang, *ibid*, gen. IX.

Maladies provenant des flux sanguins trop abondans ; VIGAROUX, *cours élém. des maladies des femmes*, tom. I, pag. 193.

Bibl. FISCHER, *de menorrhagia* ; Erfurd 1727.

URBAN, *hæmorrhagia uterina; Edinb.* 1753, et coll. de HALLER, tom. IV, pag. 559.

P. I. OBERLIN, *de hæmorrhagiâ uteri; Argentor.* 1766.

SCHRŒDER, *de hæmorrhagiâ uteri; Gotting.* 1771; et opusc. médic., tom. I, pag. 180.

HOPFF, *diss. de hæmorrhagiâ uteri*, coll. de WASSERBERG, 1775, tom. II, pag. 396.

W. E. STUVE, *de hæmorrhagiâ uteri; Gotting.* 1780.

DALY, *de menorrhagiâ in non gravidis nec puerperis*; coll. de WEBSTER 1781, tom. I, pag. 73.

A. SAYERS, *de menorrhagiâ; Edinb.* 1782; et *diss. med. Edinburgenses*, diss. 9.

BEIER, *de uteri hæmorrhagiâ; Argentor.* 1782.

SAHL, *diss. de uteri hæmorrhagiis; Anglip* 1783.

J. SAAL, *de hæmorrhagiâ uteri*; Ingolstad 1785.

SENFFT, *de uteri hæmorrhagiis; Wirzeb.* 1788.

Leçons d'ALPHONSE LEROY, sur les pertes de sang........ et sur toutes les hémorragies; Paris, an IX--1801.

Car. Après ou avec des douleurs du dos, des lombes et du ventre, qui commencent plus ou moins vivement par la région lombaire, se portent sur l'hypogastre en s'étendant sur la partie supérieure des cuisses, et reviennent par intervalles : le sang sort, contre l'ordinaire, par le vagin et vient de la matrice.

S-esp. I. Métrorragie virginale.

Bibl. H. LUDOLF, *de menstruorum fluxu nimio*; *Erford* 1753.

Car. Le sang coule facilement et d'une manière immodérée chez les filles ou chez les femmes qui ne sont point grosses.

Règles dévoyées ; ASTRUC, *malad. des femmes*, liv. I, chap. VII. — Règles immodérées ; *id. ib.*, chap. IX.

Ménorragie rouge ; CULLEN, *loc. cit.*, esp. I.

Var. A. *Indéterminée* ; attaquant indifféremment depuis la puberté jusqu'à l'âge de retour.

Ménorragie immodérée ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 3.

Var. B. *Déterminée* ; survenant aux personnes du sexe qui sont parvenues à l'époque naturelle de la cessation des règles.

Temps critique. *Voy.* conseil aux femmes de 40 ans, par JEANNET DESLONGROIS ; Paris 1787. — Conseils pour les femmes de 45 à 50 ans, etc. par FOTHERGILL ; Paris 1788.

S-esp. II. Métrorragie gravidique.

Syn. Pertes de sang.

Bibl. SCHACKER, *de hæmorrhagiis gravidarum* ; *Leips.* 1717 ; coll. de HALLER, tom. IV, pag. 555.

LINNÉ, *hæmorrhagia uteri sub statu graviditatis* ; *Upsal.* 1749. *Amœnit. academ.*, tom. IX, pag. 1.

I. J. THURNEYSEN, *de causis hæmorrhagiarum uteri in gravidis* ; *Basil.* 1752.

AND. PASTA, *intorno al flusso di sangue d'all utero nelle done gravide*, etc. ; *Bergam.* 1751-1752 : traduit par ALIBERT ; Paris, an VIII.

P. WEIGAND, *de fluxu sanguinis in gravidis* ; *Altorf.* 1756.

PUZOS, mémoire sur les pertes de sang

qui surviennent aux femmes grosses, etc. 1761; *academ. de chirurgie*, tom. I, pag. 358.

C. F. KALTSCHMID, *de partu cum hæmorrhagiâ uterinâ conjuncto*; *Jenæ* 1762.

AASKOW, *de usu opii in hæmorrhagiis gravidarum*, 1777; *acta societ. medicæ hauniens.*, tom. III, pag. 49.

STOLL, *de hæmorrhagiis gravidarum*, 1789, *dissert. med.*, tom. II, pag. 58.

ALPHONSE LEROY, leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse, etc.; Paris, an IX.

Car. Le sang sort avec plus ou moins de profusion par les parties génitales, chez les femmes à divers termes de leur grossesse.

Var. A. *Vaginale*; (élytrorragie, d'*elytron*, vagin; et *rheo*, je coule.) La perte venant des vaisseaux qui s'ouvrent dans le vagin sans crainte fondée d'avortement.

Hémorragie du vagin, suivie de la mort, dans une femme grosse de huit mois; HEINIGKE, *biblioth. germ.*, tom. I, pag. 93.

B. *Utérine*; le sang sortant des vaisseaux de la matrice ou de ceux du placenta, et menaçant d'avortement.

Ménorragie gravidique; SAUV., *loc. cit.* esp. 6.

C. *Placentique*; le sang venant de l'attache du placenta à l'orifice de la matrice; MELITSCH. *Voy.* STARKS, *archiv. fur geburtshulfe*, etc. *Jena* 1791; et *gazette salut.*, ann. 1792, pag. 11.

S-esp. III. Métrorragie puerpérique.

Syn. Lochies ou vidanges immodérées.

Flux lochial désordonné et excessif; JUNCKER, *tab.* XVI.

Bibl. RULLMANN, *diss. de præternaturali ac difficili ab hæmorrhagiam uteri antecedentem*; *Giessæ* 1744.

G. G. REICHARDS, *de hæmorrhagiâ uteri partum insequente*; *Argentor.* 1755.

LEROUX, observations sur les pertes de sang des femmes en couche, etc.; Paris 1776.

SAXTORPH, *de hæmorrhagiis partum insequentibus*, etc. 1779; *acta societ. med. hauniens.*, tom. IV, pag. 127.

E. RIGBY; *an essay on the uterine hemorrhage*, etc.; *London* 1785.

STOLL, *de hæmorrhagiis*, 1789; *dissert. med.*, tom. III, pag. 86.

Car. Le sang sort abondamment des vais-

seaux de la matrice, chez la femme en travail et récemment accouchée; ordinairement avec coliques, douleur ou pesanteur des reins, etc.

Var. A. *Visible*; le sang sortant par les voies naturelles.

Ménorragie lochiale; SAUV., *loc. cit.*, esp. 8. — CULLEN, *loc. cit.*, esp. 3.

Métrorragie puerpérique; SAGAR, *loc. cit.*, esp. 2.

B. *Cachée*; le sang s'épanchant dans la matrice et ne sortant pas au dehors.

Hémorragie utérine cachée ou sans écoulement de sang au dehors pendant le travail de l'enfantement; BALME, recueil périod. de la soc. de méd. de Paris, tom. II, pag. 15; mémoire sur les hémorragies utérines cachées; BAUDELOCQUE aîné, *ibid*, tom. III, pag. 3.

Formes.

Sor. 1. Diarrhée chólériodique; SAUV., cl. IX, ord. II, gen. XVI, esp. 17.

Esp. VII. *Cystirragie.*

Eth. de *cystis*, vessie; et *rheo*, je coule.

Syn. Pissement de sang; JUNCKER, *tab.*

x. VITET, cl. VII, maladies évacuatoires; ord. VIII, évacuations de matières sanguines; gen. VII.

Hématurie; SAUVAGES, cl. IX, flux; ord. I, flux sanglans; gen. V. LINNÉ, cl. IX, évacuatoires; ord. IV, des parties génitales; gen. 199. SAGAR, cl. V, flux; ord. I, de sang; gen. V. PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses; ord. III, ecchyses; gen. I, hémorragie; sect. I. TOURTELLE, cl. II, flux; ord. I, hémorragies; gen. IV.

Hématurie ou hémorragie par les voies urinaires; PINEL, cl. III, hémorragies actives; gen. 41.

Cystirragie, VOGEL, cl. II, flux; ord. I, hémorragies; gen. 93.

Bibl. AMMANN; *de mictione cruentâ*; *Lips*, 1673.

KHELLE, *de mictu cruento altd.* 1721.

Car. Il y a douleur dans la région lombaire ou dans l'hypogastre, avec sentiment d'ardeur au dos ou au pubis; suivie de la sortie du sang par la voie des urines.

Rapports de comparaison.

Hématurie déceptive ou fausse; SAUV., *loc.*

cit., esp. 3 et 10. (Urines profondément intenses, soit à l'occasion de certaines substances avalées, soit par un changement opéré dans les humeurs.)

S-esp. I. Cystirragie spontanée.

Le sang sort sans qu'il ait précédé quelque violence sur-tout extérieure.

Var. A. *Rénale.* Il y a douleur ou sentiment incommode circonscrit aux lombes ; le sang est parfaitement mêlé avec l'urine ; ce fluide se dépose au fond du vase à l'instar d'un sédiment, et ne se coagule point.

Hématurie rénale ; SAG., *loc. cit.*, esp. 3.

B. *Vésicale.* Il y a douleur gravative au pubis et au périnée ; le sang, qui n'est jamais bien combiné avec l'urine, se précipite au fond du vase, et s'y concrêt.

Hématurie vésicale ; SAG. *loc. cit.*, esp. 4.

C. *Vermiforme.* Apparence due au sang, dont la fibrine s'est moulée, en se concrêtant dans les uretères ou dans l'urètre. Voy. *acta natur. curios.*, tom. 1, obs. 46 ; tom. V, obs. 75.

S-esp. II. Cystirragie forcée.

Le pissement de sang est l'effet sensible de quelque secousse interne ou d'une violence extérieure.

Var. A. Hématurie violente, causée par les efforts du vomissement, par les secoûsses de l'équitation ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 2.

B. Hématurie traumatique, occasionnée par un coup dans les reins ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 14.

Esp. VIII. *Phalloragie.*

Eth. de *phallos*, membre viril ; et *rheo*, je coule.

Syn. Phalloragie ; PLOUCQUET, cl. II, péritropénuses ; ord. III, ecchyses ; gen. I, hémorragies ; sect. K.

Stymatose ; VOGEL, cl. II, flux ; sect. I, hémorragies ; gen. XCIV.

Bibl. R. A. VOGEL, *de stymatosi, vulgo hæmorrhagia penis dicta*, etc. *Gotting.* 1765.

Car. Il y a chaleur accompagnée d'une sensation incommode dans l'urètre, et le sang

coule de cette partie sans indices de cystirragie.

S-esp. I. Phallorragie distillante.

Le sang coulant goutte à goutte, et étant rendu seul sans être mêlé avec l'urine.

Hématurie distillante ; SAUV., cl. IX, gen. V, esp. 8.

Hématurie urétrale ; SAG., cl. V, gen. V, esp. 5.

S-esp. II. Phallorragie soutenue.

SCHNEIDER, *chirurgische goschichte*, etc., obs. I.

S-esp. III. Phallorragie éjaculatoire.

Avec éjaculation de sang au lieu de sémence dans les jeunes-gens qui se livrent trop ardemment aux plaisirs de l'amour.

Hématurie éjaculatoire ; SAUV., cl. IX, gen. V, esp. 7.

Esp. IX. *Omphalorragie.*

Eth. d'*omphalos* ; ombilic ; et de *rheo*, je coule.

Syn. Omphalorragie ; PLOUCQUET, cl. II,

péritropénuses ; ord. 111, ecchyses ; gen. 1 ; sect. S.

WATTS, hémorragie ombilicale chez les nouveaux nés ; *the gentlemanz magazine*, etc., 1752, pag. 172.

DEGLAND, observations et réflexions sur une hémorragie funeste par le cordon ombilical ; *recueil périod. de la soc. de médec. de Paris*, tom. V, pag. 345.

Car. Le sang sort par le cordon ombilical chez les nouveaux nés.

Esp. X. Hémorragie opératoire.

Bibl. C. A. RENARD, *an ad sistendam membrorum rescisioni supervenientem hæmorrhagiam detur artificium tutius vasorum ligatura* ; Paris 1753.

G. NEALE, *some observations on the use of the agarik and its insufficienti in stopping hemorrhagies aster capital operations* ; *Lond.* 1757.

Car. Le sang sort avec activité des parties qui ont souffert une opération récente.

Gen. IV. HECTICIE.

Eth. d'*exis*, habitude du corps.

Syn. Étisie (*tabes*) ; SAUVAGES, cl. X, cachexies ; ord. 1, consomption ; gen. 1. LINNÉ, cl. X, difformités ; ord. 1, maigreurs ; gen. 209. VOGEL, cl. VIII, cachexies ; gen. 309. SAGAR, cl. III, cachexies ; ord. 1, maigreurs ; gen. 1. CULLEN, cl. III, cachexies ; ord. 1, maigreurs ; gen. 69. VITET, cl. VII, maladies évacuatoires ; ord. 1, évacuations insensibles ; gen. IV. TOURTELLE, cl. V, cachexies ; ord. 1, amaigrissemens ; gen. 11.

Car. Amaigrissement progressif avec chaleur sensible, sans indices d'aucun foyer de suppuration.

Rap. Intempérie chaude des anciens.

Hectique vespertine ; SAUVAGES, cl. II, fièvres ; ord. 1, continues ; gen. V ; esp. 2. — Fièvre du soir ; HUFELAND, *l'art de prolonger la vie humaine*, pag. 265.

Esp. I. *Pyrétique.*

Syn. Hectique de la 1.re et de la 2.e espèce ; GALIEN, *de different. febr.*, *lib.* 1, *cap.* VIII. — Fièvre lente ; JUNCKER, *tab.* LXIX. — LUDWIG, cl. 1, ord. 1, sect. A, gen. 4. — HOFFMAN, *medic. ration. system.*, tom.

tom. IV, sect. 2, *cap.* XIII, §. 2. — Fièvre habituelle ou hectique; RAYMOND FORTIS, *de febr. et morb. mulierum*, pag. 351. — Hectique habituelle; BELLINI, *de febrib.*, pag. 163. — Fièvre hectique; BURSERI, *instit. med. pract.*, tom. I, pag. 381.

Hectique (*hectica*), SAUVAGES, cl. II, fièvres; ord. I, continues; gen. V. LINNÉ, cl. II, critiques; ord. II, exacerbantes; gen. XXIV. VOGEL, cl. I, fièvres; ord. II, continues; gen. LXXX. SAGAR, cl. XII, fièvres; ord. I, continues; gen. V. CULLEN, *synop. nosol. method. venet.*, 1787, tom. II, pag. 29. VITET, cl. I, fièvres; ord. V, lentes; gen. I.

Bibl. J. J. MICHIEL, *de febre hectica*; Duisbourg 1752.

J. LONGFIELD, *de febre hecticâ*; Edinb. 1759.

C. JOANNIN, *animadversiones med. practicæ in febrem hecticam*; Lucæ 1764.

G. HEBERDEN, sur la fièvre hectique; *medical transactions*, etc. *Lond.* 1772, vol. II, art. I, pag. I.

FOURNIER, observations sur la nature, les causes et le traitement de la fièvre lente ou hectique; Dijon 1781.

W. TRNKA, *historia febris hecticæ*; *Vindobon.* 1783.

Car. Le pouls est accéléré avec deux exacerbations plus ou moins sensibles par jour ; la chaleur est soutenue ; elle fait des progrès, et la marche de la maladie est lente.

Esp. II. *Apyrétique.*

Syn. Échauffement ; LIEUTAUD, précis de médec. prat. ; Paris, 1777, in-8.°, tom. 1, pag. 112.

Car. Il y a une sensation de chaleur permanente ou instantanée, mais sujette à de fréquens retours, sensible au tact et sans fièvre apparente, quoique le pouls ne soit pas absolument dans l'état naturel.

Gen. V. COMBUSTION (*a*).

Bibl. VILMER, relation d'une femme brû-

(*a*) Ce genre semble appartenir plutôt à la troisième classe ; en le plaçant dans la première, on a égard à l'action de l'oxigène dans la combustion, et au dégagement du calorique qui est ici un phénomène prédominant.

lée ; *philosophical transactions*, etc. vol. LXIV ; pag. 340, art. 35.

FOUQUET, brûlure par une cause inconnue, suivie de la mort ; obs. traduite de l'italien, etc. : *journal de médecine*, tom. LXVIII, pag. 436.

DEVILLIERS, note bibliographique, etc., *journ. de médec.*, tom. LXIX, pag. 169.

LAIR, essai sur les combustions humaines par un long usage des liqueurs spiritueuses ; Paris, an VIII.

Car. Après un long usage de liqueurs spiritueuses, un feu dévorant se déclare, bientôt les parties du corps brûlent à la manière des pyrophores, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en charbon.

Sous-classe deuxième.

DESCALORINÈSES.

Les maladies qui composent cette sous-classe sont celles dans lesquelles les phénomènes prédominans semblent devoir être imputés à une

diminution de quantité du principe qui produit la chaleur animale.

Les genres qui la composent sont

VI. La *Crymose.*

VII. La *Squirosarque.*

VIII. Les *Scrophules.*

IX. La *Crymodynie.*

X. La *Polylymphie.*

XI. L'*Hydropisie.*

XII. La *Chlorose.*

Gen. VI. *CRYMOSE.*

Eth. Dénomination proposée pour exprimer un genre de maladie causée par le froid ; de *cryos*, froid, gêlé.

Car. Les parties sont froides, insensibles et souvent il y a une disposition très-forte au sommeil.

Esp. I. *Générale.*

Tout le corps est frappé de refroidissement, et la disposition au sommeil est très-forte.

Formes.

Sor. 1. Asphyxie frigorique; SAUV., cl. VI, ord. IV, gen. XXIV, esp. 5.

2. Priapisme frigorique; SAUV., cl. IV, ord. I, gen. VI, esp. 3.

3. Léthargie frigorique; SAUV., cl. VI, ord. V, gen. XXVIII, esp. 6.

4. Carus frigorique; SAUV., cl. VI, ord. V, gen. XXX, esp. 15.

Esp. II. *Particulière.*

Syn. Membres gêlés; TISSOT, *avis au peuple*, §. 457.

Quelques parties du corps sont gêlées et très-susceptibles de tomber en gangrène par l'action d'une chaleur forte et soudaine.

Formes.

Sor. 1. Gangrène frigorique; SAUV., cl. X, ord. VII, gen. XL, esp. 6.

Gen. VII. *SQUIROSARQUE.*

Eth. Terme proposé pour désigner un genre de maladie caractérisé par la dureté du tissu

cellulaire ou des chairs ; de *skirros*, moëlon ; et *sarkos*, chair.

Syn. Endurcissement du tissu cellulaire ; ANDRY, SOUVILLE, AUVITY, HULME.

Ædematie concrête ; SOUVILLE, *loc. infr. cit.*

Anasarque dure ; CULLEN, *élémens de méd. prat.*, tom. II, §. 1670.

Bibl. ANDRY, recherches sur l'endurcissement du tissu cellulaire des enfans nouveaux nés ; *mém. de la soc. roy. de méd. de Par.*, ann. 1784-85, pag. 207 de l'hist.

SOUVILLE, observation sur l'endurcissement du tissu cellulaire, etc. ; *journ. de médec.*, tom. LXXVII, pag. 64.

AUVITY, mémoire couronné sur l'endurcissement du tissu cellulaire, *mém. de la soc. roy. de méd. de Par.*, ann. 1787-88, pag. 328 des mém.

HULME, *de induratione telæ cellularis*, etc. ibid, pag. 413 des mém.

Car. Engorgement compact, renitent, sans élasticité, et ne recevant pas l'impression du doigt, occupant toute l'habitude du corps, et plus fréquemment la face, le cou, la région

du pubis, l'avant-bras et la main, les jambes et les pieds; dans les enfans de naissance, froids et asthéniques. La maladie tend fortement à un sommeil léthargique.

Gen. VIII. SCROPHULES.

Eth. de *choiros*, pourceau; et de *scropha*, truie; seulement parce que ces animaux sont sujets à cette maladie.

Syn. Scrophules; SAUVAGES, cl. X, cachexies; ord. IV, protubérances; gen. XXI. VOGEL, cl. X, vices; ord. II, tumeurs; gen. 367; SAGAR, cl. III, cachexies; ord. IV, protubérances; gen. XXII. CULLEN, cl. III, cachexies; ord. III, impétigines; gen. LXXXIV.

Strumes; LINNÉ, cl. XI, vices; ord. V, tumeurs; gen. 285.

Écrouelles; PINEL, cl. V, maladies dont le siège est dans le système lymphatique; ord. II, maladies des glandes lymphatiques; gen. LXX.

Bibl. FAURE, mém. sur le caractère des tumeurs scrophuleuses; *rec. des prix de l'acad. roy. de chir.*, tom. III, pag. 25, édit. in 4.° 1759.

BORDEU, id. *ib.*, pag. 43.

CHARMETTON, id. *ib.*, pag. 142; et traité des écrouelles; Lyon 1756.

GOURSAUD, id. *ib.*, pag. 288.

MAJAULT, id. *ib.*, pag. 511.

Un anonyme, id. *ib.*, pag. 336.

RENARD, essai sur les écrouelles, 1769.

J. MORLEY, *an essay on the nature of scrophulous disorders, vulgarly called the kings evil; Lond.* 1771.

J. A. WOLSTEIN, *diss. de scrophulis; Jenæ* 1775.

J. W. TOETTELMANN, *diss. de scrophulis et morbis scrophulosis; Gotting.* 1777.

CHAPPOT, système de la nature sur le virus écrouelleux; Toulouse 1779.

TH. WESTROP, *de scrophulâ; Edinb.*; et coll. de WEBSTER, tom. III, pag. 54.

LALOUETTE, traité des scrophules, etc.; Paris 1780.

POSSE, *de cognoscendis et sanandis scrophulis; Halæ-Magdeb.* 1784.

T. WITHE, *a treatise on the struma or scrofula*, etc. *Lond.* 1784.

BAUMES, mémoire couronné sur le vice scrophuleux; Nismes 1789. in-8.° à Paris 1805?

KORTUM, *comment. de vitio scrophuloso; Lemgow* 1789 *et* 1790.

HAMILTON, *observations on scrophulous affections*, etc. *Lond.* 1791.

HUFELAND; nature, diagnostic et traitement de la maladie scrophuleuse (en allem.); *Jena* 1795. Voy. *biblioth. german.*, tom. 1, pag. 226.

J. C. H. ACKERMAN, *de scrophularum naturâ*; *Leip.* 1787.

Car. Engorgement particulier du système lymphatique, avec tuméfaction, inflammation et suppuration spécifiques des glandes des absorbans.

Esp. I. Scrophules constitutionnelles.

Car. Un certain fond de blancheur contraste avec une rougeur assez vive des joues et la paleur des lèvres; la peau est douce, les membres son arrondis; le cou est court et gros; la mâchoire inférieure est plus étendue que de coutume; ses angles sont plus saillans et carrés, les lèvres sont plus grosses, les os de la pomette plus relevés; les aîles du nez et les paupières sont plus épaisses; enfin, le pouls est plus ou moins remarquable par sa mollesse.

Diathèse ou constitution écrouelleuse.

Esp. II. *Scrophules glanduleuses.*

Car. Les glandes lymphatiques, sur-tout celles qui se trouvent placées sur les parties latérales du cou, sont affectées ; la tuméfaction est indolente, bosselée et mobile, l'inflammation tardive et la suppuration longue.

1.er degré. Écrouelles indolentes et sans travail inflammatoire.

2.e degré. Écrouelles sourdement douloureuses, un peu rouges à leur superficie.

3.e degré. Écrouelles suppurées ; l'ulcère se distinguant par quelques callosités, par la lenteur de la suppuration et la nature seroso-albumineuse de la matière purulente.

Rap. Scrophules vulgaires ; SAUV., *loc. cit.* esp. I.

Formes.

Sor. 1. Hecticie scrophuleuse ; SAUV., cl. II, ord. I, gen. V, esp. 5.

2. Ascite scrophuleuse ; SAUV., cl. X, ord. III, gen. XIV, esp. 5.

3. Crétinisme écrouelleux ; BRIEUDE, *mém. de la société roy. de méd. de Paris*, ann. 1782-83, pag. 325.

4. Manie apoplectique scrophuleuse ; REIL, *memorabilium clinicorum*, etc. *vol.* II, *fascic.* II, *cas.* II.

5. Convulsion hydrocéphalique ; SAUV., cl. IV, ord. III, gen. XIII, esp. 5.

6. Toux sèche ; SAUV., cl. V, ord. I, gen. V, esp. 3.

7. Coqueluche écrouelleuse ; BAUMES d'après ZIMMERMAN, mém. sur le vice scroph., pag. 91.

8. Phthisie pulmonaire écrouelleuse ; SAUV., cl. X, ord. I, gen. II, esp. 3.

9. Dysphagie écrouelleuse ; DE HAEN, *de deglutitione*, dans son *rat. med.*, tom. VI. — TARANGET (affection peu commune de l'œsophage), *journal de médecine*, tom. LXVIII, pag. 253.

10. Colique écrouelleuse, HÉLIAN, *dict. du diagnost.*, art. colique.

11. Paralysie scrophuleuse ; SAUV., cl. VI, ord. III, gen. XVIII, esp. 5.

12. Hémiplégie scrophuleuse ; SAUV., cl. VI, ord. III, gen. XIX, esp. 4.

13. Amaurose scrophuleuse ; SAUV., cl. VI, ord. I, gen. IV, esp. 3. — PLENCK, *de morb. ocul.*, pag. 172, esp. 15.

14. Étisie glandulaire ; SAUV., cl. X, ord. I, gen. I, esp. 10.

Étisie mésenterique ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 9.

15. Amygdales scrophuleuses ; JAMES, *diet. de méd.*, mot *scrophula*, tom. V, pag. 1445.

16. Ranule scrophuleuse ; JAMES, *ibid* pag. 1446.

17. Scrophules mésenteriques ; SAUV., cl. X, ord. IV, gen. XXI, esp. 4.

18. Tumeur blanche ; BELL, traité des ulcères, pag. 328, esp. 2.

19. Ophtalmie scrophuleuse ; SAUV., cl. VII, ord. II, gen. XIV, esp. 9. — PLENCK, *de morb. ocul.*, pag. 80, esp. 16. — JAMES, *dict. de méd.*, art. *scrophula*, tom. V, pag. 1440.

Les bords des paupières sont enflés, la cornée est rouge et tuméfiée ; il y a, en outre, une chassie épaisse et un larmoyement âcre. La maladie est humide et longue.

20. Scrophule américaine ou écrouelles pianiques ; SAUV, cl. X, ord. IV, gen. XXI, esp. 5.

21. Gonorrhée scrophuleuse ; BAUMES, mémoire sur le vice scrophuleux, pag. 101.

22. Polysarcie écrouelleuse ; DE BRIEUDE, mém. de la soc. roy. de méd. de Par., tom. V, pag. 307 des mém.

23. Ulcère scrophuleux; BELL, traité des ulcères, sect. XII, pag. 320.

24. *Ægilops* écrouelleux; JAMES, *dict. de méd.*, mot *scrophula*, tom. V, pag. 1444.

25. Ozœne scrophuleux; JAMES, *ibid* pag. 1446.

26. Scrophules osseuses; LALOUETTE, traité des scroph.; tom. I, pag. 49.

27. Maladie vertébrale; PERCIVAL POTT, remarq. sur cette espèce de paralysie des extrémités inférieures, etc.; Paris 1783. — Du mal vertébral, etc.; Paris 1785. — JEBB, *select cases of the disorder commonly termed the paralysis of the lower extremities*; *Lond.* 1782.

Les extrémités inférieures ou supérieures s'affoiblissent peu à peu et se paralysent; il y a affaissement et distorsion d'une partie du rachis ou colonne épinière, en conséquence d'une carie scrophuleuse qui détruit une ou plusieurs vertèbres.

28. *Arthrocace*; SAUV., cl. I, vices; ord. VII, plaies; gen. 78.

29. Cancer scrophuleux.

A. A la lèvre inférieure; HUFELAND, bibl. germ., tom. I, pag. 79.

Bouton squirreux qui se gonfle avec des inégalités et s'ulcère en plusieurs endroits ; la tumeur ulcérée est parsemée de petites squirosités et recouverte en plusieurs endroits de croûtes, et il en découle une humeur visqueuse et puante.

B. A la mamelle. Carcinome scrophuleux ; BIERCHEN, *intrades tal om ktatskadors, scrophulose*, etc. ; *Stockolm* 1772, pag. 27.

Le corps de la mamelle forme un squirre indolent ou à peu près, et moins dur que le véritable squirre cancereux. En s'ulcérant, la tumeur s'applatit ou se sillonne ; il y a des nodosités qui s'ouvrent et constituent des ulcères blancs et comme lardacés, en différens endroits rouges, et fongueux en d'autres. Ils résistent à la cicatrisation ou conservent des croûtes dures et sèches.

Nota bene. Ce carcinorme scrophuleux de BIERCHEN diffère sensiblement du cancer scrophuleux de GAMET, traité des affect. cancér., pag. 32 ; ainsi que du carcinome scrophuleux de JAMES HILL, *cases in surgery, particulary of cancers* ; *Edinb.* 1772, sect. 1.

30. Dartre écrouelleuse ; BAUMES, mém. sur

le vice scroph., pag. 93. — RETZ, annales de l'art de guérir, tom. VII, pag. 309.

31. Achore écrouelleuse; POSSE, *de cognosc. et curand. scrophulis*, pag. 11, note x.

Gen. IX. CRYMODYNIE.

Eth. Terme proposé pour caractériser un genre de douleur occasionnée par le froid; de *cryos*, froid, gêlé; et *odyné*, douleur.

Syn. Rhumatisme froid, chronique.

Bibl. R. F. MŒRIKOFER, *de rhumatismo*; *Basil.* 1752.

J. B. VON BUCHWALD, *de rationali ætiologiâ rhumatismi et arthriditis*, etc.; *Hafniæ* 1754.

F. C. JUNCKER, *de rhumatismis artuum*; *Halæ* 1759.

J. WHITE, *de rhumatismo*; *Lugd-Batav.* 1762.

S. AURIVILIUS, *de rhumatismo*; *Upsaliæ* 1764.

MAILLARD; *essay on the rhumatism*; *Lond.* 1765.

R. A. VOGEL, *rhumatismi pathologia*; *Goting.* 1765.

PONSARD, traité méthodique de la goutte et du rhumatisme; Paris 1770.

COWLING, *de rhumatismo chronico*; *Edinb.* 1778; et coll. de WEBSTER, tom. 11, pag. 301, diss. 18.

POUTEAU, mém. sur les avantages du feu contre les douleurs rhumatismales fixes et invétérées; *œuvres posthumes*, tom. 1, pag. 202.

R. VAUGHAN, *de rhumatismo*, *Edinb.* 1782.

SAGAR, *diss. med. de rhumatismo regulari et larvato*; *Gotting.* 1787.

TH. FOWLER, *medical rapports of the effects of blood-letting, sudorifics and bistering*, etc. *Lond.* 1795.

Car. Douleurs plus ou moins étendues, plus ou moins passagères, augmentant particulièrement par le mouvement et par le froid, et diminuant par la chaleur; sans fièvre.

Esp. I. *Arthrodynie.*

Eth. d'*arthron*, articulation; et *odyné*, douleur.

Syn. Arthrodynie; CULLEN, *synops. nosol.*

sol. method. venet., 1787 ; tom. II, pag. 62.

Rhumatisme chronique ; OOSTERDIK SCHACHT *instit. med. pract.* ; *edit.* 2, *Traj. ad Rhen.* 1767, pag. 48. — MACBRIDE, cl. I, universelles ; ord. IV, douleurs ; gen. II, rhumatisme ; esp. 2.

Car. Douleurs rongeantes dans les articulations qui sont foibles, peu ou point tuméfiées, ont une certaine rigidité, se refroidissent facilement et souvent sans cause manifeste.

S-esp. I. Fixe.

La maladie attaque indifféremment toutes les parties musculaires, souvent en affecte plusieurs à la fois, et ne change point de place d'une manière prompte.

Rap. A. Rhumatisme vulgaire ; SAUV., cl. VII, ord. I, gen. III, esp. 2.

B. Rhumatisme arthritique ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 3.

C. Rhumatisme puerpérique ; STOLL, *diss. de fœminarum morbis* ; *diss. med.*, tom. II, pag. 102.

S-esp. II. Mobile.

La douleur change de place avec une grande facilité, va d'une partie à l'autre, ne respecte ni les parties internes ni les externes ; se déplace sans apparence de raison, et produit quelquefois des métastases surprenantes.

Rhumatisme vague ; STORCK, *ann. med.*, édit. d'AUBERT, tom. 1, pag. 120.

Esp. II. *Plévrodynie.*

Eth. de *pleura*, plèvre ; et *odyné*, douleur.

Syn. Plévrodyne ou plévrodynie ; SAUVAGES, cl. V, essouflemens ; ord. II, oppressifs ; gen. XI. SAGAR, cl. VIII, essouflemens ; ord. II, oppressifs ; gen. X. MACBRIDE, cl. I, universelles ; ord. IV, douleurs ; gen. VII. TOURTELLE, cl. IV, névroses ; ord. I, douleurs ; gen. IX.

Car. Douleur crymodynique fixée dans quelque partie de la poitrine, avec souffrance et difficulté dans la respiration.

Rap. A. Plévrodynie rhumatismale ; SAUV. *loc. cit.*, esp. 3.

B. Plévrodynie flatulente; SAUV., *loc. cit.*; esp. 4.

C. Plévrodynie scorbutique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 11.

D. Plévrodynie arthritique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 12.

Esp. III. *Lombagie.*

Eth. de *lumbus*, mot latin qui veut dire lombe.

Cette espèce de maladie seroit mieux appelée *Osphydynie*, d'*osphus*, lombe; et *odyné*, douleur.

Syn. Lombagie, *lumbago*; SAUVAGES, cl. VII, douleurs; ord. V, externes; gen. XXX. SAGAR, cl. IV, douleurs; ord. V, locales; gen. XXVIII. MACBRIDE, cl. I, universelles; ord. IV, douleurs; gen. II, rhumatisme; esp. 3. TOURTELLE, cl. IV, névroses; ord. I, douleurs; gen. III.

Bibl. J. F. CARTHEUSER, *de lumbagine rhumaticâ*; *Francof. ad Viadr.* 1755.

Car. Douleur crymodynique fixée dans la région lombaire.

Rap. A. Lombagie forcée ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 10.

B. Lombagie rhumatismale ; SAGAR, *loc. cit.*, esp. 1.

Esp. IV. *Sciatique.*

Eth. d'*ichion*, *ischion*, hanche.

Cette espèce de maladie seroit plus convenablement appelée *Ischiodynie*, d'*ichion*; hanche ; et *odyné*, douleur.

Syn. Sciatique, *ischias* ; SAUVAGES, cl. VII, douleurs ; ord. V, externes ; gen. XXXI. SAGAR, cl. IV, douleurs ; ord. V, locales ; gen. XIX. MACBRIDE, cl. I, universelles ; ord. IV, douleurs ; gen. II, rhumatisme ; esp. 4. TOURTELLE, cl. IV, névroses ; ord. I, douleurs ; gen. IV.

Maladie coxale, *coxarius morbus ;* DE HAEN, *rat. med.*, *pars* 4, pag. 135.

Bibl. I. SIDREN, *de ischiade ; Upsaliæ* 1770.

Car. Douleur crymodynique, fixée dans l'articulation de la cuisse avec le tronc, le plus souvent s'étendant, plus ou moins, sur toute

l'extrémité, et devenant plus rongeante à l'endroit qui correspond à la tête du peroné.

Rap. Sciatique rhumatismale ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 10.

Formes.

Sor. 1. Anorexie arthritique (attaquant ceux qui sont sujets à la goutte anomale et asthénique) ; SAUV., cl. VI, ord. II, gen. XI, esp. 12.

2. Tremblement rhumatismal ; SAUV., cl. IV, ord. III, gen. XIV, esp. 18.

3. Trisme arthritique ; SAUV., cl. IV, ord. I, gen. II, esp. 9.

4. Contracture douloureuse ; SAUV., cl. IV, ord. I, gen. IV, esp. 2.

Contracture arthritique ; SAGAR, cl. VII, ord. I, gen. IV, esp. 2.

5. Epilepsie rachialgique (effet d'une humeur arthritique qui ne se développoit point au dehors) ; SAUV., cl. IV, ord. IV, gen. XIX, esp. 14.

Epilepsie arthritique ; SAGAR, cl. VII, ord. IV, gen. XIX, esp. 18.

6. Phthisie rhumatico-arthritique (succédant aux douleurs rhumatismales et rachialgiques ;

ou les appaisant) ; SAUV. cl. X, ord. I, gen. II, esp. 12.

Phthisie rachialgique ; SAGAR, cl. III, ord. I, gen. II, esp. 14.

7. Cardialgie arthritique ; SAUV., cl. VII, ord. IV, gen. XX, esp. 8.

8. Dysurie chronique (causée par le dépôt de la matière rhumatismale sur les parois de la vessie) ; TH. PERCIVAL, *essays medical and experimental*, etc. ; *Lond.* 1773.

9. Paralysie rhumatismale (dernier effet d'un rhumatisme vague) ; LE COMTE, *journ. de méd.*, tom. LXXII, pag. 215 ; espèce rare de rhumatisme.

A. Paralysie des muscles de la face. Obs. du docteur FRIÉDREICH sur une espèce particulière de paralysie des muscles de la face, et sur la véritable nature (rhumatismale) de cette affection assez commune ; rec. périod. de littérat. méd. étrang., tom. I, pag. 176.

B. Paralysie rhumatique guérie par l'onguent mercuriel ; G. CAVALLINI, *storia di una reumatica paralisia curata cum l'unzione mercuriale* ; *in Venezia* 1769.

10. Gonorrhée rhumatismale (Écoulement jaunâtre de matières glaireuses, tenaces, par

le méat urinaire ; précédé de chatouillement au gland, érection douloureuse, strangurie, urine pâle, déposant un sédiment blanc, collant, formé de floccons et de filamens.) WINKLER, obs. sur une gonorrhée rhumatismale épidémique ; rec. périod. de littérat. méd. étr. tom. 1, pag. 152. — FRANÇOIS, obs. sur la gonorrhée arthritique, *ibid*, pag. 198. — MURRAY, *de materiâ arthriticâ ad verendâ aberrante disq* ; *Gotting.* 1785.

11. Goutte rhumatique (causée par l'épanchement d'un fluide gélatineux et transparent dans les gaînes des tendons) ; SAUV., cl. VII, ord. 1, gen. 1, esp. 3.

Gen. X. POLYLYMPHIE.

Eth. Dénomination tirée de *poly*, beaucoup ; et *lympha*, lymphe ; proposée pour exprimer la pléthore ou plénitude lymphatique (*a*).

(*a*) La *polylymphie* est au système lymphatique en général, ce que la *polyæmie* (*gen.* I.) est au système vasculaire sanguin. Cette pléthore est moins une maladie qu'une disposition à la maladie. Elle précède peut-être la plupart des affections lymphatiques ; et ses signes sont moins connus, parce qu'elle n'a point été

Syn. Pléthore lymphatique ; TARANGET, *journ. de méd.*, tom. XCI, pag. 269, note *a*.

Car. Dans ceux qui sont encore dans le premier âge de la vie, la peau est blanche, les membres sont bien arrondis, les solides extrêmement souples, les glandes apparentes presque tuméfiées ; et ces phénomènes sont accompagnés d'un peu de gêne dans la respiration et d'une pesanteur habituelle du corps sans cause apparente.

Formes.

Sor. 1. Varice lymphatique, varices des absorbans ; SOEMMERING, *de morbis vasor. absorb.*, etc. *Rheno-Traject.* 1794.

2. Blennorrhée lymphatique se terminant par l'hydromètre ; N. A. CATANI, *racolta d'opuscoli scientifici*, etc. tom. XLVII, pag. 213, art. 7.

---

observée. On sait que le système lymphatique est plus plein chez les jeunes sujets que chez ceux qui avancent en âge ; et comme les enfans et les jeunes-gens sont plus exposés aux maladies dont la cause réside dans la lymphe, il s'ensuit que c'est principalement chez eux qu'il faut étudier ce qui concerne la pléthore lymphatique et ses effets dans l'économie animale.

3. Démence séreuse ; SAUV., cl. VIII, gen. XVIII, esp. 2.

4. Apoplexie séreuse ; perte des sens, respiration stertoreuse, face pâle et bouffie, yeux larmoyans, bouche béante et saliveuse, pouls mou ou foible ; disposition ou constitution lymphatique.

5. Épilepsie sacrée d'HIPPOCRATE ; épilepsie essentielle de SAILLANT ; *voy.* hist. de la soc. roy. de méd. de Par., ann. 1779, tom. III, pag. 305 des mém.

6. Paralysie séreuse ; SAUV., cl. V, gen. XVIII, esp. 12.

A. Hémiplégie séreuse ; SAUV. cl. V, gen. XIX, esp. 10.

B. Cophose séreuse ; SAUV., cl. V, gen. IX, esp. 6.

7. Diarrhée aqueuse ou lymphatique ; LAMBSMA, *ventris fluxus multiplex* ; *Amstelod* 1756, pag. 70.

Gen. XI. *HYDROPISIE.*

Eth. d'*ydor* (*a*), eau ; et *ops*, face, aspect.

(*a*) On écrit en grec *udor*, et l'on prononce *ydor* ; mais je préfère écrire comme l'on parle. = Bonnes se trompe : on prononce en français udor aussi bien que hydor : les avis sont partagés. mais il est autorisé à écrire ýdor par un y grec, parceque cet y répond à l'upsilon de l'alphabet grec.

Syn. Hydropisie ; MACBRIDE, cl. 1, universelles ; ord. IX, cachexies ; gen. 11. PINEL, cl. V, maladies du système lymphatique ; ord. III.

Bibl. CONO, *casus memoriæ dignus hydropicæ*, etc. ; *Halæ* 1727 ; coll. de HALLER, tom. IV, pag. 309.

VAGNER, *de vi insigne scillæ in hydrope* ; *Lubec* 1737 ; coll. de HALLER, tom. II, pag. 179.

E. ROSEN, *de hydrope* ; *Upsal.* 1739.

A. SOCIN, *de fœtu hydropico* ; *Basil.* 1751.

E. A. NICOLAI, *diss. sistens hydropis pathologiam* ; *Halæ-Magd.* 1754.

D. MONRO, *an essay on the dropsy and ist different species* ; *London* 1754--1756 ; essai sur l'hydropisie, traduit de MONRO par SAVARY ; Par. 1760.

TH. LAWRENCE, *hydrops* ; *Lond.* 1759.

TISSOT, *de variolis, apoplexiâ et hydrope* ; *Lausan.* 1761 ; coll. de SANDIFORT, tom. II, pag. 1 ; œuvres françaises de TISSOT, tom. V, pag. 191.

J. MAAS, *de hydrope* ; *Traj. ad Rhen.* ; 1762.

KEMME, *de diversâ hydropis medendi me-*

thodo ; Halæ 1766 ; coll. de BALDINGER, tom. II, pag. 31.

A. E. VAN BOLH, *specimen medic. de hydrope ; Groning.* 1766.

S. A. VOM EMDEN, *de hydrope ; Ultra ject. ad Rhen*, 1767.

C. F. KALTSCHMID, *exhibens casus quosdam ægrorum hydropicorum ; Jen.* 1767.

VIZE, *de hydrope* ; coll. de WEBSTER, tom. III, pag. I.

MARQUET, traité pratique de l'hydropisie, etc. Paris 1770.

BACHER, recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies, etc. Paris 1776. — Lettres à BOUVART sur l'hydropisie ; *journal de médec.*, janvier 1782, tom. LVII, pag. 14 et 97.

E. G. BOSE, *adversaria de febre lentâ nervosâ, rheumatismo et hydrope ; Lips.* 1777.

MILMAN, *animadversiones de naturâ hydropis ejusque curatione ; Vienn.* 1779, en allemand par SEEGER, 1782.

LANGGUTH, *de hydrope ; Wittemb.* 1780. — *De mercurio dulci diri hydropis domitore*, ibid.

A. G. ROBERTSON, *de hydrope ; Edinburg.* 1783.

ERNST, *de therapia hydropis*; *Erlang*. 1784.

CAMPER, *de hydropum variorum indole*; mém. de la soc. roy. de méd., ann. 1788, tom. VI, pag. 46 des mém.

BARAILLON, mémoire sur la nature, les causes et les différentes espèces d'hydropisie; *mém. de la soc. roy. de méd.*, ann. 1788, tom. VI, pag. 157 des mém.

MESLER, *von den vassersuch*; *Ulm*. 1787.

POP, idées sur l'hydropisie; *bibl. german.* tom. IV, pag. 446.

E. NOUEL, essai sur l'hydropisie; Paris, an IX.

Car. Tuméfaction de tout le corps ou de quelque partie; molle, sans élasticité, et fluctuante.

§. I. *Cellulaire.*

Esp. I. *Cachexie.*

Eth. de *kakos*, mauvais; et *exis*, habitude.

Syn. Cachexie; LINNÉ, cl. X, difformités; ord. III, décolores; gen. CCXXII. VOGEL, cl. VIII, cachexies; gen. CCCIV.

Cacochylie, cacochyme; BRIEUDE, *encyclop. méthod. médic.*, tom. IV, pag. 225.

Bibl. J. SCHOENBERG, *de cachexiâ*; *Franc. ad Viad.* 1752.

E. A. NICOLAI, *diss. sistens genuinam cachexiæ indolem et naturam*; *Jenæ* 1760.

J. VAN DER COLF, *de cachexiâ*; *Harderovici* 1764.

Car. Mauvaise habitude du corps, qui le faisant dégénérer de sa couleur naturelle, le rend pâle, livide, plombé, mou et bouffi.

S-esp. I. Aqueuse.

Bouffissure molle, sans soif, sans chaleur, sans rougeur.

S-esp. II. Séreuse.

Bouffissure un peu rénitente avec un degré plus ou moins fort de soif, de chaleur, de rougeur; souvent avec éruption de pustules anomales.

S-esp. III. Organique.

Suite d'un accroissement trop prompt; DE BRIEUDE, *loc. cit.*, pag. 210.

Formes.

Sor. 1. Hectique cachectique; SAUV., cl. II, gen. V, esp. 10.

2. Dysecæe cachectique; G. D. WIBEL, *diss. casum ægroti, auditu difficili ex colluvie serosâ laborantis sponte sanato sistens; Argentor.* 1768.

3. Anorexie cachectique; SAUV., cl. V, gen. XI, esp. 7.

4. Cataphore scorbutique; SAUV., cl. V, gen. XXIX, esp. 3.

Cataphore cachectique; SAG., cl. IX, gen. XXVIII, esp. 3.

5. Epilepsie cachectique; SAUV., cl. IV, gen. XIX, esp. 2.

6. Asthme cachectique; SAUV., cl. V, gen. VIII, esp. 13.

7. Erysipèle symptômatique; SAUV., cl. III, gen. VII, esp. 6.

Esp. II. *Œdème.*

Eth. d'*oidein*, être enflé.

Syn. Œdème; SAUVAGES, cl. I, vices; ord. III, tumeurs; gen. XII. LINNÉ, cl. XI, vices; ord. I, humoraux; gen. CCXXX. VOGEL, cl.

x, vices; ord. II, tumeurs; gen. 382. SAGAR; cl. I, vices; ord. III, tumeurs; gen. XVII.

Car. Intumescence molle d'une partie du corps.

Var. A. *De la tête.*

Hydrocéphale externe; SAUV., cl. x, gen. XI, esp. 2. Œdématie des tégumens de la tête. La tumeur est molle, indolente et plus ou moins transparente; la pression du doigt laisse un enfoncement; elle conserve la couleur naturelle de la peau; les paupières sont quelquefois tellement tuméfiées, que le malade ne peut les ouvrir.

B. *Des paupières.*

Œdème des paupières; LAUTH, *nosol. chirurg.*, gen. 58.

C. *De la gorge.*

Angine lowerienne; SAUV.; cl. V, gen. x, esp. 2.

D. *Du poumon.*

Syn. Œdème des poumons, hydropneumonie, hydropisie des poumons; ROZIERE DE

LA CHASSAGNE, manuel des pulmoniques, pag. 183.

Car. L'enflure des extrémités est à peine sensible, que la difficulté de respirer est proportionnellement très-grande. Ce dernier symptôme augmente considérablement au moment où l'on se couche, et diminue beaucoup quelques minutes après; phénomène qui se répète après le lever. Il y a de la toux, une expectoration phlegmatique; le pouls est très-petit et très-déprimé, et pour l'ordinaire il existe un sentiment de pesanteur qui se prolonge depuis le côté jusqu'au bas de la poitrine, postérieurement en passant par le milieu du thorax.

E. *Du scrotum.*

Syn. Hydrocèle par infiltration.

La sérosité remplissant tout le tissu cellulaire qui se trouve entre le *scrotum* et le *dartos.*

F. *Du genou.*

Œdème imitant l'hydarthros; l'articulation est également œdémateuse, on n'y sent point de collection, on ne voit qu'une augmentation de volume qui s'accroît insensiblement.

Orthopnée

Orthopnée hydropneumonique ; SAUV., cl. V, gen. IX, esp. 12.

G. *Des extrémités inférieures.*

Syn. Phlegmatie; SAUVAGES, cl. X, cachexies ; ord. II, intumescences ; gen. VIII. SAGAR, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; gen. X. CULLEN, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; sect. III, hydropisies ; gen. LXXV.

Bibl. P. F. GMELIN, *de tumoribus œdematosis ex febribus intermittentibus oriundis* ; *Tubing.* 1764.

Car. Les extrémités sont plus ou moins enflées, molles, pesantes ; la peau retient l'impression du doigt. Pendant quelque temps les pieds, bouffis pendant le jour à l'avantage des mains, du visage ou des reins ; se désenflent pendant la nuit au détriment de ces mêmes parties.

Rap. A. Phlegmatie vulgaire ; SAUV., *loc. cit.*, esp. I.

B. Phlegmatie délosiène ; SAUV., *loc. cit.*, esp. II.

Esp. III. *Anasarque.*

Eth. d'*ana*, entre; et *sarcos*, chair.

Syn. Anasarque; ROUCHER, *traité de méd. cliniq.*, tom. II, pag. 5. SAUVAGES, cl. X, cachexies; ord. II, intumescences; gen. VII. LINNÉ, cl. X, difformités; ord. II, tuméfiées; gen. CCXVI. VOGEL, cl. VIII, cachexies; gen. CCCXIII. SAGAR, cl. III, cachexies; ord. II; intumescences; gen. IX. CULLEN, cl. III, cachexies; ord. II, intumescences; sect. III, aqueuses ou hydropisies; gen. LXXV.

Bibl. R. LANGLANDS, *de hydrope anasarcâ*; *Edinb.* 1750; et coll. d'Édimb., tom. II, p. 73.

J. F. CARTHEUSER, *de leucophlegmatiâ*; *Francof. ad Viad.* 1760.

BOUILLET, obs. sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine, du péricarde; Paris 1766.

UNTHANK, *de leucophlegmatiâ*; *Edinb.* 1784; coll. d'Édimbourg, tom. IV, pag. 428.

Car. Tuméfaction de toute l'habitude du corps, souple, molle et flexible; la peau étant fine et déliée.

S-esp. I. Anasarque hydropotique ou causée par un abus de la diète aqueuse; SAUV., *loc. cit.*, esp. 10.

S-esp. II. Anasarque américaine.

Maladie véritablement compliquée de cachexie (gen. VII, esp. I.), d'anasarque et d'hydrogastre ou ascite (gen. VII, esp. XIII.) imminente ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 7.

Esp. IV. *Leucophlegmatie*.

Eth. de *leucos*, blanc ; et *phlegma*, phlegme, pituite.

Syn. Leucophlegmatie ; ROUCHER, traité de méd. clin., tom. II, pag. 5.

Car. Tuméfaction de toute l'habitude du corps, dure, ferme et retenant plus long-temps l'impression du doigt ; la peau étant plus dense, plus serrée et plus blanche.

§. 2. *Vésiculaire*.

Esp. V. *Pemphigue*.

Eth. de *pemphix*, bulle ou phlyctène.

Syn. Pemphigus ; BERGIUS, gazette salutaire, ann. 1786, n.° X. — WICHMANN, idées sur le diagnostic ; *bibl. germ.*, tom. II, pag. 18.

Bibl. WICHMANNS, *beytrag zür keuntuiss des pemphigus*, etc.; Erford 1790.

Car. Vésicules ou ampoules de la grosseur d'une noisette au moins, larges et plattes, reposant sur une base qui n'a que la couleur de la peau; contenant une sérosité assez limpide, fluide, aqueuse; ne causant qu'une légère démangeaison, et ne pouvant devenir âcre que par un trop long séjour sur la peau. Elles ne forment point de croûte, mais s'applatissent peu à peu, ou bien elles s'ouvrent, se percent, et l'épiderme, qui auparavant paroissoit tendu, devient blanc et ridé. La pemphygue est sans fièvre, et l'éruption vésiculaire qui la caractérise et qui peut se faire indifféremment sur toutes les parties du corps, se renouvelle de temps en temps et à mesure que la précédente disparoît. Cette maladie est ainsi véritablement chronique.

§. 3. *Capacitique ou d'une cavité.*

Esp. VI. *Hydrocéphale.*

Eth. d'*hydor*, eau; et *kephalos*, tête.

Syn. Hydrocéphale; SAUVAGES, cl. X, ca-

chexies ; ord. III, hydropisies partielles ; gen. XI. LINNÉ, cl. X, difformités ; ord. II, tuméfactions ; gen. CCXVII. VOGEL, cl. X, vices ; ord. II, tumeurs ; gen. 384. SAGAR, cl. III, cachexies ; ord. III, hydropisies partielles ; gen. XIII. CULLEN, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; sect. III, hydropisies ; gen. 76.

Bibl. PITSCHEL, *de hydrocephalo interno ; Lips.* 1741 ; coll. de HALLER, tom. I, pag. 191.

KALTSCHMID, *de hydrocephalo interno raræ magnitudinis ; Jenæ* 1752 ; coll. de HALLER, tom. VII, pag. 484.

J. WAINWRIGHT, *de hydrocephalo ; Edinb.* 1755.

AURIVILIUS, *diss. med. exhibens hydrocephalum internum annorum* XLV ; *Upsaliæ* 1763 ; coll. de SANDIFORT, tom. II, pag. 325.

TH. CLERCK, *de hydrocephalo ; Edinburg.* 1776.

I. C. POHL, *de hydrocephalo infantis recens nati interno et externo ; Lips.* 1777.

Car. Intumescence molle, inélastique de la tête ou du cerveau.

S-esp. I. Des ventricules.

Hydrocéphale interne ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 1. — Hydrocéphale des ventricules ; DUNCAN, gen. 1, *medical cases with remarks* ; hist. XVIII.

Bibl. GAUDEL, *de hydrocephalo* ; *Gotting.* 1763 ; et coll. de SANDIFORT, tom. 11, pag. 337.

E. P. SWAGERMAN, *ont leed en heelkundige verhandeling van het waaterhoosd* ; *het waatergeswel en verdere bekende gebreken der ruggegraat*, etc., Amsterdam 1767.

The works of the ROBERT WHYTT......... *publised by his son*, etc., *Edinburg.* 1768 ; *observations on the dropsy in the brain*, pag. 723.

LUDWIG, *de hydrope cerebri puerorum* ; *Lipsiæ* 1774 ; et coll. de BALDINGER, tom. V, pag. 120.

FOTHERGILL, remarques sur l'hydrocéphale interne ; *medical observations and inquiries*, etc., vol. IV, pag. 40, art. 3.

WATSON, observation sur l'hydrocéphale interne ; *medical observations and inquiries*, etc., vol. IV, pag. 78, art. 6.

Dobson, observation sur l'hydrocéphale interne ; *medical observations and inquiries*, etc., vol. vi.

Quin, *de hydrocephalo interno* ; *Edinburg.* 1779 ; et coll. d'Édimbourg, tom. iv, pag. 135 ; et coll. de Webster, tom. iii, pag. 22.

Odier, mémoire sur l'hydrocéphale interne ; hist. et mém. de la soc. roy. de méd. de Paris, ann. 1779, pag. 194 des mém.

Richter, sur l'hydrocéphale et l'hydropisie du cerveau ; *biblioth. germ.*, tom. iii, pag. 375.

Conradi, de l'hydropisie des cavités du cerveau, etc. ; *biblioth. germ.*, tom. iv, pag. 405.

Car. Les enfans (seuls sujets à être affectés d'hydrocéphale) ont perdu leur gaîté ; ils ont un sommeil particulièrement agité, ils éprouvent des vomissemens, de la toux, même des convulsions : et ces symptômes ont résisté aux méthodes ordinaires de traitement. Enfin surviennent la dilatation de la pupille, la lenteur du pouls, la stupeur, la somnolence.

Var. A. *Ouvert.*

Il y a séparation des sutures du crâne, mar-

quée au tact ou indiquée par une ligne bleuâtre. Les symptômes sont alors moins prononcés.

B. *Fermé.*

Les sutures du crâne ne sont point séparées, et les autres phénomènes morbifiques sont mieux apparens.

S-esp. II. Des membranes.

La collection aqueuse est entre les parois osseuses et la dure mère; ou entre les méninges.

Hydrocéphale du crâne; DUNCAN, *loc. cit.*, gen. 11.

Var. A. Hydrocéphale avec détachement des os; KLINKOSCH, *progr. quo hydrocephalum fœtus rariorem ejusque causam proponit*; *Pragæ* 1767; coll. de KLINKOSCH, vol. 1, pag. 235.

B. Hydrocéphale avec transparence et amollissement des os du crâne; BETBEDER, *journ. de méd.*, tom. III, pag. 227, 381; et hist. de l'hydrocéphale de Begle; Bordeaux 1755. — CASTEL, *journ. de méd.*, tom. IV, pag. 83.

C. Hydrocéphale avec manque des os du

crâne ; Zwinger, *acta helvetica*, vol. 1, pag. 1.

D. Hydrocéphale fongueux ; J. Conrad, *de hydrocephalo cum fungo cerebelli ; Argentor.* 1778.

S-esp. III. Du péricrâne.

L'épanchement étant entre le crâne et le péricrâne ; la tumeur est dure, tendue, ne retient pas l'impression du doigt, et l'on aperçoit de la fluctuation ; il y a de légères douleurs qui augmentent par la pression extérieure, et l'engorgement ne s'étend jamais jusqu'aux paupières ni jusqu'aux oreilles.

Description d'une hydrocéphale interne d'un volume monstrueux ; Fr. Michaelis, *medical communications*, etc. ; *London* 1785, art. 25.

Rap. A. Asthénie hydrocéphalique ; Sauv., cl. vi, ord. iv, gen. xxi, esp. 3.

Esp. VII. *Hydrophtalmie.*

Eth. d'*ydor*, eau ; et *ophthalmos*, œil.

Syn. Hydrophtalmie ; Plenck, *de morb. ocul.*, pag. 129.

Bibl. Mauchard, *de hydrophtalmia et hy-*

drope oculi; *Tubing* 1744; et coll. de REUSS, tom. II, pag. I. — *De paracenthesi oculi in hydrophtalmiâ*, etc.; *Tubing*, 1744; et coll. de REUSS; tom. I, pag. 341.

CARTHEUSER, *de hydrophtalmiâ*; *Francof* 1762; et *dissert. medic. select.*; *pars* 2, pag. 113.

Car. Intumescence du globe de l'œil.

S-esp. I. Aqueuse.

Augmentation successive du bulbe de l'œil, cornée plus prominente, iris plus profond, pupille immobile, vue d'abord très-foible, ensuite nulle; avec ophtalmodynie, migraine et insomnie.

Hydrophtalmie par augmentation de l'humeur aqueuse; PLENCK, *loc. cit.*, esp. I.

S-esp. II. Vitrée.

Augmentation notable du bulbe de l'œil avec dureté; la cornée est à peine plus prominente, l'iris est convexe et plus près de la cornée, la pupille est dilatée avec ophtalmodynie obtuse et augmentant insensiblement, strabisme, abolition de la vue, et migraine.

Hydrophtalmie par augmentation de l'humeur vitrée ; PLENCK, *loc. cit.*, esp. 3.

S-esp. III. Composée.

Symptômes réunis des sous-espèces I et II ; PLENCK, *loc. cit.*, esp. 3.

Rap. A. Amblyopie hydrophtalmique ; SAUV., cl. VI, gen. III, esp. 7. — Mydriase de quelques auteurs.

Esp. VIII. *Hydrotite.*

Eth. d'*ydor*, eau ; et *otos*, oreille.

Car. Intumescence des parties internes de l'oreille, avec ouïe difficile ou surdité.

Rap. A. Dysecœe hydrotympanique ; SAUV., cl. VI, gen. VII, esp. 7.

Esp. IX. *Hydroglosse.*

Eth. d'*ydor*, eau ; et *glossés*, langue.

Syn. Ranulle, grenouillette.

Car. Tumeur lymphatique placée sous la langue, molle, de forme ronde ou oblongue.

S-esp. I. Simple.

La tuméfaction est purement hydropique.

S-esp. II. Compliquée.

La tuméfaction est accompagnée de duretés et autres accidens étrangers à l'hydroglosse.

Esp. X. *Hydrothorax.*

Eth. d'*ydor*, eau; et *thorax*, poitrine.

Car. Collection d'eau hydropique dans l'intérieur de la poitrine, donnant lieu à des symptômes qui varient selon les sous-espèces.

S-esp. I. Pulmo-plévrique.

La collection existant entre les poumons et la plèvre.

Syn. Hydrothorax; SAUVAGES, cl. V, essouflemens; ord. II, oppressifs; gen. XIII. VOGEL, cl. VIII, cachexies; gen. 301. SAGAR, cl. VIII, essouflemens; ord. II, oppressifs, gen. XII. CULLEN, cl. III, cachexies; ord. II, intumescences; sect. III, hydropisies; gen. 78. PINEL, cl. V, maladies lymphatiques; ord. III, hydropisies; gen. 77.

Bibl. BOUILLET, sur l'hydropisie de poitrine

et sur les hydropisies du péricarde, du médiastin et de la plèvre; Beziers 1758.

R. A. Vogel, *de hydrope pectoris*; *Gotting.* 1763.

Ant. M. Hiffinger, *diss. sistens historiam hydropis pectoris cum anevrismate*; *Viennæ* 1770.

C. Hill, *de hydrothorace*; *Edinb.* 1783.

F. Chardel, observations sur l'hydropisie de poitrine, sur celle du péricarde, et sur les maladies organiques du cœur; Paris, an VIII.

Car. Intumescence quelquefois sensible dans un point de la circonférence du thorax, ordinairement d'un côté; avec dyspnée, pâleur du visage, œdème des extrémités, urines rares, difficulté de rester dans une position horizontale, et réveil en sursaut dans le premier sommeil ou lorsqu'on est sur le point de s'endormir. Une secousse donnée avec méthode au thorax, fait quelquefois distinguer une fluctuation.

Rap. A. Hydrothorax vulgaire; Sauv., *loc. cit.*, esp. 3.

B. Hydropisie de poitrine lente; Doublet, *journ. de méd.*, tom. LXVI; pag. 20.

Var. A. Hydrothorax chyleux ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 1.

Formes.

Sor. 1. Hémoptysie hydrothorachique ; CULLEN, cl. I, ord. IV, gen. XXXVII, esp. sympt. 3.

2. Lumbagie hydrothorachique ; SAUV., cl. VII, ord. V, gen. XXX, esp. 14.

3. Chlorose hydrothorachique ; SAUV. cl. X, ord. VI, gen. XXXV, esp. 8.

4. Orthopnée hydrothorachique ; SAUV., cl. V, ord. II, gen. IX, esp. 5.

S-esp. II. Plévro-costale.

Syn. Hydroplèvre (d'*ydor*, eau ; et *plevra*, plèvre).

Bibl. C. F. KALTSCHMID, *de hydrope pectoris saccato rarissimo* ; *Jena* 1765.

Car. Les symptômes de l'hydrothorax sont obscurs ou incomplets ; en pressant, dans les espaces costales, on fait naître quelque sentiment pénible ; ou bien ce sentiment existe avec une dyspnée plus ou moins angoissante,

Rap. Hydrothorax plévrique ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 7.

S-esp. III. Médiastinique.

Syn. Hydromédiastie (d'*ydor*, eau ; et *médiastin*).

Car. Symptômes combinés, jusqu'à un certain point, de l'asthme, de la péripneumonie et de la palpitation ; avec pesanteur fixe et constante dans le milieu de la poitrine, laquelle se rapproche du diaphragme, quand on est debout ; de l'épine, lorsqu'on est couché sur le dos ; et du devant de la poitrine, lorsqu'on l'est sur le ventre.

Rap. Hydrothorax médiastinique ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 6.

S-esp. IV. Péricardique.

Syn. Hydrocardie ; Hilden, hydropisie du péricarde.

Bibl. Graetzius, *de hydrope pericardi.*

Car. Avec le plus grand nombre des symptômes propres à la première espèce d'hydro-

thorax; on supporte assez bien tant l'attitude horizontale que la perpendiculaire : quoique cette dernière soit plus commode; le pouls, comparé aux forces, est lent, petit et mou, quelquefois dur et irrégulier; il y a une sensation gravative dans la partie moyenne et inférieure du thorax, mêlée d'angoisses et d'une gêne marquée dans les mouvemens du cœur. On peut joindre à ces symptômes, un mouvement ondulatoire assez marqué à la partie antérieure et gauche de la poitrine, entre la 3.e, la 4.e et la 5.e côte.

Voy. MAZZI, *giornale per servire alla storia ragionata della medicina di questo secolo*, tom. IV, pag 129, art. 8. — WESTRING, *kongl wetenskaps academiens nya handlingar*, etc. vol. XI, sem. 4, art. V. — DARWIN, *experiments establishing a criterion betveen muccaginous and purulent matter*, etc., pag. 114.

Rap. Hydrothorax péricardique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 8.

Formes.

Sor. 1. Syncope hydrocardique; SAUV., cl. VI,

VI, gen. XXIII, esp. 12, causée par un amas d'eau dans le péricarde.

Esp. XI. *Hydrorachis.*

Éth. d'*ydor*, eau ; et *rachis*, épine du dos.

Syn. Hydrorachitis ; SAUV., cl. X, cachexies ; ord. III, hydropisies partielles ; gen. XIII. SAGAR, cl. III ; cachexies ; ord. III, hydropisies partielles ; gen. XV. CULLEN, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; sect. III, aqueuses ; gen. LXXVII.

Spinole ; LINNÉ, cl. XI, vices ; ord. V ; tumeurs ou protubérances ; gen. CCXC.

Spina bifida ; VOGEL, cl. X, vices ; ord. II, tumeurs ; gen. CCCLXXXVI.

Bibl. HOCHSTETTER, *de spinâ bifidâ* ; Altdorf 1703 ; et coll. de HALLER, tom. VII, pag. 485.

GILD, *de spinâ bifidâ* ; *Vienn.* 1754 ; et coll. de HALLER, tom. VII, pag. 500. — Coll. de WASSERBERG, tom. III, pag. 1.

I. F. FASEL, *de spinâ bifidâ* ; *Jenæ* 1766.

MURRAY, *spinæ bifidæ ex mala ossium*

conformatione initia; *Gotting.* 1779; et *opusc. medic.*, tom. II, pag. 197.

HOIN, mémoire sur le *spina bifida*; mém. de l'acad. de Dijon, tom. II, pag. 105.

A. BODIN, diss. sur le *spina bifida*; Paris, an IX.

Car. Tumeur molle, se manifestant dans quelque point de la colonne épinière avec désunion des vertèbres.

Rap. Loupe *spina bifida*; SAUV., cl. I, ord. V, gen. XXXVII, esp. 3.

S-esp. I. Simple.

Ne contenant qu'une humeur lymphatique.

S-esp. II. Compliquée.

Renfermant une portion du cerveau, du cervelet ou de la moële épinière.

S-esp. III. Fermée.

Sans désunion des vertèbres; obs. de WENDELSTADT, *bibl. germ.*, tom. III, pag. 427.

Formes.

Sor. I. Anesthésie hydrorachique; SAUV., cl. VI, ord. I, gen. X, esp. I.

Esp. XII. *Hydromphale.*

Eth. d'*ydor*, eau ; et *omphalos*, nombril.

Syn. Fausse hernie ou hernie aqueuse de l'ombilic.

Hydromphale ; VOGEL, cl. X, vices ; ord. II, tumeurs ; gen. 387.

Car. Tumeur transparente, molle, ne diminuant pas aisément par la compression, et fluctuante ; de l'ombilic.

S-esp. I. Hydro-épiplomphale.

Tumeur renfermant de l'eau et une partie de l'épiploon.

S-esp. II. Hydro-entéromphale.

Tumeur renfermant de l'eau et une portion d'intestin.

S-esp. III. Hydro-entéro-épiplomphale.

Tumeur contenant de l'eau, une partie de l'épiploon et une portion d'intestin.

Esp. XIII. *Hydrogastre.*

Eth. d'*ydor*, eau ; et *gaster*, ventre.

^ d'udor et non ydor

Syn. Ascite ; SAUVAGES, cl. X, cachexies ; ord. III, hydropisies partielles ; gen. XIV. LINNÉ, cl. X, difformités ; ord. II, tuméfiées ; gen. CCXVIII. VOGEL, cl. VIII, cachexies ; gen. CCCXIV. SAGAR, cl. III, cachexies ; ord. III, hydropisies particulières ; gen. XVI. CULLEN, cl. III, cachexies ; ord. II, intumescences ; sect. III, aqueuses ; gen. LXXIX.

Bibl. BARBEK, *de corde occulto, indeque hydrope ascite consequente* ; *Duisbourg* 1701 ; et coll. de HALLER, tom. VII, pag. 737.

SCHACHER, *de virgine asciticâ*, etc. ; *Lips.* 1725 ; et coll. de HALLER, tom. IV, pag. 329.

BOENNECKEN, *hydrops ascites* ; Erlang 1755 ; et coll. de HALLER, tom. VII, pag. 734.

J. F. CARTHEUSER, *de hydrope abdominis vario* ; *Francof. ad Viad.* 1760.

MATTHEI ; *de hydrope ascite* ; *Gotting.* 1760.

R. A. VOGEL, *diss. sistens hydropis ascitis semiologiam* ; *Gotting.* 1764.

J. NASMYTH, *de ascite* ; *Edinburg.* 1783.

Car. Gonflement de l'abdomen, avec fluctuation, urines rares et rouges.

S-esp. I. Intestinale.

Les eaux se trouvant renfermées dans le sac du péritoine, il en provient une tumeur égale de tout l'abdomen, et la fluctuation est manifeste.

Rap. Ascite ordinaire; SAUV., *loc. cit.*, esp. I.

Ascite abdominale; CULLEN, *loc. cit.* esp. I.

Var. A. *Chyleuse*; SAUV., *loc. cit.*, esp. 23.

B. *Sanglante*; SAUV., *loc. cit.*, esp. 24.

Formes.

Sor. 1. Hémoptysie ascitique; SAUV. cl. IX, gen. II, esp. 15.

2. Polydipsie hydropique; SAUV., cl. VIII, gen. IX, var. B.

3. Étisie hydropique; SAUV., cl. X, gen. I, esp. 5.

S-esp. II. Stomacale.

Car. Les eaux étant contenues dans l'estomac, il en provient une sous-espece d'ascite, plus ou moins circonscrite dans la place qu'occupe ce viscère.

Rap. Ascite stomacale ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 16.

S-esp. III. Épiploïque.

Syn. Hydropisies enkistées. *Voy.* I. I. RISLER, *de tumoribus cysticis serosis* ; *Argentor.* 1766.

Bibl. F. G. SEUBERLICH, *de hydrope omenti saccato* ; *Francohusæ* 1752.

I. F. FASELIUS, *de hydrope omenti* ; *Jenæ* 1766.

Car. Les eaux se trouvant dans la substance celluleuse de l'épiploon, il en résulte une tumeur aqueuse plus particulièrement propre à l'espace qu'occupe l'omentum.

Rap. Hydropisie enkistée ; *hydrops saccatus.* Ascite épiploïque ou omentale ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 18.

S-esp. IV. Péritonique.

Bibl. J. F. A. BLAW, *de hydrope peritonæi* ; *Argentor.* 1752.

P. P. DESBANS, *de hydrope peritonæi saccato*, etc. ; Gotting. 1761 ; et coll. de SANDIFORT, tom. 1, pag. 451.

Car. Les eaux existant entre les duplicatures du péritoine, occasionnent une ascite plus tendue, moins fluctuante.

Rap. Ascite (*ascites intercus*) entre peau; SAUV., *loc. cit.*, esp. 14.

Var. A. *Sangui-péritonique*; SAUV., *loc. cit.*, esp. 26. Collection d'eau sanguinolente entre le péritoine et les muscles du bas-ventre.

B. *Purulento-péritonique*; SAUV., *loc. cit.*, esp. 28. Matière cafetée, amurqueuse, ramassée dans la duplicature du péritoine.

S-esp. V. Hydromètre.

Eth. d'*ydor*, eau; et *metra*, matrice.

Syn. Hydromètre; SAUVAGES, cl. x, cachexies; ord. III, hydropisies partielles; gen. XV. SAGAR, cl. III, cachexies; ord. III, hydropisies partielles; gen. XVII. CULLEN, cl. III, cachexies; ord. II, intumescences; sect. III, aqueuses; gen. LXXX.

Bibl. J. F. FASELIUS; *de hydrope uteri*; *Jenæ* 1766.

JACQUINELLE, mémoire sur l'hydropisie des parties de la génération de la femme;

nouv. mém. de l'acad. roy. des scienc. de Berlin, ann. 1785.

Car. Tuméfaction partielle du ventre circonscrite dans le lieu qu'occupe la matrice ; et en ayant la forme ; cédant à la pression ou susceptible de fluctuation, sans symptômes de grossesse, ou sans ischurie. De pareils signes décèlent la maladie commençante ou peu avancée ; lorsqu'elle l'est au point d'en imposer pour une ascite, l'orifice de la matrice paroît, *au toucher*, parfaitement développé.

Rap. Hydromètre ascitique ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 1.

Var. A. Hydromètre gravidique ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 2. G. F. SIGWART, *de hydrope uteri gravidi* ; *Tubing.* 1761.

B. Ascite utérine ; SAUV., cl. x, gen. XIV, esp. 15.

A. Compliquée de mole, etc. AD. NIETZKY, *diss. exponens tumoris hydropici in abdomine cum fluctuentiâ et mola complicati casum quendam notabilem* ; *Halæ* 1765.

C. Hydromètre sanguine ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 3.

S-esp. VI. De l'ovaire.

Bibl. IMHOFF, *ovarium hydropicum*, etc. *Basil.* 1718; et coll. de HALLER, tom. IV, pag. 375.

SIREJEAN, observ. sur une hydropisie enkistée de l'ovaire gauche; Nancy 1754.

VAN DER HAAR, de l'hydropisie des ovaires; *verhandelingen uitgegeeven door de hollandse*, etc., pag. 543, art. 5.

J. J. FEHR, *diss. sistens virginem hydrope utriusque ovarii cum ascite conjuncto laborantem*; *Argentor.* 1762.

ROEDERER, *de hydrope ovarii*; *Gotting.* 1762; et *opusc. med.*, tom. 1, pag. 273.

CALLISEN, *de hydrope ovarii*; *acta societ. reg. hauniens.*, tom. 11, pag. 120.

Car. Tuméfaction particulière du bas-ventre, bornée à une des parties latérales de l'hypogastre, susceptible de compression et de fluctuation.

Rap. Hydromètre de l'ovaire; SAUV. *loc. cit.*, esp. 6.

Ascite ovairique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 19.

S-esp. VII. Des trompes.

Syn. Hydrosalpinx, d'*ydor*, eau; et *salpinx*, trompe.

Hydropisie des trompes de fallope.

Car. Tuméfaction hydropique fixée dans une des parties latérales de l'hypogastre dans la direction des trompes de fallope.

Esp. XIV. *Hydrocèle.*

Eth. d'*ydor*, eau; et *kele*, hernie.

Syn. Oschéocèle; SAUVAGES, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XLI.

Hydropisie du scrotum; VOGEL, cl. X, vices; ord. II, tumeurs; gen. 389.

Hydrocèle; VOGEL, cl. X, vices; ord. II, tumeurs; gen. 388. CULLEN, cl. III, cachexies; ord. II, intumescences; gen. 81.

Oschéophyme; SAGAR, cl. I, vices; ord. V, kistes; gen. XLIV.

Bibl. G. DE WIND, *de hydrocele*; *Lugd.-Batav.* 1752.

DOUGLASS, *a treatise on the hydrocele*; *Lond.* 1755.

BERTRANDI, mémoire sur l'hydrocèle; *mém.*

de l'acad. roy. de chirurgie, tom. III, pag. 84. in 4.°

I. N. *ab* HUMBOURG, *observ. de hydrocelis curâ radicali; Vindob.* 1761.

P. POTT, *pratical remarks on the hydrocele*, etc.; *Lond.* 1762; et *a treatise on the hydrocele*, etc. *Lond.* 1767.

J. ELSE, *an essay on the cure of the hydrocele of the tunica vaginalis testis; Lond.* 1770; et *the works of the late*, etc. *Lond.* 1782.

T. BORDENAVE, *de hydrocele injectione curandâ*; Paris 1771.

C. M. KOCH, *ep. in quâ hydroceles species sede diversas proponit*; *Lips.* 1778.

L. NANNONI, *trattato del idrôcele*; *Milano* 1780.

I. HOWARD, *observations on the method of curing the hydrocele by means of a seton*; *Lond.* 1783.

A. MURRAY, *in hydroceles curationem meletemata*, etc. *Upsal.* 1785.

IMBERT DELONNES, traité de l'hydrocèle, etc.; Paris 1785.

A. DUSSAUSSOY, cure radicale de l'hydrocèle par le caustique, 1787.

E. L. TRASTOUR, diss. sur l'hydrocèle; Paris, an IX.

Car. Tumeur du scrotum indolente, molle, croissant par degrés, souvent avec transparence, fluctuation.

Rap. Oschéocèle aqueuse; SAUV., *loc. cit.*, esp. 2.

Var. A. Oschéocèle malabarique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 7. Précédée par une sorte d'érysipèle du scrotum, et liée en apparence avec l'action lunaire.

S-esp. I. Hydrocèle scrotale.

Le scrotum seul étant le siège de la maladie.

Var. A. Avec hernie. Entièrement subordonnée aux accidens de cette tumeur.

a. Hydroenterocèle hydrosarcocéliforme; LECAT, *philosophical transactions*, etc. vol. LVII, pag. 293, art. 37.

Var. B. Avec un sac herniaire, adhérant et recevant la sérosité qui distille par l'anneau.

S-esp. II. Testiculaire.

Le testicule ou ses annexes étant exclusivement affectés.

Var. A. Hydrocèle de la tunique vaginale du

testicule. L'eau étant amassée sous la tunique vaginale du testicule, la tumeur est ronde et on ne sent point cet organe.

B. Hydrocèle de la membrane qui sert de gaîne au cordon des vaisseaux spermatiques. La tumeur est oblongue, change de figure suivant l'attitude, et, s'étendant depuis l'aîne jusqu'au testicule, laisse sentir le cordon.

Esp. XV. *Hydartros.*

Eth. d'*ydor*, eau; et *arthron*, articulation.

Syn. Fungus; VOGEL, cl. X, vices; ord. II, tumeurs; gen. 423.

Bibl. F. M. SCHNEIDER, (*a*) *medinisch chirurgische abhandlung von der gelenkwassersuch*, etc. Fribourg 1783.

G. HAFFNER, *de hydrope articulorum; Vindobon.* 1762; et coll. de WASSERBERG, tom. I, pag. 141.

Car. Tumeur ordinairement molle, sans chaleur, sans altération à la peau, fluctuante, et surpassant quelquefois le niveau de la ro-

(*a*) Traité-médicochirurgical sur l'hydarthros.

tule, qu'elle pousse et déjette. Le mouvement articulaire en éprouve souvent une gêne qui même est foiblement douloureuse.

S-esp. I. Simple.

L'eau est déposée dans l'articulation et contenue par le ligament capsulaire.

S-esp. II. Fongueux.

L'hydarthros est compliqué d'un fongus. R. B. CHESTON'S (*a*), *pathological inquiries and observations in surgery*, etc. *Lond.* 1766, pag. 71. — J. C. JÆGER, *beytræge zur erleuterung der ursachen und der heilar des gliedschwamms*, etc. (*b*); Francfort-sur-le-Mein 1789.

S-esp. III. Cartilagineux.

L'hydropysie articulaire se rencontre avec des cartilages flottans. Voy. CRUISKANK dans *medical commentaries*, etc.; Edimb. 1777. — DESAULT, *journ. de chirurgie*, tom. 11, pag. 331; et *œuvres chirurgicales*, tom. 1, pag. 338.

(*a*) Recherches et observations pathologiques de chirurgie.

(*b*) Addition aux éclaircissemens sur les causes et le traitement des fongus des articles.

Formes.

Sor. 1. Claudication des enfans provenant de la luxation spontanée de la tête du femur en conséquence d'une hydropisie de la cavité cotyloïde. Voy. CAMPER, *brief...... d'over het mankgaan der kinderen* (*a*).

Esp. XVI. *Hydrosteon.*

Eth. d'*ydor*, eau; et *ostheon*, os.

Car. Sentiment douloureux dans la cavité d'un os long avec engorgement pâteux dans les parties molles qui en recouvrent les extrémités.

Esp. XVII. *Hydrocrypte.*

Eth. d'*ydor*, eau; et *crypte*, bourse muqueuse, capsule synoviale. *Voy.* J. G. JANCKE, *de capsis tendinum articularibus*; *Lips.* 1753. — FOURCROY, 1.er mémoire pour servir à l'histoire anatomique des tendons; *histoire de l'acad. roy. des scienc.*, ann. 1785, pag. 392;

(*a*) Lettre sur la claudication des enfans, publiée en 1782.

2.e mémoire *ib.*, pag. 414 ; 3.e mémoire *ib.*, ann. 1786, pag. 38 ; 4.e mémoire *ib.*, pag. 550 ; 5.e mémoire *ib.*, ann. 1787, pag. 289 ; 6.e et dernier mémoire *ib.*, pag. 301. — A. MONRO, *a description of all the bursæ mucosæ of human body*, etc. *Lond.* 1788. — S. TH. SŒMMERING, *de corporis humani fabricâ*, etc., tom. III, *Traject. ad Mœn.* 1796. — BICHAT, traité des membranes, pag. 83.

Syn. Ganglion ; LINNÉ, cl. XI, vices ; ord. V, tumeurs ; gen. 288.

Bibl. CH. M. KOCH, *de morbis bursarum mucosarum* ; *Lips.* 1790.

Car. Tumeurs petites, molles, avec une fluctuation sourde, situées aux environs des grandes jointures, sur le trajet des tendons des muscles.

Gen. XIII. CHLOROSE.

Eth. de *cloros*, verdâtre.

Syn. Nom vulgaire, *pâles couleurs.*

Chlorose ; SAUVAGES, cl. X, cachexies ; ord. VI, jaunisses ; gen. XXXV. LINNÉ, cl. X, difformités ; ord. III, décolorations ; gen. CCXXIII.

CCXXIII. VOGEL, cl. VIII, cachexies; gen. CCCIV. SAGAR, cl. III, cachexies; ord. VI, jaunisses; gen. XXXVI. CULLEN, cl. II, névroses; ord. II, adynamies; gen. XLVII.

Bibl. C. F. KALTSCHMID, *de viduâ 30 annorum chlorosi laborante; Jenæ* 1752.

G. F. SIGWART, *de chlorosi; Tubing.* 1763.

C. GMAIDLER, *de chlorosi; Vindobon.* 1766.

A. H. COOPER, *de chlorosi*; 1766.

C. I. HERMANN, *diss. sistens dissidia auctorum circa chloroseos nomen, genus, naturam et causas; Argentor.* 1766.

H. M. KUGELMANN, *diss. sistens dissidia auctorum circa chloroseos occasiones, eventum et curationum quoad partem; Argentor.* 1768.

DORSEY, *de chlorosi*; Edimb. 1776; et coll. de WEBSTER, tom. II, pag. 44, diss. 3.

STOLL, *de chlorosi*; Vienn.; et coll. de EYEREL, tom. II, pag. 26.

Car. Décoloration du visage et de la peau; ou paleur verdâtre remarquable avec asthénie habituelle, mollesse des chairs : et desir ardent pour certaines substances alimentaires ou absurdes.

Rap. *A.* Pica.

Syn. Pica ; SAUVAGES, cl. VIII, vesanies ; ord. II, morosités ; gen. VII. VOGEL, cl. VII, hyperæstèses ; gen. CCCI. SAGAR, cl. XIII, vesanies ; ord. II, morosités ; gen. VII. CULLEN, cl. IV, locales ; ord. II, dysorexies ; sect. I, appetits erronés ; gen. CIII.

Citta ; LINNÉ, cl. V, mentales ; ord. III, pathétiques ; gen. LXXVIII.

Bibl. F. GOLZ, *de picâ* ; *Erfurd* 1746. SCHROEN, *diss. med. sistens picam et malaciam, morbi genus grave ac curiosum* ; *Jena* 1791.

Car. Desir ardent d'un aliment ou d'une chose qu'on voit.

B. Allotriophagie.

Syn. Allotriophagie ; VOGEL, cl. VII, hyperæsthèses ; gen. CCXCIX.

Car. Usage des choses qu'on ne mange point.

C. Malacia.

Syn. Malacia ; VOGEL, cl. VII, hyperæsthèses ; gen. CCC.

Car. Appetit angoissant pour des choses qu'on ne mange point.

Esp. I. *Puérique.*

Elle attaque les enfans des deux sexes ; est ordinairement avec physconie et toujours avec une habitude pour des substances absurdes.

Rap. A. Chlorose enfantile ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 6.

B. Pica enfantile ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 1.

Var. A. Pica volontaire ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 5.

Esp. II. *Adultique.*

Elle vient aux filles et aux femmes mal réglées ou affectées d'aménorrhée ; ainsi qu'aux femmes grosses.

Rap. A. Chlorose blanche ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 1.

B. Pica chlorosique ; Sauv., *loco citato*, esp. 2.

Var. A. Chlorose amoureuse ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 1, var. a.

B. Chlorose verte ; Sauv., *loc. cit.*, esp. 6.

Formes.

Sor. 1. Hectique chlorotique ; SAUV., cl. II, ord. I, gen. V, esp. 3.

Fièvre blanche, fièvre virginale, fièvre amoureuse.

A. Hectique cachectique ; SAUV., *ibid*, esp. 10.

2. Asthénie américo-européenne ; RAYNAL, *histoire philosophique et politique des deux Indes*, édition de Genève, in-8.°, tom. VI, pag. 107.

3. Histérie chlorotique, SAUV., cl. IV, ord. IV, gen. XX, esp. 2.

4. Palpitation chlorotique ; SAUV., cl. IV, ord. III, gen. XV, esp. 3.

5. Phthisie chlorotique ; SAUV., cl. X, ord. I, gen. II, esp. 10, var. 2.

6. Gastrodynie chlorotique ; SAUV., cl. VII, ord. IV, gen. XXI, esp. 15.

A. Mal d'estomac des esclaves américains ; RAYNAL, *loc. cit.*, pag. 107.

7. Météorisme gastrique ; SAUV., cl. X, ord. III, gen. XVIII, esp. I.

8. Ramollissement des ongles ; J. C. NIEMAN, *de fœdâ unguium mollitie puellæ chloroticæ martialium usu feliciter curatæ ; Magdeburg* 1773.

Conclusion de la première classe.

La *classe première*, les CALORINÈSES, renferme, ainsi qu'on vient de le voir, douze *genres*.

Dans la *première sous-classe*, les SURCALORINÉSES, il y en a cinq, tous liés entr'eux par une similitude très-apparente de phénomènes, de causes et d'effets. Ils présentent, pour symptôme prédominant, une chaleur plus ou moins intense qui tantôt rechauffe activement le système, tantôt produit dans les liqueurs un bouillonnement et une raréfaction dangereuse ; ici, dessèche plus ou moins rapidement tout le corps ; et là, le consume et le réduit en cendres.

On est donc fondé à reconnoître comme cause matérielle, une accumulation de calorique ; puisqu'il n'y a point de chaleur sans

ce principe : le calorique étant à la chaleur, qui n'est autre chose qu'une sensation, comme l'effet est à la cause.

Le calorique est le principe matériel de la chaleur (*a*) ; et tout ce que peut faire la force vitale, s'il en existe une indépendante de l'organisation, est de fortifier les attractions que ce corps a avec nos substances ; de multiplier ses combinaisons, de le retenir ou d'en faciliter les émissions suivant les lois primordiales de notre existence.

Les événemens des maladies démontrent, d'une manière remarquable, que ces lois obéissent à différentes forces qui sont véritablement d'un ordre physique ou chimique.

Le siége de la *polyæmie* (*gen.* I.), est le système vasculaire sanguin. Cette maladie provient ou de l'abondance du sang en masse, ou de la dilatation et de la raréfaction de ce liquide rouge. Dans le premier cas la fibrine et l'al-

---

(*a*) Voyez J. LINDSAY, *de calore*; *Edinb.* 1732; et coll. d'Edimbourg, tom. 1, pag. 83. — G. R. BROWN, *de ortu animalium caloris*; *Edinb.* 1768. — J. M'CLURG, *de calore*; *Edinb.* 1770. — P. DUGUD, *de caloris animalium causâ*; *Edinb.* 1775.

bumine sont en plus grande quantité ; tandis que, peut-être, la soude qui paroît tenir l'albumine en dissolution dans le sérum, y est proportionnellement très-diminuée.

L'augmentation de l'albumine, et sa plus grande concrescibilité forment un des principaux caractères de la *polyæmie*; comme la suroxigénation d'une partie des humeurs qui se trouvent dans le sang, est une condition formelle pour la production des sucs albumineux. Or la concrescibilité des fluides suppose nécessairement un dégagement proportionnel de calorique; et ce second phénomène sert à appuyer la théorie du véritable état du système dans les affections polyæmiques.

Si la *polyæmie congestive* attaque les personnes de tout âge, mais robustes, qui se nourrissent bien, qui digèrent avec activité, qui ne s'adonnent point aux exercices du corps, qui éprouvent la suppression de quelque hémorragie habituelle, ou qui sont privées de l'une des grandes extrémités ; si la simple expression des circonstances qui disposent aux maladies provenant de *polyæmie*, forme le tempérament pléthorique; si la *polyæmie raréfactive* se fait remarquer chez ceux qui abusent

principalement de liqueurs fortes, d'alimens épicés, qui sont exposés à une chaleur vive et soutenue (*a*), telle qu'est celle qu'éprouvent les Européens sous le tropique et le climat brûlant des Indes; on se convainc, d'après les connoissances que l'on a sur l'action des ces causes occasionnelles, que le calorique exerce véritablement, dans ces divers cas, une action chimique et physique très-malfaisante. La *polyæmie raréfactive* offre principalement des phénomènes qui sont d'accord avec cet énoncé. Il est connu que toute dilatation ou écartement des molécules est l'effet du calorique; et il est manifeste que la *polyæmie raréfactive* n'a lieu que dans l'une de ces circonstances : lorsque le calorique interposé et libre abonde et au dedans et au dehors du corps vivant; ou lorsque ce principe combiné tend à se dégager de plus en plus sans que, par l'effet de quelque anomalie dans les attractions, il sorte du corps dans une proportion égale à son dégagement.

(*a*) Voyez J. Walwin, *de caloris in corporibus humanis effectibus; Edinb.* 1769. — S. Goulding, *de caloris in corpore humano effectibus quibusdam; Edinburg.* 1772.

L'*hématédèse*, (*gen.* II.), l'*hémorragie*, (*gen.* III.), sont des genres si voisins de la *polyæmie*, que, dans tout ce que ces maladies ont de spontané et d'essentiel, elles reconnoissent les mêmes causes soit réelles, soit accessoires. Les hémorragies actives sur-tout auroient-elles lieu, si le sang n'éprouvoit une sorte de bouillonnement, un mouvement expansif qui met l'économie animale dans le cas de la *polyæmie raréfactive*. Le calorique, agissant physiquement et chimiquement, en est la cause première. C'est ce qu'on aperçoit d'une manière assez remarquable, en suivant l'action ou l'influence des causes appelées *occasionnelles*.

On place parmi ces causes l'augmentation de la vîtesse du sang due à des circonstances accidentelles, la *pléthore générale* ou *locale* qui, dans l'opinion de CULLEN, est une cause majeure de l'*hémorragie*, et est augmentée par elle; la chaleur externe dont le premier effet est de raréfier le sang et d'augmenter l'état polyæmique; la diminution subite du degré de pression atmosphérique; les mouvemens impétueux provenant des passions actives de l'ame, de quelques exercices trop in-

tenses du corps ou de quelqu'une de ses parties ; le froid qui diminue le diamètre des vaisseaux et par l'effet duquel le système paroît s'oxigéner d'une manière plus ou moins forte ; l'abus des oxides, tels que ceux de mercure qui cèdent si facilement leur oxigène aux humeurs animales.

Ainsi donc, avant de donner lieu à l'*hémorragie*, (*gen.* III.), le système est parvenu à un certain degré de calorisation ou de caloricité d'où provient cette irritation plus ou moins sensible qui existe essentiellement dans ce genre de maladie et qui donne lieu aux différens symptômes soit locaux soit généraux qui le caractérisent.

L'étiologie de l'*hecticie*, (*gen.* IV.), comprenant la fièvre hectique essentielle, et cet état pathologique connu sous le nom d'échauffement, ne dément point les idées qui viennent d'être présentées. Les anciens, pour rendre raison de la fièvre hectique, avoient recours à un excès de chaleur qui, ayant son siége dans la propre substance du cœur et des parties similaires, alloit jusqu'à consumer l'humide primitif. Ils étoient conduits dans cette théorie par les phénomènes qui sont particu-

liers à la fièvre hectique et qui consistent dans la déperdition considérable de la substance des solides, et dans les obstacles à leur réparation.

On dit vulgairement que tel sujet a le foie chaud, l'estomac chaud, la poitrine chaude, la tête chaude, etc., et nous trouvons, à chaque page, dans les livres des anciens, que divers viscères pouvoient être et étoient souvent attaqués d'intempérie chaude. Pour peu qu'on veuille étudier les hommes et l'histoire variée de leurs tempéramens, on trouve que ce langage, aujourd'hui suranné, n'est point du tout étranger à l'observation médicale; qu'il est bien de personnes qui naissent avec ces sortes d'intempéries locales, et que même ces intempéries sont très-communes dans certaines contrées, et semblent quelquefois établir un caractère distinctif entre les familles.

Le propre de cet état, que les ANCIENS ont nommé *intempérie chaude des viscères*, est d'être accompagné de sécheresse : qualité qui d'ailleurs paroît en être une suite naturelle. Le cerveau n'est-il pas affecté d'une pareille intempérie dans ces manies habituelles, à la suite desquelles MECKEL a trouvé le cerveau sec et friable ? La pathologie anatomique n'offre-

t-elle pas des cas analogues, relativement aux poumons, au foie, à la rate, à l'utérus ; à la suite de ces toux sèches, de certaines pneumorragies chroniques, de quelques asthmes secs, de longues affections mélancoliques : après lesquelles les viscères affectés ont été trouvés obstrués, endurcis, secs et raccornis ? Est-ce donc s'écarter de l'observation, que de voir dans ces phénomènes, effets prétendus d'une intempérie chaude, l'action soutenue d'un corps qui produit sur les substances organiques les effets physiques et chimiques les plus sainement appréciés ?

Enfin la *combustion* (*gen.* V.) *spontanée*, maladie aussi singulière que terrible, qui appartient à la classe des *hydrogénèses*, et qui n'est placée dans les *surcalorinèses* que par son phénomène le plus frappant, le dégagement rapide du calorique, vient mettre en évidence la justesse de l'étiologie chimique dans le sens le plus rigoureux.

Voici comment l'a considérée le docteur Socquet, dans son essai sur le calorique (*a*).

Presque tous les sujets qui ont fourni les

(*a*) Pag. 199, dans la note.

exemples de combustions humaines spontanées, avoient surchargé leur sang de la base hydrogène concretée, par l'abus de liqueurs spiritueuses; presque tous étoient dans un âge où l'on pouvoit supposer les principes solides de leur corps très-oxidés; il suffit donc qu'une fois l'inflammation ait lieu dans un des points de leur corps, pour qu'elle doive se propager dans tout le système vasculaire artériel et veineux, par la combustion de l'hydrogène et du carbone contenus concrêts en très-grande quantité dans ce fluide général, et opérée aux dépens de l'oxigène de tous les oxides et acides animaux contenus dans le sang et dans les parties solides (à peu près comme dans les détonnations fulminantes, excepté qu'ici les oxides ne sont pas métalliques). Les parties qui environnent les points où s'opèrent cette singulière et prompte combustion animale, étant molles ou liquides, sont pénétrées sans explosion par le calorique dégagé; car les explosions tiennent toujours à l'élasticité plus ou moins grande des corps résistans. Les corps, dans ces combustions, étant absolument mous, le mouvement est amorti, et par là plus de détonation qui s'en suive; d'ailleurs ces combustions humaines se font avec une succession

de temps suffisante pour que les molécules du calorique pénètrent les parties intégrantes du corps, assez lentement pour ne pas les écarter au loin, quoiqu'assez abondantes pour les désorganiser entièrement et les obliger à former entr'elles de nouveaux produits par l'excès de température momentanée. Les os mêmes peuvent être altérés ou détruits : car les vaisseaux sanguins se ramifiant dans toutes les parties solides à l'infini, on conçoit que la combustion se propage dans leurs subdivisions, comme par autant de petits chemins, et porte son action dans tous les points où il y a circulation sanguine.

La théorie fondée sur les faits unit donc les *genres* de maladies qui constituent la *sous-classe* des SURCALORINÈSES. La clinique vient encore resserrer leur connexion.

Que trouve-t-on recommandé par les meilleurs praticiens dans le traitement de la *polyæmie* et de ses formes, dans celui de l'*anévrisme*, espèce saillante de l'*hématédèse*; dans celui de l'*hémorragie*, de l'*hecticie*? si ce n'est la saignée répétée au besoin, le régime et le traitement auxquels convient si bien la dénomination vulgaire d'antiphlogistique. Est-il une

substance médicamenteuse utile contre un de ces genres, qui ne soit rigoureusement applicable à l'autre ; et quand même l'étiologie seroit versatile, trompeuse, la thérapeutique n'est-elle pas là pour confirmer l'utilité de la réunion des *genres* sur lesquels je viens de présenter quelques réflexions générales.

Si la *sous-classe* des SURCALORINÈSES a présenté des maladies marquées par une augmentation sensible du principe de la chaleur ; celle des DESCALORINÈSES analysées dans leurs causes occasionnelles, dans leurs tendances et dans leurs procédés curatifs, offre des affections dans lesquelles il y a assez généralement une foiblesse, un refroidissement auquel tient cette sorte d'inaction ou de stupeur dont sont frappés les divers mouvemens du système. On paroît donc autorisé à croire que, puisqu'il n'y a point de chaleur sans l'existence du principe qui la constitue, de même il n'y a point de froid sans la privation du calorique d'où émane toute chaleur : le froid étant encore à l'absence du calorique, comme l'effet est à sa cause.

La *crymose* (*gen.* VI.) offriroit, avec la *combustion* (*gen.* V.), une transition bien

brusque, si l'on ne trouvoit, dans ces deux genres de maladies, un dégagement égal du calorique, avec cette différence fondamentale que dans l'une ce principe est employé à réduire le corps en cendres, et que dans l'autre il détermine un degré de froid, incompatible avec l'exercice des fonctions.

Ce degré de froid (*a*) qui, dans la *crymose*, ôte le mouvement et le sentiment des parties affectées, a des effets plus sensibles encore dans la *squirosarque* (*gen.* VII.), dont les causes occasionnelles, simples et apparentes, jointes à la froideur des parties malades, à leur dureté, à la forme concrête et grenue des matières dont le tissu cellulaire est imbibé, aux moyens préservatifs, qui consistent à tenir l'enfant malade et ses diverses parties, dans un degré de chaleur convenable, et à empêcher son refroidissement; annoncent que la soustraction du calorique, que la rapidité de sa dissipation, que son soutirement par un

(*a*) G. Macghie, *de frigore quâtenus morborum causâ*; *Edinb.* 1746 — Th. Tucker, *de frigoris in corpus humanum viribus*; *Edinb.* 1770. — G. R. Hygmore, *de frigoris in corpus humanum potestate*; *Edinb.* 1778. — A. Cullen: *de frigore*; *Edinb.* 1780.

air

air humide et froid forment les vrais principes de la *squirrosarque*. Le calorique est en défaut dans le système; le tissu cellulaire de l'être naissant est encore imbibé de la liqueur de l'amnios; l'albumine de cette liqueur, dont l'analogie avec l'eau des hydropiques est connue, se concrête; la gélatine qui est unie avec elle s'épaissit, et ces deux matières animales, privées de la quantité de calorique dont elles ont besoin pour être dans l'état naturel, frappées par l'oxigène qu'elles absorbent de l'atmosphère, acquièrent cette consistance dure, adipo-cireuse qui donne au tissu cellulaire l'endurcissement qui caractérise la *squirrosarque*.

Quant aux *scrophules* (*gen.* VIII.), cette maladie porte avec elle un caractère de descaloricité, tel qu'on lui donne vulgairement le nom d'humeurs froides. En effet le froid, et notamment le froid humide, en détermine le développement et les progrès. Les *scrophules* frappent des enfans depuis l'âge d'environ 3 ans jusqu'à celui de sept; ceux sur-tout qu'ont procréé des parens foibles, et qu'on nourrit principalement avec des farineux non fermentés et des alimens insipides et froids. L'usage habituel de l'eau de neige a reçu une réputation

infamante relativement aux *scrophules* ; et HASSENFRAZ, contredit néanmoins en cela par CARRADORI, a cherché à prouver que les mauvaises qualités de cette eau, proviennent de la grande quantité d'oxigène, dans un état de combinaison, qu'elle contient.

Quoi qu'il en soit, tout annonce que la concrescibilité de l'albumine forme une circonstance remarquable dans les *scrophules*; et qu'on trouve ici l'action légèrement modifiée des mêmes agens, et des résultats pathologiques infiniment analogues.

La *crymodynie* (*gen.* IX.), touche de bien près aux genres précédens, puisque les sucs albumineux et gélatineux éprouvent des dégénérations analogues; témoin cette matière plus ou moins tenace qui engoue les muscles, les gaines des tendons, et forme des congestions glaireuses ; témoin ce sérum épais que BAILLOU a vu remplir tous les muscles et les tuniques des nerfs de l'humérus, dans le cadavre d'un homme qui avoit long-temps souffert des douleurs dans les épaules. Il y a donc, dans la *crymodynie*, une moindre quantité de calorique, un certain degré d'oxigénation des matières albumino-gélatineuses ; matières qui,

se déposant dans les interstices des muscles avec des qualités vicieuses, déterminent des lésions et des effets qui sont propres à cette maladie.

La lymphe passe vulgairement pour une humeur froide. PLENCK la présente comme une humeur dont l'odeur est fade, qui n'a point de saveur, dont la couleur est crystalline, dont la gravité spécifique est plus grande que celle de l'eau, dont la consistance est tenue et un peu plastique, et dont les principes constitutifs semblent être une eau gélatino-albumineuse (*a*). FOURCROY, dont les conjectures sur les matières animales sont toujours savantes et ingénieuses, présume qu'une portion d'albumine et de gélatine dissoutes dans l'eau forme la lymphe, par une suite de la triple opération qui se passe dans le sang depuis le poumon jusqu'au terme de sa circulation. Il paroît effectivement que, de la fixation de l'oxigène, du dégagement de la chaleur, de la perte de l'eau ou de l'hydrogène et d'une portion de son carbone, le sang donne lieu à la production de l'albumine qui s'oxi-

(*a*) *Hygrolog.*, pag. 46.

gène aux dépens de l'azote qui sert à former la fibrine ; et du carbone qui se porte sur la partie qui devient gélatine.

La *polylymphie* (*gen.* X.) ne peut exister sans une formation proportionnellement plus grande du liquide contenu dans les vaisseaux lymphatiques. Liée avec toutes les affections qui ont leur siége dans la lymphe, sa théorie tient nécessairement à un emploi moindre du calorique et à une prédominance d'oxigène. Aussi quelles sont les causes occasionnelles de la *polylymphie* ? La débilité naturelle ou acquise de la constitution, l'intempérie humide et froide de l'atmosphère, l'usage des alimens visqueux, froids, des farineux non-fermentés, le défaut d'exercice, enfin tout ce qui est propre à ralentir les mouvemens organiques et à faire prédominer, dans le système, l'albumine, la gélatine et l'eau. On sait que le système lymphatique est plus plein chez les jeunes sujets que chez ceux qui avancent en âge ; que la fibrine est moins abondante chez les enfans qui par cela même sont infiniment plus exposés à toutes les maladies qui tiennent à la prédominance et à l'altération des humeurs lymphatiques.

L'*hydropisie* (*a*) (*gen.* XI.) est évidemment et sur des témoignages très-judicieux, une maladie toute lymphatique; et peu d'affections morbifiques ont une étiologie plus claire.

Le corps humain est tellement pénétré du principe de la chaleur, et, dans l'état habituel de l'économie animale, ce principe tend tellement à s'unir avec l'eau qui s'y trouve ou qui s'y forme en assez grande abondance, et qui tient diverses substances en dissolution; qu'il se forme sans cesse un gaz aqueux qui intérieurement contribue à former l'atmosphère de tous les organes, et constitue, à la surface du corps, la transpiration insensible.

L'interruption, la suppression de cette fonction importante donne lieu à la formation de l'hydropisie. L'agent essentiel est donc le défaut de calorique; puisqu'il n'y a que ce principe de la chaleur qui soit la cause réelle de la gazéité.

Le défaut de lumière est une cause secondaire, mais puissante de l'*hydropisie*. Bouil-

---

(*a*) *Voyez* Kloekof, sur la différence du sérum dans l'hydropisie; *mém. de la soc. des sc. de Harlem.* (en holland.) tom. VI, pag. 451.

LON-LAGRANGE (*a*) lui attribue une action principale ; et TOURTELLE (*b*) aime mieux fonder l'étiologie de cette affection sur la double privation de la lumière et du calorique. Ce qu'il y a d'extrêmement probable, et cette circonstance essentielle à noter a été parfaitement bien saisie par CAMPER ; c'est que, par un effet de l'état pathologique du système, et faute du stimulus nécessaire aux vaisseaux lymphatiques, ces vaisseaux n'absorbent point ou n'absorbent qu'imparfaitement ; ce qui donne aisément lieu à la stagnation des sucs lymphatiques, conséquemment à l'*hydropisie*. Les faits les mieux constatés prouvent que le calorique et la lumière sont des stimulans énergiques, et que leur privation dans l'économie animale doit donner lieu à des phénomènes sainement appréciés.

La *chlorose* (*gen.* XII et dernier de la deuxième sous-classe) offre, dans son étiologie, une foiblesse générale du système, une langeur dans les organes qui sont chargés des importantes fonctions de la digestion, de l'assimilation, de la nutrition. Mais un phéno-

---

(*a*) Cours de chim., tom. II, pag. 19

(*b*) Élém. de médec., tom. III, pag. 165.

mène non moins important, vient fixer l'attention de l'observateur. Le sang, ce fluide animal qui, dans tous les animaux à sang chaud, a une couleur rouge plus ou moins intense, est décoloré. A quoi tient ce phénomène? Est-ce à l'absence du fer? et le procédé morbifique de la *chlorose* consiste-t-il véritablement dans la déferugination du sang, ainsi que l'a ingénieusement avancé M. MANDEL (*a*)? est-ce à la privation de la lumière, du calorique auxquels doit être imputée, selon d'autres, la coloration du fluide sanguin?

Au moins est-il positif que les meilleurs remèdes de la *chlorose* sont l'insolation, le fer, le gaz oxigène; et lorsque les meil-

(*a*) C'est dans une dissertation sur le fer, que M. MANDEL, professeur de thérapeutique et de pharmacie à Nancy, exposant la théorie de la *chlorose*, a cherché à prouver que cette maladie se détruisoit par des médicamens aptes à enlever l'oxigène, loin d'en procurer; qu'elle se guérissoit par le fer qui n'a subi d'autre préparation que la grande division de ses parties: d'où il a conclu que l'on ne pouvoit donner pour causes déterminantes, la désoxigénation; mais plutôt la déferrugination. *Voyez l'extrait de la séance publique de la société de santé de la commune de Nancy*, etc, dans le *rec. périod. de la soc. de médec. de Par.*, tom. V, pag. 233.

leurs procédés curatifs sont ceux qui tendent à vivifier la machine, en la pénétrant du principe si salutaire de la chaleur, et en lui fournissant des substances dont elles sont privées; on est bien près de la véritable étiologie d'une maladie, si ce n'est point sa véritable étiologie même.

Je ne dirai rien de la méthode curative qui convient aux genres précédens; puisque le plus léger examen suffit pour en faire connoître les rapports et l'analogie frappante. D'ailleurs cet exposé trouvera une meilleure place dans le grand ouvrage de *Nosologie clinique*, dont celuici n'est que le précurseur.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Fondemens de la science méthodique des maladies.

§. I.er

§. II.

(*a*) Voyez sa dissertation, *de vi vitali sanguini neganda, vita autem propria solidis quibusdam corporis humani partibus adferenda ; Gotting. 1795.*

(*b*) Ce seroit, par un motif dérisoire bien grossier, ou par une inadvertance singulière, que l'on penseroit que la théorie chimico-animale exclut la présence d'un principe de

§. III.

---

vie. L'existence de ce principe n'est point problématique, mais il émane de l'organisation et en est rigoureusement le résultat. En outre, en feignant de confondre les actes chimiques et physiques qui président à l'organisation avec les actes qui proviennent des facultés propres à la matière organisée, on ne saisit point le vrai point de vue du système de chimie vivante. L'économie animale, a très-bien dit l'auteur de l'*idée de l'homme physique et moral*, offre un ensemble d'actions nécessairement dépendantes les unes des autres; en sorte qu'à tout instant les effets y déterminent des causes, et les causes, à leur tour, y deviennent des effets: enchaînement si impénétrable, qu'on ne peut y assigner ni commencement ni fin, et qu'il est fort difficile d'en établir le plan sans courir les risques de blesser les lois de la bonne méthode.

Voyez la conclusion générale de cet ouvrage dans le troisième volume.

(*a*) On n'a pu s'empêcher de présenter les lois générales et les phénomènes principaux des affinités, si savamment développés dans les *recherches sur les lois de l'affinité*, par le citoyen BERTHOLET, *mém. de l'institut national des scienc. et arts; scienc. physiq. et mathém.*, tom. III, Paris, an IX, pag. 1, 207; 229.

§. IV.

(*a*) Elle a été aperçue et parfaitement indiquée par plusieurs hommes très-instruits. F. CHIARENTI, *regionamento sulla digestione*, etc., Florence 1792, s'y est sur-tout arrêté. Selon lui, c'est par les différentes affinités que les sucs gastriques peuvent avoir avec les diverses substances alimentaires, qu'il faut expliquer pourquoi certains animaux digèrent des substances très-dures, et point celles qui sont d'un tissu mou. Pourquoi quelquefois l'estomac du même individu digère, on ne peut pas mieux, pendant quelque temps, telle substance qui dans la suite lui devient incommode, insupportable ? Il réunit ses propres observations à celles de plusieurs autres médecins et aux expériences de SPALLANZANI, pour en déduire enfin la conséquence, que de l'altération dans l'affinité, ou de la diminution dans la secrétion des sucs gastriques proviennent le plus régulièrement les dérangemens dans la digestion, etc. FORDYCE, *a treatise on the digestion of food*, etc. London 1791, sans s'expliquer aussi positivement que M. CHIARENTI, pense néanmoins, avec le docteur BLANE, (*voy. ci-dessus pag.* 123), que les vaisseaux lactés ont une espèce de goût, de discernement ; ce qui est inséparable d'une faculté élective bien déterminée. Je finirai par citer M. RICHERAND, *nouv. élém. de physiolog.*, Paris, an IX-1801, qui, après avoir jeté un coup-d'œil sur la manière d'agir du suc gastrique, aidé par la chaleur et le mouvement très-doux de l'estomac, dit fort bien que le procédé de la digestion est à la fois chimique, mécanique et vital.

(*a*) *Nosologistes omis.*

G. RIDDEL, qui a publié à Edimbourg, en 1774, une dissertation sous le titre de *nosologia methodica.*

J. J. DE BERTHOLD, qui a fait paroître à Vienne, en 1777, une dissertation sous ce titre; *dissert. anatom. physiol. exhibens primas lineas nosologicas morborum venæ portæ; Vindobon.* 1777. (Voy. ci-devant pag. 223.)

(*b*) Tables nosologiques et météorologiques très-étendues, dressées à l'hôtel-dieu de Nismes, depuis le premier juin 1757, jusques au 1 janvier 1762; Bâle 1767.

(a) Vulvale.

Tumeurs sanguines à la vulve; CASAUBON, *rec. périod. de la soc. de médec. de Paris*, tom. I, pag. 455. (*Article omis.*)

(a) *Auteur omis.*
W. Trnka, *historia hæmorrhoidum ; Vindobon.* 1794.

(b) Hémorroïdes ensacquées ; Theden, *progrès ultérieurs de la chirurgie*, trad. franç., pag. 73. (*Article omis.*)

(a) *Nota bene.* Les rapports *A*. — E. des hémorragies ne doivent être considérés que comme des formes adynamiques.

(*a*) *Auteurs omis.*

E. A. NICOLAI, *de redditu hæmoptysœos præcavendo; Jenæ* 1766.

GUILLEMAUT, diss. sur l'hémoptysie ou crachement de sang; Paris, an X-1802.

(*b*) *Auteur omis.*

P. C. PEIL, *de vomitu cruento; Duisburg.* 1771.

(*a*) Hématemèse noire ; SAUV., *loc. cit.*, esp. 12. (*Art. omis.*)

(*b*) *Auteur omis.*

ROSEN, *de laude hæmorrhoidum restringendâ ; Londin. Gothor.* 1773.

(*a*) *Auteur omis.*

R. PERENNEAU, *de menstruorum profluvio immodico ; Edinb.* 1775.

(*b*) *Auteurs omis.*

J. MILLER, *de fluxu lochiorum immodico ; Edinb.* 1757.

C. CH. SCHMIEDEL, *disp. sistens lochia præternaturalia Erlang.* 1763.

(*c*) *Forme omise.*

2. Fièvre lochiale ; J. CH. POHL, *de febre lochiali ; Lips.* 1753.

(a) Auteur omis.

G. A. Welper, *de hœmorrhoidum vesicœ urinariœ pathologia et medela*; *Jena* 1883.

(b) Sous-espéce omise.

Sous-espèce III. Cystirragie invisible.

Obs. de Guerin sur un épanchement de sang dans la vessie; *actes de la société de santé de Lyon*, vol. 1, an VI.

SOUS-CLASSE DEUXIÈME.

(*a*) Forme omise.

Sor. 1. Cachexie acrimonieuse.

Genre VI. Crymose. *pag.* 284

Nota bene. *Comme l'exposition de ce genre a été manquée par des circonstances dont il est inutile de rendre compte à mes lecteurs, je vais le présenter ici tel qu'il doit être.*

Gen. VI. *CRYMOSE.*

Eth. Dénomination proposée pour exprimer un genre de maladie causée par le froid; de *cryos*, froid, gelé.

Syn. Froid; VOGEL, cl. V, spasmes; gen. CLXXXV.

Rigor, frisson, refroidissement; SAUVAGES, cl. IV, spasmes, ord. IV, cloniques universels; gen. XVII. — LINNÉ, cl. VII, motoires; ord. II, agitatoires; gen. CXLI. — VOGEL, cl. V, spasmes; gen. CLXXXVII.

Phricasme; SAGAR, cl. VII, spasmes; ord. IV, cloniques généraux; gen. XVIII.

Horror, VOGEL, cl. V, spasmes; gen. CLXXXVI.

Algor, froidure; SAUVAGES, cl. VII, douleurs; ord. I, vagues; gen. IX. — SAGAR, cl. IV, douleurs; ord. I, vagues; gen. IX.

Catapsixis; VOGEL, cl. IV, douleurs; gen. CXXXVII.

Apomyttosis;

Apomyttosis; SAUVAGES, cl. IV, spasmes; ord. III, cloniques partiels; gen. XII.

Phriciacie ou froid morbifique; PETIT-RADEL, *inst. de méd.*, tom. II, pag. 24, art. 11.

Bibl. G. MAGHIE, *de frigore quatenus morborum causâ*; *Edinb.* 1746.

TH. TUCKER, *de frigoris in corpus humanum viribus*; *Edinb.* 1770.

G. R. HYGMORE, *de frigoris in corpus humanum potestate*; *Edinb.* 1778.

A. CULLEN, *de frigore*; *Edinb.* 1780.

Car. Les parties sont froides, avec une sensation de douleur obtuse et cuisante; elles deviennent insensibles et souvent il y a une disposition très-forte au sommeil.

Esp. I. *Générale.*

Tout le corps est frappé de froid, souvent avec une propension invincible pour dormir.

Rap. A. Rigor frigorique; SAUV., *loc. cit.*, esp. 5.

B. Froidure externe; SAUV., *loc. cit.*, esp. 1.

Formes.

Sor. 1. Asphyxie frigorique; SAUV., cl. VI, ord. IV, gen. XXIV; esp. 5.

2. Priapisme frigorique ; SAUV., cl. VI, ord. IV, gen. XXIV, esp. 5.

3. Léthargie frigorique ; SAUV., cl. VI, ord. V, gen. XXVIII, esp. 6.

4. Carus frigorique ; SAUV., cl. VI, ord. V, gen. XXX, esp. 15.

5. Boulimie frigorique ; RICHERAND, *nouv. élém. de physiol.*, pag. 8.

6. Gastrodynie frigorique ; SAUV., cl. VII, ord. IV, gen. XXI, esp. 18.

7. Colique frigorique ; SAUV., cl. VII, ord. IV, gen. XXII, esp. 18, var. B.

8. Ephémère frigorique ; SAUV., cl. II, ord. I, gen. I, esp. 3.

9. Goutte froide ; SAUV., cl. VII, ord. I, gen. I, esp. 2.

Esp. II. *Particulière.*

Syn. Membres gelés ; TISSOT, *avis au peuple*, §. 457.

Car. Quelques parties du corps sont gelées et très-susceptibles de tomber en gangrène par l'action d'une chaleur forte et soudaine.

Formes.

Sor. 1. Gangrène frigorique ; SAUV., cl. X, ord. VII, gen. XL, esp. 6.

(*a*) *Auteurs omis.*

R. RUSSEL, *de tabe glandulari*; *Oxoni et Lond.* 1750. -- *Æconomia naturæ in morbis acutis et chronicis glandularum*; *Lond. et Oxon.* 1755. -- *A dissertation on the use of sea water in the diseases of the glands particulary the scurvy*, etc.; *London* 1760.

G. LEURS, mém. sur les scrophules; Amsterdam 1691.

VIGNE, essai sur les scrophules; Paris, an IX.

(*b*) *Auteur omis à la sorte 19.*

J. WARE, *chirurgical observations relative to the epiphora or watery eye*, etc.; *Lond.* 1792.

(a) *Auteur omis.*
SIDREN, *de lumbagine. Upsal. 1775.*

(*a*) *Sortes omises.*

Apoplexie séreuse ; CULLEN , cl. II , ord. I , gen. XLII , esp. 2.

Apoplexie atrabiliaire ; SAUV. , cl. VI , ord. V , gen. XXXI , esp. 12.

Mutité glossolysique ; SAUV. , cl. VI , ord. III , gen. XIV , esp. 1.

(*b*) *Auteurs omis.*

A. L. BUCHNER , *de diversâ hydropi medendi methodo* ; *Halæ 1766.*

GARNIER , dissertation sur les hydropisies , considérées comme dépendantes des lésions du système lymphatique ; Paris , an X.

(a) *Sous-espèce omise.*
Mélanchlore ; VOGEL, cl. VIII, cachexies ; gen. CCCVIII.

(a) *Auteur omis.*

GENARD, essai sur l'hydrothorax; Paris, an x.

(*a*) *Errata.* Les eaux étant contenues dans l'estomac ; *lisez*, les eaux étant contenues dans une poche qui comprime *l'estomac*, *etc.*

FIN de la table analytique des matières du Tome I.er

ERRATA ET ADDITIONS.

FAUTE essentielle : page 12, lignes 19 et 20, *la cause de l'instrument*, lisez *la cause ou l'instrument*.

Page 97, à la suite de la note *b*, lisez J. N. TETENS, *de vi cohæsionis*, etc.; *Buezov.* 1761. — LIBES, théorie de l'attraction moléculaire ou de l'affinité chimique ramenée à la loi de la gravitation; *journ. de physiq.*, etc., t. LIV, p. 391-443.

Page 142, ligne 9, après 1754, *ajoutez* on a, du même auteur, cinq autres essais faisant suite à ce sujet, ce qui fait sept essais en tout, publiés depuis 1754 jusqu'en 1757.

Ibid, ligne 11, après *chemica*, ajoutez *seu expositio causarum sani et ægroti hominis secundum principia chemica, dissertatiunculis clarissimorum virorum quorumdam juvenum exposita; Lipsiæ* 1757. Sept dissertations composent ce recueil.

Page 160, après le troisième paragraphe, *lisez* M. TOURDES, professeur d'hygiène et de pathologie interne à l'école de médecine de Strasbourg, a publié, en l'an X, une esquisse d'un système de nosologie, fondé sur la physiologie et la thérapeutique.

Page 191, après le dernier paragraphe, *lisez* Coll. de BRERA..... *Sylloge opusculorum selectiorum ad praxim præcipuè medicam spectantium*, etc.; *Ticini ann.* VII-1799; quatre volumes in-8.°

Page 221, après la ligne 10, *lisez* SIDREN, *de plethorâ*; *Upsal.* 1772.

Page 223, ligne 1, C. *lisez* B.

Page 224, ligne 23, *Var.* A., lisez 1.°

Page 238, après la ligne 20, *lisez Bibl.* T. BORDENAVE, *de varicibus*; Paris 1762.

Page 242, ommission importante: après la ligne 12, *lisez Car.* Tumeur molle, ordinairement avec pulsation, formée par une artère.

Page 251, ligne 5, après *Edinb.*, lisez 1775.

Page 258, ligne 1, après *hæmoptoe*, lisez *Edinb.* 1769.

Page 266, ligne 15, *atur*, lisez *natur.*

Page 269, ligne 12, après *puerperis*, lisez *Edinb.* 1774.

Page 272, après la ligne 11, *lisez*: C. H. VALENTIN, essai sur les pertes qui précèdent, accompagnent ou suivent l'accouchement; *Paris*, an X.

Page 273, ligne 11, après *difficili*, lisez *partu.*

Ibid, *idem*, *ab*, lisez *ob.*

Page 297, après la ligne 7, *lisez Bibl.* F. C. JUNCKER, *de rhumatismis artuum*; *Halæ* 1759.

Page 312, ligne 2, après 183, lisez DE HAEN, *de hydrope ipsius pulmonis*; *rat. med.*, tom. VIII, part. 2; édit. de Paris 1778, pag. 76.

Page 330, après la ligne 6, *lisez* J. F. BUSSER, *de hydrorachiâ seu hydrope medullæ spinalis*; *Halæ* 1795; et coll. de BRERA, tom. IV, pag. 99.

Page 339, après la ligne 27, *lisez* J. EARLE EMY; *a treatise on the hydrocele*, etc.; *London* 1791.

Page 348, ligne 12, histérie, *lisez* hystérie.

Page 390, ligne 3 de la note *a*, 1883, *lisez* 1783.

Page 394, *omission aux sortes de Crymose générale.* Dyshémorrhée frigérale; SAGAR, cl. VI, ord. III, gen. XI, esp. 6.

A NISMES, de l'imprimerie de la veuve BELLE, place du château, n.° 32.